


GUIDE GÉNÉRAL
DES
ÉMIGRANTS

PAR
Henri MARTEL



BRUXELLES
IMPRIMERIE TH. LOMBAERTS
rue Montagne-des-Aveugles, 7

1889

GUIDE GÉNÉRAL DES ÉMIGRANTS

16823
F8860

GUIDE GÉNÉRAL
DES
ÉMIGRANTS

PAR
Henri MARTEL



BRUXELLES
IMPRIMERIE TH. LOMBAERTS
rue Montagne-des-Aveugles, 7

1889

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

l'utilité et la nécessité de l'émigration.

La question de l'émigration a joué de tout temps un rôle considérable parmi les peuples, mais jamais elle n'a atteint le degré d'importance où elle est arrivée de nos jours.

Nous l'avons vu traiter de manières bien différentes, selon les opinions ou les intérêts des écrivains plus ou moins au courant des ressources de ces immenses régions vers lesquelles se porte de préférence le courant émigratoire.

Avant d'aborder à notre tour cette question importante, nous avons voulu nous entourer de renseignements exacts, de faits positifs, en un mot, dignes de confiance, car nous nous trouvons en présence de grands et multiples intérêts nationaux et sociaux, et surtout des intérêts sacrés de ces braves ouvriers qu'une dure nécessité fait émigrer au-delà des mers.

A côté de ces courageux travailleurs se trouve une

autre catégorie de malheureux auxquels non seulement la nécessité, mais aussi la raison conseillent de chercher sous d'autres cieus le travail et le pain qui, trop souvent, leur font défaut dans la patrie.

Nous voulons parler des condamnés libérés, auxquels il convient aussi de donner les renseignements nécessaires sur les pays étrangers où ils peuvent se créer, par leur travail et leur bonne conduite, non seulement une position avantageuse, qu'ils n'osent plus espérer dans leur propre pays, mais aussi faire oublier un passé dont le souvenir amène fréquemment les conséquences les plus fâcheuses.

Mais, avant de visiter ensemble ces immenses pays aux grandes ressources dont nous avons à parler, nous attirons leur attention sur ce que nous allons dire relativement à leurs intérêts respectifs.

Que ce soit l'amour profond que nous portons à la famille et à la patrie, quelque puissant que soit notre attachement au sol natal, il est cependant des circonstances où une impérieuse nécessité nous conseille de leur dire adieu; telle est celle dans laquelle se trouve le condamné libéré.

A celui-ci, n'importent sa position sociale, son intelligence, ses capacités, sa condamnation, etc., nous dirons : Expatriez-vous.

Ces mots, nous les avons entendus de nos oreilles répéter cent fois par des condamnés libérés qui vainement s'étaient efforcés de se créer une posi-

tion dans la société. L'un d'eux nous écrivait dernièrement la lettre suivante, que nous reproduisons ici textuellement :

“ Je vous écris après plus de vingt-quatre années
„ de liberté. Dieu m'est témoin que j'ai plus souffert
„ pendant ces longues années qu'autrefois, durant
„ environ neuf ans, dans ma cellule, où cependant
„ mes souffrances morales et physiques étaient si
„ grandes.

“ Je puis me rendre ce témoignage que, pour me
„ créer une honorable position dans la société, j'ai
„ travaillé avec une constance et un courage inouïs.

“ Toujours et partout, la condamnation qui m'avait
„ frappé vint briser mes efforts. Cent fois, lorsque
„ j'espérais être parvenu au port du salut, une cir-
„ constance quelconque, une méchanceté ou une
„ simple indiscretion vint anéantir la carrière
„ commencée et me jeter à nouveau dans de cruels
„ embarras.

“ Pourquoi ne me suis-je pas expatrié, il y a en-
„ viron un quart de siècle, lorsque j'étais encore
„ dans toute la vigueur de l'âge? Avec mille fois
„ moins de peine, j'aurais gagné le pain quotidien
„ qui me fait encore défaut aujourd'hui, et on ne
„ m'aurait pas reproché une condamnation qui date
„ de plus de trente-deux ans. Que ne puis-je parler
„ aux prisonniers! A tous je dirais : “ Expatriez-
„ vous, lorsque vous serez libérés. C'est le meilleur
„ moyen pour conquérir une position nouvelle; le
„ seul peut-être pour assurer votre avenir, mais, à

„ coup sûr, le seul pour jeter un voile sur le passé.
“ Je sais que tous les prisonniers ne sont pas con-
„ damnés à une peine infamante, comme l'était la
„ mienne; je sais que tous ne sont pas entièrement
„ dépourvus de fortune, comme moi; je sais encore
„ que quelques-uns peuvent espérer aide et secours
„ de la part de leurs proches parents; moi, j'ai
„ perdu tous les miens. Mais, n'importe, lors même
„ qu'ils pourraient gagner largement leur vie; lors
„ même que leurs moyens personnels leur permet-
„ traient de se passer des autres, encore je leur
„ dirais : Expatriez-vous, parce que le souvenir d'une
„ condamnation ne s'efface jamais. Si la société par-
„ donne, elle n'oublie pas. Les circonstances atté-
„ nuantes qui, parfois, entourent une condamnation,
„ au bout de quelques années, ont disparu de la
„ mémoire et, seul, le souvenir de la condamnation
„ reste. „

Telle est, en partie, cette lettre que nous avons sous les yeux en écrivant ces pages. Si elle est désolante, elle est avant tout instructive, car elle a un accent d'indéniable sincérité. Il nous serait facile de multiplier les exemples et les citations, mais cette lettre suffit. Puisse la douloureuse expérience faite par son auteur profiter à d'autres!

*
*
*

Nous le savons, il y a des condamnés qui, à cause de leurs enfants ou pour d'autres motifs, ne peuvent s'expatrier. Ce n'est pas à ceux-là que nous nous

adressons; c'est uniquement à ceux pour lesquels l'émigration est possible.

Comme nous le verrons plus loin, il y a, dans le monde, de beaux et grands pays auprès desquels la Belgique n'est qu'un modeste village. Là, les ressources sont immenses; les besoins de bras et d'intelligences, toujours renaissants. Là, on ne demande pas d'où vient l'ouvrier, l'artiste, etc., mais quelles sont ses capacités; on ne lui demande pas ce qu'il a fait, mais ce qu'il sait faire. En un mot, on regarde le travail des mains ou de l'esprit et non le passé d'une vie dont on respecte le secret.

Nous conseillons aux condamnés libérés qui désirent émigrer, les grandes régions d'outre-mer au lieu de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, etc., parce que ces derniers pays n'offrent pas les ressources des autres; parce qu'ils n'ont pas besoin de bras étrangers; parce qu'ils sont trop près du sol natal et parce que les habitudes et le caractère des habitants ne sont pas encore montés à la hauteur des habitudes et du caractère des Américains, des Australiens et autres. L'Allemand, le Français et l'Anglais vous demanderont encore des références, prendront, en outre, des informations; les autres ne vous demanderont, pour tout renseignement, que votre activité et la perfection de votre travail.

Mais, dira-t-on peut-être, il est difficile de réussir dans un pays lorsqu'on n'en connaît pas la langue. C'est une erreur. Les mains d'un bon ouvrier parlent toutes les langues. D'ailleurs, une langue, l'anglais,

par exemple, la plus répandue dans les pays dont nous devons parler, s'apprend plus facilement qu'on ne le pense. Aussi, la plupart des émigrants sont unanimes à reconnaître que la langue était le moindre de leurs soucis, et que jamais elle n'a été un grand obstacle à leur réussite. Rien, toutefois, n'est plus facile à un détenu et à un ouvrier libre que de s'adonner à l'étude d'une langue étrangère. En y consacrant chaque jour une partie de son temps disponible, en répétant, tout en travaillant, ce qu'on a appris pendant ce temps, on sera étonné des progrès qu'on aura faits. Dès qu'on possède la théorie, la pratique s'acquiert facilement après, et l'on se tire toujours d'affaire. C'est déjà beaucoup que de comprendre ce que disent et écrivent les autres.

Les avantages de l'expatriation sont si grands et si nombreux, pour tout homme frappé par la loi, qu'ils doivent sauter aux yeux de tout condamné intelligent. Il serait donc inutile et absurde de s'étendre plus longuement à ce sujet. Il suffit de réfléchir, d'écouter le langage de la raison, d'avoir le courage d'examiner sérieusement la situation faite dans son propre pays, après une chute regrettable, et celle qu'on peut se créer dans l'un ou l'autre pays que nous allons passer en revue. Faire oublier un souvenir humiliant et inquiétant est beaucoup; s'éviter à tout moment des reproches et des désagréments, est encore davantage; pouvoir se créer des relations et un avenir, sans devoir craindre des indiscretions désagréables et toujours fatales, est inestimable.

* * *
Abordons maintenant des considérations d'une importance non moins grande et qui s'adressent indistinctement à tous nos compatriotes éprouvés par la mauvaise fortune.

L'émigration européenne est un des faits les plus considérables de notre époque. Les progrès rapides pendant les quinze dernières années; les ressources extraordinaires en hommes et en argent qu'elle donne aux pays nouveaux; les sources nouvelles de trafic qu'elle crée dans les ports d'embarquement; les débouchés qu'elle ouvre à l'industrie européenne; le remède énergique et efficace qu'elle apporte au paupérisme, toutes ces considérations attirent aujourd'hui vivement l'attention des économistes et des hommes d'Etat. Aussi, avons-nous vu récemment nos Chambres législatives et même notre Roi se préoccuper de l'importante question de l'émigration et des mesures à prendre pour bien renseigner ceux qui désirent s'expatrier, afin de les mettre à l'abri de toute exploitation et de toute déception.

Autrefois, les causes d'émigration étaient autres que celles d'aujourd'hui; les annales historiques de la plupart des peuples nous en fournissent la preuve. Souvent un fait exceptionnel, comme cela s'est produit en Belgique, faisait quitter la mère-patrie à des catégories entières d'ouvriers qui allaient exercer leurs métiers dans d'autres Etats, qu'ils enrichissaient au détriment de la mère-patrie. Parfois encore, un fait politique, conséquence d'un régime considéré

comme inacceptable par une fraction des habitants du pays et ne s'observant qu'à certaines époques troublées de la vie des peuples, motivait cette émigration.

Aujourd'hui, ce sont les populations beaucoup trop grandes pour les territoires et les ressources des Etats européens qui sont, avec la gêne ou la misère qui en est la conséquence naturelle, le principal mobile de l'émigration. Un vague désir de changement n'y est peut-être pas étranger aussi; mais, toujours et partout, on peut placer en première ligne le désir et l'espoir d'améliorer sa position sociale.

* * *

Si nous consultons l'histoire, nous trouvons que, dans certains Etats de l'antiquité, la trop grande densité de population poussait les peuples à émigrer. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, les différents Etats de la vieille Grèce, qui ne possédait qu'un modeste territoire, envoyaient une partie des citoyens chercher une nouvelle patrie dans quelque contrée lointaine, dès que, dans l'un d'eux, la population s'était accrue au-delà de ce que le territoire pouvait aisément nourrir. Cette émigration, en même temps qu'elle contribuait à maintenir l'ordre au sein de la mère-patrie, créait au loin des colonies ou des établissements fondés sur la prospérité et fécondés par le travail.

La Belgique se trouve actuellement dans la même situation que la Grèce autrefois.

En effet, la Belgique est serrée dans ses frontières

comme dans un cercle de fer. Sa superficie de 2,945,714 hectares, ou 29,455 kilomètres carrés, autrefois suffisante pour nourrir ses habitants, ne l'est plus aujourd'hui, car, d'après les dernières statistiques officielles, sa population s'élève à 5,905,975 habitants, soit 201 habitants par kilomètre carré.

Ouvrons, à côté de nos registres nationaux, ceux des autres pays européens, et voyons combien nous y trouvons d'habitants par kilomètre carré :

En Russie	27	habitants.
— Grèce	27	—
— Espagne	33	—
— Portugal	49	—
— Hongrie	49	—
— Suisse	69	—
— France	72	—
— Autriche	74	—
— Allemagne	84	—
— Italie	104	—
— Angleterre	112	—
— Hollande	122	—
— Belgique	201	—

Oui, deux cent et un habitants par kilomètre carré, en Belgique ! Nul pays, en Europe, n'a pareil chiffre inquiétant. Et cependant grand nombre d'habitants de tous les autres pays, l'Espagne, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie, par exemple, émigrent et vont chercher ailleurs ce qu'ils croient ne plus pouvoir trouver chez eux, tandis qu'en Belgique, comparaison faite des chiffres de la population et de la superficie, l'émigra-

tion est infiniment inférieure à celle de ces pays, même en tenant compte du mouvement émigratoire qui s'est produit tout récemment.

A quoi faut-il attribuer cela ? Au manque d'énergie de nos concitoyens, à leur attachement quand même au sol natal ? Non. N'accusons pas nos malheureux compatriotes de manquer de courage ; ils ont donné trop de preuves du contraire. Certes, ils aiment ardemment le pays qui les a vus naître ; partout ils portent son image adorée dans leur cœur ; mais cet amour ne va pas jusqu'à la folie de leur faire oublier leurs intérêts personnels et ceux de leurs enfants ; jusqu'à leur faire accroire qu'ils y sont heureux quand ils y manquent de pain. Demandez leur sang pour sa défense et ils vous le donneront sans la moindre hésitation, mais ne leur demandez pas d'y mourir lâchement de misère. Ce qui leur manque, ce sont les renseignements qui peuvent améliorer leur sort. Eclairez-les et leurs prétendues apathie et indifférence se changeront en une virile énergie.

On l'a dit à notre Chambre des représentants, au Sénat, dans de nombreuses conférences, et nous nous faisons un devoir de le répéter aussi à nos malheureux compatriotes, afin de les instruire sur la vraie situation faite à la Belgique et afin de leur enlever de fatales illusions, l'émigration est devenue pour nous une question sociale, car nous sommes arrivés à cette époque critique où la trop grande population pour la terre qui doit la nourrir devient, en quelque sorte,

un danger pour tous, moralement et physiquement parlant.

En effet, comment peut-on raisonnablement espérer qu'un pays qui compte une population plus que double que celle qu'il peut convenablement nourrir, puisse améliorer le sort de ses ouvriers ?

Pour résoudre ce problème difficile et dont beaucoup demandent cependant la solution, on devrait naturellement pouvoir diminuer le prix des denrées alimentaires de première nécessité et augmenter les salaires, deux choses devenues impossibles de nos jours, comme la saine raison le prouve en dépit de tous les sophismes et déclamations de ceux qui induisent l'ouvrier en erreur.

La lutte pour la vie est arrivée chez nous à son suprême degré ; il serait désormais insensé de vouloir y remédier autrement que par l'émigration, à moins de nous résigner lâchement à continuer à endurer ces souffrances physiques et morales dont chacun se plaint. Pour une place d'ouvrier vacante, cent, deux cents ouvriers se présentent, de l'aveu de tous nos industriels ; il y a du pain pour un seul et deux cents crient famine. Bon nombre d'entre vous en savent quelque chose, car, trop souvent, c'est la misère qui les a conduits où ils sont.

Il en est de même dans les administrations publiques. Lorsqu'un emploi, quelque modeste qu'il soit, est à donner, cinq, six cents individus, parfois quinze cents, comme cela s'est produit dernièrement à l'administration des chemins de fer et à celle des

postes, viennent le postuler. Le même fait se renouvelle chaque jour dans les administrations privées, dans les bureaux et magasins de nos négociants.

Evidemment, toute amélioration d'existence est devenue forcément des plus difficiles pour nos ouvriers et pour beaucoup d'autres. Ceux qui les bercent encore de ce vain espoir, en faisant briller à leurs yeux ce que le bouleversement général, rêvé par les socialistes et les partageux, pourrait produire de favorable pour eux et leurs familles, les trompent audacieusement, et cela dans le seul but d'arriver à un pouvoir qui satisfasse l'ambition dont ils sont dévorés.

* * *

Il est une loi économique impitoyable, qui détruit toutes leurs fausses promesses, c'est que, lorsque les demandes de travail ou d'emploi excèdent les besoins, il est impossible que les salaires augmentent. Pour avoir du pain, on travaille à tout prix. Voilà la première conséquence de notre trop grande population.

La seconde, la voici. Lorsque le nombre des consommateurs dépasse si considérablement, comme chez nous, ce que la terre peut produire, il est absurde d'espérer la baisse des denrées alimentaires, ou de croire encore que les prix qui existaient il y a quarante ou cinquante ans, alors que notre population était bien moindre, pourraient revenir.

Il ne faut certainement pas beaucoup d'intelligence pour comprendre ce que nous venons de dire, et cer-

tainement il faudrait être insensé ou de mauvaise foi pour soutenir le contraire.

Donc, lorsqu'un pays compte, comme la Belgique, deux cent et un habitants par kilomètre carré, alors que dans certains beaux pays d'outre-mer dont nous allons parler, ce nombre ne s'élève, pour le même espace, qu'à trois, à deux et même à un seul habitant, il faut nécessairement chercher ailleurs cette amélioration sociale et ces ressources de bien-être. Il faut au moins se montrer aussi courageux et aussi intelligent que ces oiseaux émigrateurs qui, lorsque l'époque est arrivée où la Belgique, où la plupart d'entre eux ont eu aussi leur nid, ne leur offre plus de quoi s'y nourrir, n'hésitent pas à voler vers des régions où la nourriture nécessaire à leur subsistance leur sera donnée largement.

Préférer végéter, vivre de privations et de misère, se plaindre, se tourmenter soi-même et les autres dans un pays devenu incapable de subvenir convenablement aux besoins de ses enfants, est une lâcheté, surtout lorsqu'on a devant soi la terre promise qui ouvre ses bras avec ses territoires fertiles et leurs immenses ressources.

Nous n'accusons pas, nous le répétons, nos compatriotes dans le malheur de manquer de courage ; ce qui leur manque, nous le répétons aussi, ce sont les bons conseils et les renseignements qui peuvent contribuer à améliorer leur sort.

Mais, avant de donner ces renseignements, nous avons voulu entrer dans quelques considérations pré-

liminaires capables de les instruire et de leur faire envisager la situation telle qu'elle est.

Il y a largement place au soleil, de ces pays que nous allons visiter ensemble, pour tout le monde, même pour les plus malheureux. La misère, telle qu'on la voit en Europe, n'y existe pas; ce qu'on appelle mourir de faim, succomber aux privations y est chose inconnue. Mais il ne faut pas s'imaginer que l'on y trouve le bien-être sans peine, ni travail, sans persévérance et sans économie; non, pas plus qu'en Belgique.

Comme partout ailleurs, le paresseux, le débauché, l'ivrogne, etc., ne doivent pas espérer y trouver gratuitement du pain; justement repoussés de tous, là-bas aussi, ceux-là crèvent de misère.

* * *

Avant de commencer notre voyage au long cours, nous devons dire quelques mots de la mission qui est dévolue aux émigrants, dont la plupart d'entre eux ignorent l'importance et qui est cependant de nature à les relever à leurs propres yeux.

L'émigration, avons-nous dit plus haut, est une question sociale qui se place au premier rang de toutes les questions controversées de nos jours. Elle embrasse les intérêts vitaux de la Belgique entière ouvriers, capitalistes, industriels et commerçants, tous y sont intéressés.

Celui qui ne regarde l'émigrant que comme un vulgaire malheureux se trompe et juge mal le grand acte auquel il va prendre une large part.

Tout émigrant représente un capital et pour le pays qui le reçoit, et pour le pays qu'il quitte.

Dans le premier, il va faire fructifier des terres incultes; travailler à l'exploitation des mines; aider à la construction des chemins de fer, des usines, des établissements industriels de tous genres; en un mot, il va contribuer d'une manière très efficace à faire valoir d'immenses ressources restées en souffrance faute de bras.

A la mère-patrie, qu'il a quittée, mais qu'il espère revoir aux jours de sa future prospérité, il ouvre de précieux débouchés, crée des relations dont inévitablement doivent profiter ceux qu'il a laissés sur le sol natal. En effet, le travail et le salaire de ceux-ci s'élèveront à mesure que nos industriels et nos commerçants recevront de plus grandes commandes; à mesure que leurs produits, trop longtemps condamnés à rester dans leurs magasins, s'écouleront vers ces régions lointaines où les émigrants belges se seront établis. C'est le résultat déjà obtenu, comme chacun le sait, pour leur pays, par les émigrants anglais et allemands.

Voilà, en peu de mots, l'œuvre méritoire et considérable à laquelle l'émigrant belge va coopérer au-delà des mers. En le voyant partir, nous ne saluons plus en lui un malheureux que la nécessité chasse de son pays, mais le vaillant pionnier qui s'en va courageusement travailler à son propre bonheur et à la prospérité de cette patrie qu'il aime et à laquelle il est fier d'appartenir.

Et s'il en est ainsi, nul n'oserait le contester, de la mission que l'émigrant doit accomplir, sans même, le plus souvent, s'en douter le moins du monde, il est tout naturel, nécessaire même, que les émigrants cherchent un pays qui réponde à leurs espérances, à leur désir d'améliorer leur sort et qui leur donne de sérieuses garanties de salubrité, de liberté et d'avenir.

C'est afin de les aider dans ce choix que nous allons leur faire connaître, avec une entière impartialité, les nombreux pays d'outre-mer où ils peuvent trouver un travail rémunérateur, un avenir prospère et un bon climat.

Tous les renseignements que nous donnons sont puisés aux sources les plus sérieuses, dans des documents d'une parfaite exactitude, car la plupart émanent du ministre des affaires étrangères, à Bruxelles, et des agents consulaires et diplomatiques de Belgique habitant les pays dont nous allons parler. Les renseignements fournis par eux doivent inspirer toute confiance; par honneur, par devoir, ils sont obligés de dire la vérité.

De plus, afin de donner toutes les garanties possibles d'exactitude et d'impartialité, on ne saurait jamais en donner assez aux émigrants, avant de faire imprimer cet ouvrage, nous avons voulu soumettre les épreuves de tout ce que nous disons sur les pays d'outre-mer à l'examen des représentants de ces pays en Belgique.

Nous procéderons, car nous n'avons aucune préférence, par ordre alphabétique, pour passer en revue ces principaux pays, et nous ferons connaître tout ce qui est nécessaire à l'émigrant de savoir.

ARGENTINE (RÉPUBLIQUE)

La République Argentine est un des plus vastes Etats de l'Amérique du Sud. Elle est bornée au nord par la Bolivie et le Paraguay; au sud, par le Chili et les deux Océans : l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique; à l'ouest, par le Brésil, l'Uruguay et l'Océan Atlantique; à l'est, par l'Océan Pacifique et le Chili.

Sa superficie totale est de 4,195,000 kilomètres carrés, soit une étendue de plus de cent quarante-deux fois celle de la Belgique, ou une étendue égale à celle de l'Angleterre, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et de l'Italie réunies.

La population de ce grand territoire n'étant que d'un peu plus de 4 millions d'habitants, il n'y a donc qu'un habitant par kilomètre carré. Ce pays pourrait aisément contenir et nourrir 200 millions d'habitants.

La République Argentine, dont la capitale est Buenos-Aires, qui compte environ 500,000 habitants, est divisée en quatorze provinces : Buenos-Aires, Santa-Fé, Entre-Rios, Corrientes, Santiago del Es-

tero, Cordoba, San-Luis, Mendoza, San-Juan, La Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy.

Très montagneux sur toute l'étendue de la frontière ouest, le territoire argentin devient uni et plat dans l'est. Ce ne sont plus alors que d'immenses plaines très fertiles et traversées par de grands fleuves.

Le climat, qui se prête à toutes les cultures européennes, est à la fois doux et salubre; il ressemble beaucoup à celui du midi de la France.

La mortalité est inférieure à celle de la plupart des autres pays et notamment de ceux d'Europe, car elle n'est, en moyenne, que de 1 sur 52 habitants.

Les saisons sont interverties; pendant que nous avons l'été, on a l'hiver là-bas, et ainsi de suite.

La terre est d'une fertilité prodigieuse et n'exige pas d'engrais. Dans plusieurs provinces, on a deux récoltes par an.

Voici ce qui peut donner une idée de cette fertilité. Dans les fermes situées, par exemple, dans la province de Buenos-Aires, on a sans interruption, et cela depuis quatorze ans, cultivé maïs sur maïs, et le rendement moyen a toujours été d'environ 30 hectolitres par hectare. Un hectolitre de semence donne 15 à 25 hectolitres de récolte en blé et de 50 à 150 hectolitres en maïs. Par hectare, la récolte moyenne est de 45 hectolitres pour le riz; de 33 hectolitres pour la vigne; de 850 kilogrammes pour le tabac.

On cultive également le café, le cacao, le quin-

quina, les bananes et les olives, ainsi que tous les fruits de table.

Le territoire est couvert de forêts vierges et de mines d'une très grande richesse. On compte dans les forêts 197 espèces de bois; 365 espèces de plantes médicinales; 45 plantes pour tanneries et 27 plantes tinctoriales ou colorantes.

..

La richesse minérale de la République Argentine offre une grande diversité; métaux, pierres, marbres, charbons, etc.

Les gisements aurifères et argentifères donneront lieu à une exploitation des plus importantes, lorsque la main-d'œuvre et des moyens faciles de transport et de communication leur seront assurés. Il en est de même pour les mines de cuivre, de fer, de plomb, de nickel, de sel et de salpêtre.

..

Quant à la richesse pastorale, elle dépasse de beaucoup celle des autres pays, car l'élevage est la grande industrie de cet Etat et la principale base de ses revenus. Les innombrables troupeaux qui paissent dans ses plaines proviennent de la reproduction, depuis trois siècles, d'animaux importés sous la domination espagnole, favorisée par les gras pâturages et l'abondance des fourrages.

Les bœufs, les chevaux et autres animaux de ferme ne réclament aucun soin; ils vivent, nuit et jour, au

grand air, dans des parcs clôturés. Pendant la pluie et la chaleur, ils s'abritent sous quelque bouquet d'arbres.

La statistique officielle évalue à 22 millions les bêtes à cornes; à 80 millions les bêtes à laine; à 5 millions 200,000 les chevaux; à 2 millions les mulets, les ânes, les pores et les chèvres. La valeur approximative de tous ces animaux est de 2 milliards 500 millions de francs.

Le prix courant d'une bête à cornes varie de 40 à 45 francs; d'un cheval de 25 à 30; d'un mouton de 5 à 6; d'un mulet de 50 à 60; d'un âne de 15 à 20; d'un porc de 25 à 30; d'une chèvre de 5 à 6.

Ces prix sont ceux de la vente courante, comportant un lot d'animaux de tout âge et de toute grandeur, vendus en bloc. Le prix d'un animal en service ou prêt à l'abatage est généralement double ou triple.

Les produits de cette industrie, peaux, cuirs, laines, viandes, suifs, graisses, crins, cornes, etc., constituent les deux tiers du mouvement d'exportation du pays et ont leurs débouchés principaux en France et en Belgique.

Les principales industries sont celles qui découlent de l'industrie pastorale ou de l'élevage du bétail, c'est-à-dire celle de la préparation des viandes de saladeros (établissements d'abatage et de salaison des viandes et des cuirs) et celles des corroieries et tanneries.

* * *

Prix des articles de consommation. — Nous ferons observer que les chiffres que nous allons donner représentent la moyenne des prix des articles de consommation dans tout le pays; c'est-à-dire que pour Buenos-Aires, où tout est plus cher, comme dans tous les grands centres de population, ils doivent être augmentés, sauf pour la viande, de 30 à 40 0/0. Dans les provinces, au contraire, où à peu près tout, en temps ordinaire, est à bon marché, ils ne s'élèvent pas au-dessus des prix indiqués.

Pain, 40 centimes le kilogramme;

Pommes de terre, 0,30;

Viande de bœuf, 0,45 à 0,65;

Viande de mouton, 0,30 à 0,45;

Farine, 0,35;

Beurre, 2,00;

Graisse, 0,80;

Riz, 0,45;

Vermicelle et pâtes, 1,00;

Fromage, 1,00;

Biscuits, 0,45;

Raisin sec, 0,50;

Miel, 0,60;

Thé du Paraguay, 0,65;

Sucre, 0,60;

Chandelles, 0,60;

Amidon, 0,60;

Savon, 0,50;

Alcool, le litre, 1,00;

Vin de Bordeaux, 0,80;

Vin espagnol, 0,80;
Lait, 0,30;
Pétrole, 0,30;
Sel, l'hectolitre, 3,10;
Charbon de bois, 5,00;
Tafia, 60,00;
Œufs, les 100, 8,00;
Oignons, les 100, 1,00.

Les vêtements coûtent 40 à 50 0/0 plus cher qu'en Belgique.

Quant aux logements, ils sont d'un prix élevé, à cause de l'accroissement de la population, surtout à Buenos-Aires et autres villes, où une chambre meublée coûte de 50 à 100 francs par mois. Dans les colonies, chacun se bâtit ou se fait construire une maisonnette dont le coût varie de 100 à 125 francs.

* * *

Voyons maintenant quels sont les salaires. Nous prenons la moyenne indiquée par le gouvernement argentin, et laissons de côté tous les gros chiffres, afin d'éviter des déceptions aux émigrants.

Charpentiers, charrons et menuisiers, 10 francs par jour;

Maçons, marbriers et plâtriers, 10,00;
Manœuvres-maçons, 7,00;
Cigariers et cigarières, 5,00;
Charretiers, 4,00;
Carrossiers, 8,00;
Relieurs, 8,00;

Corroyeurs, 8,00;
Potiers, briquetiers et tuiliers, 7,00
Confiseurs et pâtisseries, 8,00;
Cochers, 5,00;
Scieurs de long, 11,00;
Vanniers, 7,00;
Ebénistes, 8,00;
Brasseurs, 6,00;
Matelassiers, 6,00;
Serruriers, 10,00;
Fumistes, 5,00;
Photographes, 8,00;
Peintres, 8,00;
Chaudronniers, 8,00;
Coiffeurs, 4,00;
Forgerons et maréchaux-ferrants, 7,00;
Mécaniciens, 12,00;
Boulangers, 8,00;
Horlogers, 7,00;
Tailleurs, 10,00;
Chapeliers, 8,00;
Chaisiers, 5,00;
Selliers, 8,00;
Tonneliers, 8,00;
Typographes, 8,00;
Tanneurs, 7,00;
Teinturiers, 6,00;
Bourelieurs, 10,00;
Vitriers, 6,00;
Cordonniers et bottiers, 10,00;

Ferblantiers et taillandiers, 10,00 ;
Encadreur, 7,00 ;
Tanneurs, 5,00 ;
Ajusteurs, 10,00 ;
Zingueurs, 10,00 ;
Machinistes, 10,00 ;
Faucheurs, 5,00 ;
Ouvriers cultivateurs, 8,00 ;
Jardiniers, 5,00 ;
Matelots pour le cabotage, 3,00 ;
Chauffeurs, 6,00 ;
Journaliers, 6,00 ;
Portiers, 3,00 ;
Garçons de café, 4,00 ;
Domestiques, 3,00 ;
Couturières, 5,00 ;
Giletières et repasseuses, 4,00 ;
Blanchisseuses, 4,00 ;
Modistes, 5,00 ;
Cuisinières, 4,00 ;
Nourrices, 5,00 ;
Bonne d'enfants, 2,00.

Ces salaires varient naturellement d'après l'offre et la demande. Nous trouvons, dans les documents officiels et ailleurs, des prix bien plus élevés que ceux que nous venons d'indiquer, mais afin, comme nous l'avons dit plus haut, d'éviter tout mécompte aux émigrants, nous n'avons voulu donner que le salaire moyen. D'ailleurs, il est évident que ces gros salaires sont sujets à des fluctuations selon qu'il y a, oui ou

non, pénurie de bras. Nous devons ajouter que les salaires indiqués sont déjà assez beaux et acquièrent une plus grande valeur lorsque les ouvriers sont nourris et logés par le patron, tels que les cultivateurs, les jardiniers, les boulangers, les tailleurs, les couturières, les bonnes d'enfants, les cuisinières, etc.

* * *

Dans les contrats et engagements écrits, il est prudent que les ouvriers fassent stipuler formellement qu'ils seront payés en argent sonnant et non en papier, afin de ne rien perdre sur le change qui n'est que trop souvent très élevé.

* * *

La Constitution argentine ressemble en beaucoup de points à celle de la Belgique. Elle protège les étrangers et laisse à tous une liberté absolue. Seuls, les malfaiteurs sont durement traités ; la loi est très sévère à leur égard, et les expulse s'ils sont d'une nationalité étrangère.

Tous les cultes sont tolérés dans la République Argentine ; la religion catholique y est la religion dominante.

L'instruction primaire est obligatoire et gratuite.

Les étrangers peuvent acquérir la qualité de citoyen argentin, après deux années de séjour ou même en moins de temps si le gouvernement l'autorise.

La langue nationale est l'espagnol, mais l'arrivée continuelle de nombreux immigrants de tous pays a

propagé les principales langues européennes, qui non seulement sont parlées par les étrangers, mais encore sont familières à un bon nombre d'Argentins qui vivent en contact avec eux ; telle est notamment la langue française.

D'ailleurs, on place ordinairement, et ceci est applicable à tous les pays dont nous parlerons, les ouvriers là où se trouvent déjà quelques-uns de leurs compatriotes. Ils forment, en quelque sorte, une petite colonie et vivent entre eux. Comme il y a déjà plus de vingt mille Belges sur le territoire argentin, les nouveaux immigrants, arrivés de Belgique, n'ont pas de peine à trouver à qui parler là-bas.

* * *

Monnaies. — Il y a trois sortes de monnaies en métal dans la République Argentine :

La monnaie d'or, représentée par l'argentino, valeur 5 piastres fortes ou 25 fr. 50 ; le demi-argentino, valant 12 fr. 75.

La monnaie d'argent, représentée par la piastre, valant 5 fr. 10 ; la demi-piastre, 2 fr. 55 ; la pièce de 20 centavos, valant 1 franc ; la pièce de 10 centavos, 0 fr. 50 ; la pièce de 5 centavos, 0 fr. 25.

La monnaie de cuivre, représentée par 2 centavos, valeur, 0 fr. 10 ; 1 centavo, 0 fr. 05.

Outre cette monnaie métallique, il y a surtout en circulation ce qu'on appelle là-bas la monnaie nationale. Ce sont des billets émis par la Banque Nationale du pays et dont la piastre a une valeur de

5 francs, moins la prime du jour sur l'or. Il y a des billets de 5 centavos, soit, 0 fr. 25, jusqu'à 500 piastres, 2,500 francs, en passant par des fractions de 1, 2, 5, 10, 20, 50, 100 et 200 piastres.

Le rapport des monnaies étrangères avec la monnaie argentine étant extrêmement variable, par suite des fluctuations du papier, l'émigrant doit avoir soin de n'effectuer, à son arrivée, le change de l'argent dont il est porteur qu'à bon escient, c'est-à-dire dans un établissement de banque du pays.

* * *

Poids et mesures. — Bien qu'on ait établi le système métrique dans la République Argentine, l'usage des anciennes mesures et des anciens poids d'origine espagnole s'est beaucoup conservé ; il est donc utile de les connaître.

La livre vaut 459 grammes ;

L'arroba, de 25 livres, vaut 11 kilogrammes, 485 grammes ;

Le quintal, de 4 arrobas, égale 45 kilogrammes 940 grammes ;

La tonne, de 20 quintaux, vaut 918 kilogrammes 800 grammes ;

La fanega, de 4 cuartillas, varie selon les provinces.

A Buenos-Aires et dans l'Uruguay, elle est de 137 litres 198 ; à Santa-Fé, elle est d'environ 220 litres. Dans l'Entre-Rios, elle est de 248 ou 250 litres.

Mesures de superficie. — La manzona, de 100 varas carrées, vaut 75 ares ;

La cuadra, de 155 varas carrées, équivaut à 1 hectare 68 ares 75 centiares ;

La lieue carrée égale 2,699 hectares 84 ares 25 centiares.

Mesures de longueur. — Le pied, valeur 289 millimètres ;

La vara, 866 millimètres ;

La lieue, de 6,000 varas, équivaut à 5 kilomètres 199 millimètres.

Mesures de liquides. — La cuarta vaut 9 décilitres ;

La frasco, 2 litres 4 décilitres ;

Le gallon, 3 litres 8 décilitres ;

La quartella, 34 litres 299 décilitres.

* * *

Postes. — Le tarif des postes est le suivant : 12 centavos ou 60 centimes, pour l'affranchissement d'une lettre ordinaire pour l'Europe ne pesant que 15 grammes. Au-dessus de ce poids, on double le tarif jusqu'à 30 grammes ; on le triple jusqu'à 45 grammes et ainsi de suite.

Les papiers d'affaires paient 10 centavos jusqu'à 50 grammes, en ajoutant 2 centavos pour 50 grammes ou fractions en plus jusqu'à 250 grammes. A partir de ce poids, on ajoute 4 centavos par 50 grammes ou fractions de 50 grammes.

Pour les échantillons, on paie 6 centavos jusqu'à 50 grammes ; 8 centavos jusqu'à 100 grammes et 4 centavos par 50 grammes ou fractions de 50 grammes en plus.

Pour les journaux et autres imprimés, le taux du tarif est de 2 centavos par 50 grammes ou fractions de 50 grammes.

Les lettres recommandées paient 24 centavos avec reçu de retour, et 16 centavos sans reçu.

L'expédition d'une lettre ordinaire de Belgique pour la République Argentine, ne coûte que 25 centimes, celle d'un journal, 5 centimes.

* * *

Coût et durée du voyage. — Il y a trois départs réguliers par mois, d'Anvers pour Buenos-Aïres, les 4, 14 et 24. La durée du voyage par vapeur est de 30 à 32 jours. Les frais de passage à l'entre-pont, nourriture, couchage et transport de 100 kilogrammes de bagages compris, s'élèvent à 180 francs.

A son arrivée à Buenos-Aïres, port principal du pays, l'émigrant est débarqué gratuitement avec ses bagages. En outre, s'il le désire, il est logé et nourri gratuitement, pendant cinq jours, à l'Hôtellerie des Immigrants et transporté gratuitement à l'endroit de la République Argentine qu'il lui plaît de choisir pour y fixer son domicile.

Il peut introduire en franchise de droits les objets usuels, linge, vêtements, meubles instruments d'agriculture, outils du métier ou de l'art qu'il exerce, semences et, pour chaque adulte, un fusil de chasse.

L'Administration se charge de procurer aux immigrants du travail, selon leur métier, et leur donne tous les conseils et renseignements utiles.

Tous ces avantages, même le passage gratuit d'Anvers à Buenos-Aires donné aux ouvriers qui se trouvent dans les conditions voulues, sont également accordés aux femmes et aux enfants des immigrants, car on préfère des familles, quelque nombreuses qu'elles soient, aux célibataires, surtout en ce qui concerne l'agriculture.

La Belgique a cinq consuls dans la République Argentine, à savoir : Un consul général, chargé d'affaires et deux consuls à Buenos-Aires ; un consul à Rosario et un vice-consul à Gualeguachu.

La République Argentine a une vingtaine de consuls et vice-consuls en Belgique, à Anvers, Bruxelles, Bruges, Charleroi, Courtrai, Dinant, Gand, Huy, Liège, Louvain, Mons, Namur, Poperinghe et Verviers.

Les émigrants qui désirent partir pour la République Argentine peuvent prendre gratuitement des renseignements chez l'un ou l'autre de ces consuls. C'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir le passage gratuit. Tout émigrant doit se munir d'un extrait de naissance et d'un certificat constatant sa bonne conduite et le métier qu'il exerce. Si le passage gratuit lui est accordé, il doit prendre l'engagement d'en rembourser les frais par acomptes ou totalement, selon ses moyens, aux termes indiqués par le règlement ; il doit en faire autant pour sa femme et ses enfants qui ont joui de la même faveur.

Les renseignements que nous venons de donner sur tout ce qui concerne la République Argentine sont

certainement plus que suffisants ; ils embrassent, en effet, tout ce qu'on peut désirer savoir. Néanmoins, nous voulons faire plus et laisser parler un homme d'une haute compétence. C'est pourquoi nous allons donner textuellement quelques extraits d'un des derniers rapports du consul général de Belgique à Buenos-Aires, M. Van Bruyssel, au ministre des affaires étrangères, à Bruxelles ; nous y appelons toute l'attention de ceux qui ont le désir d'émigrer, car, depuis bon nombre d'années, cet honorable fonctionnaire habite Buenos-Aires et a parcouru la République Argentine en tout sens.

* * *

“ La République Argentine, écrit le consul général, offre-t-elle à nos compatriotes un champ d'activité assez vaste, assez fructueux pour leur assurer une compensation à tous les risques, à tous les sacrifices qu'entraîne une installation nouvelle ?

„ Je me suis appliqué à réunir des informations précises concernant cette question. J'ai voulu étudier personnellement l'organisation des colonies agricoles en visitant leurs principaux centres.

„ La République Argentine, par ses institutions, la fertilité de son sol, la salubrité de son climat, occupe dans l'Amérique du Sud une position équivalente à celle des Etats-Unis dans le nord du continent. Son aire immense se couvrira, en peu d'années, d'exploitations agricoles, de villages et de villes.

„ Ce pays réclame en ce moment des agriculteurs,

des ouvriers, des spécialistes. Ces travailleurs peuvent, dès leur arrivée, gagner utilement leur vie ; ils représentent une force immédiatement réalisable. De plus rudés épreuves attendent l'homme instruit débarquant ici sans capital. Le fermier, dès ses premiers pas sur le rivage, peut entrer en lutte avec la terre et se préparer des ressources par la pelle et par la pioche ; au lettré, manque la base, car il doit découvrir, avant tout, le domaine qu'il va défricher.

„ Dans la partie septentrionale de la province de Buenos-Aires, limitrophe du Parana, les districts de San-Lorenzo, Zarate, Ramallo, Campana et Baradero se trouvent en tête du mouvement agricole local. On y rencontre des étrangers intelligents, laborieux et persévérants, en pleine voie de prospérité.

„ Au sud de la province, les colonies Olavarria, Piguë et quelques autres se développent normalement.

„ A Bahia-Blanca, l'agriculture fait des progrès, et il en est de même à Saladillo, Lobas et Alcazar. Près de la capitale, à Quilmès, Lamas de Zamora, San-Martin, San-Isidro et Mantanzas, l'industrie maraîchère prend chaque jour plus d'extension.

„ Dans l'Entre-Ríos, et surtout dans la province de Santa-Fé, on a compris qu'offrir à l'agriculteur les moyens de devenir possesseur légal et légitime du champ qu'il cultive aurait pour effet de l'attirer invinciblement et d'obtenir de lui des efforts qu'il ne ferait jamais dans d'autres circonstances. L'expérience a justifié ces prévisions. La première colonie agricole fondée dans le Santa-Fé date de 1856 et se composait

de quelques travailleurs suisses et allemands. Or, en 1886, trente ans plus tard, on possédait, dans le même Etat, quatre-vingt-dix-huit colonies en plein rapport, avec une population de 70,000 habitants. Cinquante colonies y étaient, à la même époque, en voie de formation. Tandis qu'à l'origine le fondateur du plus ancien de ces établissements nourrissait ses paysans, la première année de leur installation, de farines importées des Etats-Unis, les colons de Santa-Fé, dès 1884, apportaient aux marchés qu'ils avaient contribué à former 118,973,673 kilogrammes de froment et, dès 1885, 10,280 tonnes de graine de lin !

„ Ces faits peuvent se passer de commentaires. „

Il nous est impossible de suivre notre consul général dans sa description de toutes les autres colonies ; il nous faudrait un livre spécial. Qu'il nous suffise de dire que partout il a constaté les mêmes progrès et la même prospérité.

„ Un émigrant, venu d'Europe, poursuit-il plus loin, valide, bon ouvrier, est expédié dans l'une des colonies aux frais du gouvernement national. Il y trouve du travail sans difficulté, à raison de 30 piastres par mois, soit 150 francs, plus la nourriture et le logement. Il a tout d'abord une éducation à faire. Les saisons, l'époque des semailles et des récoltes, tout est changé dans le pays où il se trouve. Le nouvel arrivé, au bout d'un an, se familiarise avec les pratiques de la culture locale. C'est alors qu'un prédécesseur, déjà établi et voulant se faire colonisateur, s'adresse à lui. Il a acheté une concession de terrain, mais il est trop

éloigné de sa propre ferme pour qu'il en entreprenne lui-même la culture. Il propose donc à l'immigrant, désormais acclimaté et au courant, de s'en charger moyennant partage des récoltes. Après une nouvelle année d'épreuves, ce dernier, en vendant sa demi-récolte, s'est procuré à son tour quelque argent. Il abandonne bientôt son rôle de locataire et sollicite une concession dont il deviendra propriétaire en payant les annuités requises. Un nouvel anneau s'est formé auquel s'en rattacheront d'autres, et ainsi de suite, pour former cette grande chaîne de colonies dont nous parlons ci-dessus.

„ Quand on songe, en présence de ces vastes plaines argentines, se déroulant à perte de vue jusqu'aux extrémités de l'horizon, aux champs d'Europe, divisés à l'extrême, d'un prix si élevé, si âprement disputés et arrosés de tant de sueur, il est impossible de ne pas admettre les avantages de l'émigration „

Telles sont les paroles du consul général de Belgique à Buenos-Aires. Nous ne voulons rien y ajouter, si ce n'est le regret que nous éprouvons de ne pouvoir dans ce Guide général, forcément restreint, publier tout son rapport. Mais ce que nous venons d'en extraire suffit pour donner une idée de tout le reste.

* * *

Après avoir fait connaître la République Argentine en général, il est de grande utilité, pour ceux qui veulent émigrer, de leur faire connaître les principales provinces de ce vaste pays ; connaissant leurs res-

sources, ils pourront d'autant plus facilement faire leur choix, car c'est de préférence dans les provinces que les émigrants doivent se fixer et non dans les villes.

Les provinces dans lesquelles le consul général belge conseille aux émigrants d'établir leur résidence sont principalement : Santa-Fé, Entre-Rios, Buenos-Aires et Cordoba ; nous commencerons par celles-là.

Province de Santa-Fé

C'est le grenier de la République Argentine. Superficie, 122,000 kilomètres carrés, soit une superficie plus de quatre fois plus grande que celle de toute la Belgique. Sa population est d'environ 250,000 habitants, soit un peu plus de 2 habitants par kilomètre carré. Capitale, Santa-Fé, 10,000 habitants. Le centre principal est Rosario, seconde ville de la République, 40,000 habitants.

Sol riche au point de vue agricole ; bois abondants ; excellents pâturages ; terre pauvre en minéraux.

Chevaux, mulets, bêtes à cornes et à laine, très nombreux ; poissons abondants. Fabrication du charbon de bois ; constructions maritimes et charronnages dans les forêts du Nord.

Production agricole considérable et supérieure en blé, maïs, lin, riz, etc., qui s'exportent déjà sur une grande échelle. On y cultive le tabac et le coton avec beaucoup de profit. Arbres fruitiers : orangers, citron-

niers, pêcheurs, grenadiers, poiriers, vignes et tous les arbres fruitiers et toutes les plantes de l'Europe tempérée.

Les colonies agricoles y sont nombreuses et très florissantes, comme on l'a vu plus haut.

Industries diverses : instruments agricoles ; tuiles et carreaux ; peaux ; huile de lin et de mani ; distilleries ; fromageries ; viandes salées ; farines ; colles ; chocolats ; raffineries de sucre ; ateliers de construction, de chaussures, etc.

Cette province offre, avec toutes les ressources désirables, toutes les chances de succès aux émigrants cultivateurs, éleveurs et artisans dont les professions se rattachent à l'agriculture. Elle possède de nombreuses voies de communication.

Province d'Entre-Rios

Territoire très ondulé, accidenté et bien arrosé, ayant une couche épaisse de terre végétale revêtue d'herbes qui font de gras pâturages. Cette province est donc très favorable aussi à l'élevage du bétail et à la culture des céréales. Sa superficie est de 113,780 kilomètres carrés ; sa population est de 200,009 habitants. Capitale, Parana, 27,000 habitants. Vastes et belles forêts.

Il existe dans cette province plus de trente colonies très prospères. Ses ports et ses moyens de communication par terre et par eau sont nombreux.

Entre-Rios est incontestablement une des plus riches et des plus fertiles provinces de la République Argentine.

Les villes et les bourgs y sont en nombre considérable et dans un état de parfaite prospérité. C'est, après la province de Buenos-Aires, la province la plus riche en troupeaux et la plus importante pour l'élevage du bétail : bêtes à cornes, à laine, chevaux, mulets et chèvres d'Angola.

Les richesses forestières sont représentées par 28 espèces de bois de tous genres.

On y cultive les orangers, les pêcheurs, les citronniers, les poiriers, les melons d'eau, les raisins, les légumes, pommes de terre, betteraves, etc.

La fabrication d'extraits et de conserves de viande et de végétaux, la meunerie, la carrosserie, la tannerie, la viticulture, la fabrication de cigares et de cigarettes, de tissus et les distilleries constituent les principales industries de la province d'Entre-Rios. Elle possède des carrières de chaux, de plâtre et de la terre céramique.

Province de Buenos-Aires

Située sur les rives de l'Atlantique et du Rio de la Plata, cette province a 310,307 kilomètres carrés de superficie, soit plus de dix fois celle de la Belgique. Population environ 800,000 habitants ; 450 lieues de

côtes maritimes et fluviales. C'est la province la plus importante et la plus riche en bétail de toute la République. Capitale, Buenos-Aires, environ 500,000 habitants.

Dans son aspect général, c'est une immense étendue de plaines et d'herbages.

Le territoire est sillonné par 305 rivières ou ruisseaux et compte plus de 600 lagunes, dont quelques-unes ont de huit à dix lieues de superficie et dont la plupart se trouvent dans la région centrale.

Cette province offre aux cultures et à l'élevage 29 millions d'hectares de terres fécondes ; elle a maintenant environ 650,000 hectares occupés par les fermes.

Tout au sud, se développe rapidement la ville de Bahia-Blanca. Située au centre d'une grande région d'élevage, elle exporte une grande quantité de laines. Elle a des chantiers de bois et de fer, des brasseries et des fabriques de liqueurs ; de grandes maisons d'exportation et de consignation.

L'élevage du bétail, la viticulture et les saladeros sont les principales industries de la contrée.

Le climat y est très sain. Les émigrants viticulteurs, éleveurs de bétail, les artisans et ouvriers connaissant bien leur métier y trouvent un vaste champ à leur activité.

La province possède environ 3,000 kilomètres de chemins de fer et plus de 9,000 kilomètres de lignes télégraphiques.

L'enseignement primaire est répandu jusque dans

les hameaux les moins peuplés ; il est obligatoire et gratuit.

L'agriculture s'y développe rapidement. Le blé, le maïs, le lin sont exportés. On y cultive également l'avoine, le seigle, le tabac, la luzerne, etc. Abondance de fruits de toutes sortes, raisins, figues, oranges, citrons, pêches, poires, pommes, etc. ; légumes et plantes fourragères.

L'industrie pastorale dans toutes ses branches et applications est la principale cause des excellents pâturages. Elle donne des laines de belle qualité pour l'exportation, ainsi que des cuirs, des poils, des crins, des viandes salées, du suif, de la graisse et des cornes.

Le climat est variable, mais il est un des plus doux du globe, aussi les immigrants s'y acclimatent-ils facilement.

On y compte plus de 2,500 établissements industriels, parmi lesquels nous citerons les fabriques de fromages, les forges et ateliers de construction, les usines à gaz, les feronneries, les fabriques de savons, de chocolats, d'huile végétale, de colle-gélatine, de vermicelle, de conserves, de cigares et cigarettes, de voitures, de chaussures, etc. Citons également les carrières de marbres noirs, jaunes et rouges ; les moulins à vapeur et à eau, les fabriques de graisses, les briqueteries, etc.

Province de Cordoba

C'est la province la plus vaste après celle de Buenos-Aires et la plus importante de toutes les provinces du centre. Sa superficie est de 217,019 kilomètres carrés. Sa population s'élève à plus de 400,000 habitants, mais c'est bien peu de chose en comparaison de sa grande étendue. Capitale, Cordoba, 70,000 habitants environ.

On trouve, dans cette province, des gisements métallifères nombreux de cuivre, de plomb, d'argent, d'or, de fer, etc., puis de l'albâtre, du grenat, du quartz, du cristal de roche, du kaolin, de l'alun, de l'ardoise, de l'argile, de la potasse, de la soude, du cinabre, des marbres superbes, du charbon de terre, du sel gemme qui, à quarante lieues de Cordoba, occupe une superficie de 20,000 hectares. Les richesses minérales de cette belle province comportent 280 espèces diverses.

Les animaux domestiques abondent dans les montagnes; les bêtes à cornes sont élevées dans les vallées.

La valeur totale du bétail, dans cette province, est estimée à 20 millions de piastres, soit 100 millions de francs.

On y cultive le blé, le maïs, les légumes, la luzerne, les plantes fourragères, etc., des arbres fruitiers, pommiers, orangers, citronniers, etc. La culture de la vigne, du tabac et du coton donne de

beaux produits. On y compte 250 plantes médicinales et tinctoriales.

Cette province a des forêts moins étendues que celles dont nous venons de parler; néanmoins, elle possède des bois précieux d'ébénisterie très variés.

Industries : Ateliers du Chemin de fer central Nord, fabriques de graisses, manufactures de couvertures de drap et autres tissus, de toile, de chaussures; de savons, de cigares et cigarettes, fabriques de porcelaine, de chocolats; des brasseries, distilleries, tanneries, etc.

Il existe, dans cette province, cinq colonies en pleine prospérité appartenant à l'Etat, plus trente-huit autres.

L'immigration et la colonisation dans la grande et riche province de Cordoba sont à recommander à nos compatriotes qui ont le désir d'émigrer. En dehors des vastes terrains qui bordent les chemins de fer Central Argentin, Central-Nord et Andin, il y a deux mille lieues carrées, soit cinq millions d'hectares, de pâturages et de terre de labour qui n'attendent que la colonisation.

Province de Corrientes

Située entre trois grands fleuves dans la partie septentrionale du pays, cette province a une superficie de 125,265 kilomètres carrés. Sa population est

de 250,000 habitants. Capitale, Corrientes, 18,000 habitants.

Le climat, pur et salubre, est rafraîchi par des cours d'eau nombreux. L'hiver y est presque inconnu.

Cette province se place parmi les plus fertiles et les plus riches de la Confédération Argentine, dans laquelle elle occupe le cinquième rang.

Elle possède d'excellente terre à poterie et à faïence fine, des calcaires et des grès, des salines, la pierre à chaux, l'oxyde de fer, le cuivre, le cristal de roche, etc.

La végétation y est exubérante et variée. Les forêts abondent en gibier, en autruches et en bois magnifiques propres à tous les usages industriels. Maïs, manioc et graines de toutes espèces. Riz, café, tabac, lin, coton, cochenille, indigo, canne à sucre, yerba maté. Pêches, oranges, citrons, pommes et tous les fruits des tropiques. Plus de cent espèces de plantes médicinales.

L'élevage du gros et du petit bétail y est très important.

Le développement de toutes les industries y devient de jour en jour plus considérable; aciéries mécaniques, fonderies de fer et de bronze, scieries à vapeur, chantiers, etc.

Cette province organise très activement sa colonisation et mérite spécialement d'attirer l'attention des émigrants.

Province de Tucuman

Moins grande que les provinces précédentes, la province de Tucuman, par contre, est une des principales à cause de la richesse de sa production. C'est un pays de montagnes à l'ouest, de vallées au centre, de plaines à l'est.

Cette province est fertile et verdoyante dans toute son étendue, sillonnée de cours d'eau et embellie de bois entrecoupés de prairies.

Son climat varie selon les altitudes, mais il est généralement sec et sain. La terre végétale, très puissante, bien arrosée, fécondée par un soleil ardent, produit une végétation luxuriante.

Les forêts produisent en abondance des bois de grande valeur.

La province de Tucuman compte parmi ses meilleures productions : le blé, le maïs, le riz, la canne à sucre, la luzerne, les pommes de terre, le coton, le tabac, l'indigo, les raisins, les pêches, les oranges, les figues, etc.

L'élevage du bétail, bœufs, moutons, chevaux, chèvres, y est très rémunérateur, mais l'industrie sucrière tient le premier rang. Plus de quarante usines y sont en pleine activité et produisent des millions de kilogrammes de sucre par an; près de 10,000 hectares sont employés à la culture de la canne. De nouvelles fabriques se fondent encore et développeront de plus en plus cette importante

industrie. C'est la province de Tucuman qui fournit le sucre à presque toute la République.

La culture de la canne à sucre, très facile et aussi très lucrative, est donc à recommander aux immigrants.

Il existe également dans cette province de nombreuses tanneries, des fabriques de tissus de laine et de coton; des manufactures de dentelles, etc.

Le charbon végétal, les plantes médicinales, la cochenille, les cuirs et peaux, les laines, l'alun, la potasse, le koalin, la chaux hydraulique, l'ardoise, les calcaires, les marbres, les pierres de carrière, les dalles, la terre à brique, les bois de construction, d'ébénisterie et de teinture, les écorces pour les tanneries, la cire et le miel, les vers à soie, les vins d'oranges, la farine, les fromages, les fruits conservés, la poterie complètent la série des productions industrielles et naturelles de ce territoire.

La province de Tucuman entretient un commerce assez important avec le Pérou, le Chili et la Bolivie, ainsi qu'avec le littoral de la Plata.

Province de Salta

D'une superficie de 165,000 kilomètres carrés, cette province a une population d'environ 180,000 habitants; sa capitale, Salta, en compte 30,000.

Elle est montagneuse et aride à l'ouest, mais à l'est, elle se couvre d'une belle végétation. Au centre, se

trouvent de magnifiques vallées, bien arrosées et couvertes de bois d'orangers.

Le climat est très tempéré et froid même, principalement dans la région montagneuse; il est très chaud, au contraire, dans l'est. L'hiver est sec et froid avec de légères gélées pendant la nuit; mais le soleil, pendant le jour, donne une bonne chaleur.

De grands troupeaux de bœufs, moutons, mules, chèvres, vigognes, chevaux, etc., paissent dans les pâturages des vallées.

Les bois de cèdres, de noyers et de lauriers remplissent les gorges des montagnes.

Le café est cultivé en divers endroits et donne d'excellents produits; il en est de même de la vigne, qui fournit un vin alcoolique très apprécié.

Les autres productions sont: le maïs, le blé, la luzerne, la canne à sucre, le quinquina, le coton, le tabac, le riz, le manioc, les pommes de terre, les légumes et les fruits des climats tempérés; l'amandier, l'oranger, le pêcher, le citronnier, le pommier et le poirier donnent lieu à une culture importante.

L'industrie minière est encore à ses débuts.

Quant à l'industrie, en général, sa production comprend les draps et autres tissus de laine, les cuirs tannés, les sucres, les eaux-de-vie, l'esprit de vin, les produits de l'élevage et de la distillerie, les vins d'une bonne facture, entre autres ceux de San-Carlos et de Cafayate.

On exporte des farines, des cuirs, des laines et des animaux, principalement pour la Bolivie et le Pérou.

Cette province possède de grandes richesses forestières et minéralogiques. Parmi ces dernières, les plus remarquables sont : les minerais de cuivre, de fer, de plomb, les galènes, le quartz, les pyrites de fer, la houille, le pétrole, le kaolin, les calcaires, les plâtres, les salines et les eaux thermales.

De riches mines, dont treize de cuivre et quatorze d'argent, restent inexploitées, faute de bras et de capitaux. L'or existe également aux environs de Fruja.

On trouve aussi sur le territoire de Salta les substances propres à la poterie et à la fabrication du verre.

Province de Catamarca

Le territoire de Catamarca, limitrophe du Chili, par les Andes, a une superficie de 242,209 kilomètres carrés; sa population est à peine de cent et quelques mille habitants; la capitale, Catamarca, en a environ 12,000. D'autres centres méritent également d'être mentionnés : Tinogasta, Fuerte de Andalgala, etc.

De nombreux cours d'eau traversent les grandes et fertiles vallées de cette province, dont l'avenir est considérable.

Le climat, chaud dans les vallées, tempéré en approchant des montagnes, présente des conditions de salubrité excellente; le pays est exempt de maladies périodiques.

Les céréales, blé, maïs, ainsi que la luzerne sont cultivées assez modestement, l'élevage du bétail étant la principale industrie des habitants, surtout pour ce qui concerne les animaux à cornes et à laine. Les moutons, les chèvres, les alpacas, les guanacos, les vigognes abondent.

Comme dans la plupart des provinces argentines, l'oranger, le figuier, le pêcher, la vigne, le cotonnier, l'olivier et tous les arbres du midi de l'Europe réussissent parfaitement dans celle de Catamarca, ainsi que le poirier et le noyer.

La viticulture a pris un grand développement dans cette province. Les vins de Catamarca sont les meilleurs que produit la République Argentine et donnent déjà lieu à une certaine exportation.

L'industrie principale de Catamarca consiste dans l'exploitation très active des mines d'argent dans la Sierra d'Aconquiya, entre autres celles de Mina-Grande, Santa-Clara, Romay, et de mines de cuivre qui absorbent tous les bras disponibles dans le pays. Dès 1874, on avait déjà signalé 143 mines de cuivre, d'or et d'argent. Faut de travailleurs en nombre suffisant, plusieurs mines d'or sont restées inexploitées. Catamarca possède des minerais d'or, d'argent, de cuivre, de nickel, etc., puis des marbres, des kaolins, du granit, des terres réfractaires, des salines, du plâtre, de la potasse, de l'asphalte, de l'ardoise, de l'alun, de la chaux et du charbon.

D'autres industries locales importantes sont : le tissage des étoffes, du drap, la fabrication de fins

tissus de vigogne, la tannerie et la corroierie, la confection des broderies, etc.

On exporte des bœufs, des chevaux, des mulets, du vin, de l'eau-de-vie, des figues sèches, de la cire, du miel, des raisins, des toiles et des couvertures.

La province de Catamarca est une des meilleures à recommander aux émigrants mineurs de profession.

Province de la Rioja

Nous voici dans un pays montagneux, peu arrosé, au sol salin et argileux. Les vallées offrent l'aspect de celles de la Suisse ou de la Belgique dans les environs de Spa, mais la température y est plus douce. Partout où le sol est arrosé, il est d'une grande fertilité.

La superficie de la province de la Rioja est de 110,786 kilomètres carrés, sur lesquels se trouvent éparpillés environ 100,000 habitants. Rioja, la capitale, n'a que 7,000 à 8,000 habitants. Les autres villes de quelque importance sont : Villa-Argentina ou Chilecito, Famatina, districts miniers.

Le climat est très salubre. L'hiver et le printemps sont secs.

L'agriculture est limitée aux champs irrigués artificiellement ; néanmoins, on y cultive le cotonnier, l'oranger et la vigne, dont les produits donnent lieu à un commerce actif avec Cordoba.

Les blés de la Rioja figurent parmi les meilleurs

de la République. Dans toute la province, les arbres fruitiers sont en grande abondance.

Près des cours d'eau, les pâturages sont nombreux et excellents. Les chevaux, les mulets et les ânes sont vendus en nombre considérable au Chili.

La Rioja a des forêts d'où l'on tire le bois d'ébénisterie, la gomme arabique, la cire et le miel.

Elle produit toutes sortes de grains farineux, le maïs, l'orge, etc., puis les légumes, les écorces à tannin, la cochenille, le safran, le lin, la potasse, les écorces tinctoriales et plus de 200 espèces de plantes médicinales.

Les industries principales de cette province sont : l'élevage du bétail, bœufs, moutons, chevaux, chèvres, ânes, etc. ; les tissus de laine de vigogne ; les broderies et dentelles ; mais toutes ces industries ne viennent qu'après celle par excellence, qui est l'exploitation des mines.

La Rioja est l'une des provinces de la République Argentine les plus riches en produits minéraux. On prétend que les mines d'or, de cuivre et d'argent de Famatina sont aussi abondantes que celles du Mexique et du Pérou. La zone métallifère du Cerro de Famatina embrasse 72 lieues carrées. C'est la principale source des minerais qu'exporte la République. Cette exportation deviendra des plus importantes, lorsque les voies de communication se seront développées, lorsque l'exploitation sera faite avec plus de perfection et lorsque l'immigration aura donné les ouvriers qui manquent aujourd'hui.

Les richesses minérales de cette province, restées trop longtemps inexploitées, sont l'or, l'argent, le cuivre, le nickel, le fer, le cobalt, le mercure, le plomb, puis le cristal de roche, le marbre et toutes les variétés de pierres et de minerais dans le district de Famatina. Les soudes, les chlorures, les carbonates et les nitrates, les matières propres à la construction des briques réfractaires et des creusets infusibles s'y trouvent en grand nombre. La Cerro Pintado renferme des terres de toutes couleurs, propres à la peinture.

Comme la province de Catamarca, celle de la Rioja doit être signalée à l'attention des ouvriers mineurs qui ont l'intention de s'expatrier ; dans ces deux provinces, ils sont certains, s'ils sont bons et sérieux travailleurs, de se placer immédiatement et de gagner de beaux salaires.

La province de San-Juan

Que les émigrants appartenant à l'industrie agricole ou aux industries qui s'y rattachent prennent bonne note de ce que nous allons dire de cette province.

Elle occupe le versant oriental des Andes sur une étendue de 103,998 kilomètres carrés. Sa population n'atteint pas encore 100,000 habitants ; son territoire pourrait en contenir plus de 10 millions qui y trouveraient facilement du travail et du pain.

Ce territoire présente, à l'est, une plaine immense.

A l'ouest, se trouve la région aride de la Cordillère. Le sol est sec et sablonneux, mais fertilisé par l'irrigation ; les vallées sont bien arrosées par la nature.

San-Juan compose, avec San-Luis et Mendoza, la région andine australe, qu'on appelle la Suisse Argentine.

La capitale, San-Juan, a 16,000 habitants.

Climat sec et sain. Température ardente en été ; automne et hiver magnifiques. On peut dire que les maladies y sont presque inconnues ; les émigrants médecins y feraient de mauvaises affaires, à moins de se faire cultivateurs.

La végétation y est très puissante ; les arbres arrivent à des proportions colossales et donnent des bois à l'ébénisterie. Les arbres fruitiers, grenadiers, pommiers, poiriers, amandiers, abricotiers, oliviers, orangers, etc., s'y trouvent dans leur élément et y réussissent autant que la vigne, le coton, le blé, le riz, le maïs, l'orge, les légumes et plantes farineuses, la luzerne, le safran, l'alpiste, le chanvre, le lin, les plantes tinctoriales et à tannin. Les céréales y donnent de 100 à 240 0/0. On y trouve 150 espèces de plantes médicinales.

Les poissons de rivière de San-Juan sont abondants, exquis et à bon marché.

Les produits minéraux sont : le charbon de terre, le porphyre, l'or, l'argent, le cuivre, le marbre, la chaux, le plâtre, les argiles réfractaires, l'albâtre, la soude, la magnésie, la potasse, etc. Il y a des eaux minérales à Jachal, Pismanta, Talacastro, et des salines.

L'agriculture est l'industrie principale, bien que l'exploitation des mines soit également importante et deviendra une source de richesse.

Le bétail à cornes et à laine y est très nombreux. On expédie les animaux, engraisés sur place, au Chili, qui offre aux éleveurs un grand débouché. Ces animaux engraisés ont une grande renommée, à cause de la qualité excellente de leur chair.

Les vins de San-Juan, qui sont, principalement des vins de dessert, jouissent d'une bonne réputation parmi les vins argentins et se placent à côté de ceux de Mendoza et de la Rioja. On en fait une grande consommation dans toute la République, et bientôt leur exportation deviendra considérable.

Les mines, le bétail, les cultures, les vins, les eaux-de-vie, les huiles d'olive, les fruits secs, les farines alimentent le commerce d'exportation de cette province, destinée, à cause de ses précieuses ressources, à un grand avenir.

Province de Mendoza

Encore une province à recommander, sous tous les rapports, à l'attention des émigrants cultivateurs ou mineurs.

C'est incontestablement une des plus saines, des plus belles et des plus fertiles de la République Argentine. Elle se présente sous l'aspect d'une immense plaine sablo-argileuse et saline. Elle confine au

Chili par les Andes. En se rapprochant des montagnes et en s'élevant, les terrains, fécondés par les brouillards et les nuages, donnent des pâturages excellents.

La capitale est Mendoza, qui compte 26,000 habitants.

Les richesses minérales sont des plus considérables et consistent principalement en porphyres, marbres, minerais d'or et d'argent, pyrites de cuivre, de fer et de plomb, en albâtre, sulfate d'alumine, en amiante, kérosène, charbon de terre, pétrole, salines, plâtres, terres réfractaires, eaux thermales et ferrugineuses.

Les produits végétaux sont : l'olivier, le noyer, l'oranger et tous les arbres fruitiers de l'Europe tempérée ; le maïs, le blé, les légumes dans toutes leurs variétés ; la vigne, le coton, le lin, le mani ou arachide, le safran, la luzerne et plusieurs espèces de plantes médicinales, qu'on trouve, comme on l'a vu, dans presque toutes les provinces argentines.

Quant aux animaux de ferme, ils consistent en troupeaux innombrables de bêtes à cornes et à laine, de chevaux, de chèvres, de mulets, de volailles, etc.

L'agriculture et l'élevage du bétail tiennent le premier rang dans la province de Mendoza ; l'agriculture y est très avancée et y possède déjà une Ecole nationale agricole.

La vigne est une des grandes richesses de Mendoza, dont le climat et le sol conviennent admirablement à sa culture. Les ceps de vigne de Bourgogne et autres de grand renom y prospèrent merveilleusement. Les vins d'une qualité supérieure rivaliseront bientôt,

d'après l'avis d'hommes compétents, avec les bonnes marques de Bourgogne et de Bordeaux. Ils sont, en général, capiteux. C'est par millions que la province de Mendoza compte ses ceps de vigne de premier choix importés d'Europe. Jusqu'à présent, on n'y a constaté aucune trace de maladie ; le phylloxera, ce grand destructeur des vignes, y est encore inconnu.

Viennent ensuite, comme grandes industries, la culture des céréales et des fruits, la production des farines, l'élevage du bétail, les fabrications de laine et de soie, l'exploitation des mines, les industries savonnière et verrière.

Outre les vins, les céréales et les fruits secs, Mendoza exporte de grandes quantités de bêtes à cornes, de chevaux, de mules et de minerais.

En un mot, l'avenir de l'agriculture, de l'élevage du bétail, de la viticulture et de l'exploitation des mines est très brillant dans cette province

Province de San-Luis

Nous terminerons par San-Luis nos renseignements sur les provinces argentines d'une si haute importance pour les émigrants. Que ceux-ci retiennent bien ce que nous avons déjà dit et ce que nous croyons encore utile de répéter : ce n'est pas dans les grands centres, les villes, mais principalement dans les colonies des provinces qu'ils doivent porter leur travail et leur activité. Ce que nous disons ici pour la Répu-

blique Argentine s'applique également à tous les pays dont nous avons à parler.

Le territoire de San-Luis a une superficie de 126,890 kilomètres carrés, soit plus de quatre fois celle de toute la Belgique. Sa population ne s'élève qu'à environ 80,000 habitants, sa capitale, San-Luis, en a 6,000 à 7,000.

Cette province forme une immense plaine intérieure, recouverte d'une couche épaisse de sable granitique, riche en mica. A deux lieues des montagnes, le sol est purement argileux et souvent salin.

Le climat est sain ; les chaleurs y sont parfois fortes mais toujours rafraîchies par le vent ; l'automne et l'hiver sont doux et beaux.

C'est une des provinces les plus riches en métaux ; elle renferme l'or en grandes quantités dans les montagnes de la Carolina et du Cerro Rico. Tous les ruisseaux qui descendent des montagnes roulent des paillettes de ce métal dans leur sable. Les oxydes et le carbonate cuivreux des collines de San-Francisco révèlent la présence de paillettes d'or incrustées dans leur gangue quartzreuse ; c'est, d'ailleurs, ce qu'on peut voir dans les nombreux échantillons des produits argentins exposés publiquement dans le Musée du consulat de la République Argentine, à Bruxelles.

San-Luis a, de plus : l'argent, le cuivre, l'antimoine, les marbres, l'ardoise, les pierres lithographiques, l'albâtre, l'alun, les sulfures et carbonates de plomb, le plâtre, les grenats, les topazes, le mica, le charbon de terre, les ocres, etc.

Les forêts qui s'élèvent dans les gorges des versants donnent le bois de fer et autres bois de construction et de teinture.

La végétation dans les endroits bien irrigués est splendide. On récolte en abondance le blé, le maïs et toutes les variétés de céréales; puis le safran, le coton, le raisin, etc. On compte vingt espèces d'arbres fruitiers, amandiers, grenadiers, pêcheurs, abricotiers, pommiers, figuiers, orangers, etc.

— Bétail nombreux, bœufs, moutons, chevaux, vaches laitières, mules, chèvres, etc. Les versants des montagnes sont très propres à l'élevage des chèvres, dont les peaux de qualité supérieure sont très appréciées dans l'industrie.

L'élève du bétail, l'exportation des cuirs et des peaux tannées, des plumes d'autruches, l'agriculture, l'exploitation des mines, les tissus de laine, le vin, la bière, les fromages, etc., représentent les industries et alimentent le commerce de la province de San-Luis.

BRÉSIL (EMPIRE DU)

Nous venons de quitter un pays d'une haute importance pour ceux qui désirent émigrer, et voici que nous nous trouvons en face d'un autre pays d'une importance bien plus considérable encore.

Rien qu'en jetant un regard sur sa carte géographique, nous sommes frappés de son immensité.

En effet, situé dans le centre de la partie orientale de l'Amérique du Sud, il est borné au nord par les Guyanes française, hollandaise et anglaise, par l'Atlantique et le Vénézuëla; au sud, par le Paraguay, la République Argentine et l'Uruguay; à l'est, par l'Océan Atlantique; à l'ouest, par la Nouvelle-Grenade, la République de l'Equateur, le Pérou et la Bolivie.

Sa situation est donc admirable au point de vue des relations avec les autres pays.

Sa superficie est de 8,377,218 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus que le double de celle de la République Argentine. Cette superficie est égale à seize

fois l'étendue de la France ou de l'Allemagne, à trente fois celle de l'Italie et à plus de deux cent soixante-quinze fois celle de la Belgique.

Pour cette immense étendue, le Brésil ne compte que quatorze millions d'habitants, soit pas même deux habitants par kilomètre carré, lui qui pourrait en contenir plus de cinq cent millions sans devoir craindre les crises alimentaires et autres qui, fatalement, frappent la Belgique et les autres pays européens.

Ce vaste empire, qui comprend à lui seul le quinzième de la superficie terrestre du monde entier, est divisé en vingt provinces, dont voici les noms; nous les classons d'après l'importance des ressources qu'elles offrent aux émigrants :

Rio-de-Janeiro.	Para.
San-Paulo.	Amazones.
Minas-Geraes.	Matto-Grasso.
Espiritu-Santo.	Parahyba.
Rio-Grande do Sul.	Sergipe.
Bahia.	Goyaz.
Parana	Santa-Catharina.
Rio-Grande do Norte.	Alagoas.
Ceara.	Miranham.
Pernambuco.	Piauhy.

La capitale de l'empire du Brésil est Rio-de-Janeiro, dont la population s'élève à environ 500,000 habitants. Son port est un des plus beaux du monde. Après Rio-de-Janeiro, les villes les plus importantes sont : Bahia, Santos, San-Paulo, Rio-Grande, Per-

nambuco, Porto-Alegre, Para, Matto-Grasso, Diamantina, Corintiba, etc.

Le Brésil est traversé de l'ouest à l'est par le fameux fleuve des Amazones, alimenté par plus de 1,100 rivières et des milliers de lacs; aussi ressemble-t-il plutôt à une mer qu'à un fleuve. Il sert de communication à une étendue de pays de 500 lieues en latitude et de plus de 600 lieues en longitude. Il se jette dans l'Océan Atlantique à moins de douze jours de l'Europe.

Le Brésil possède quarante-deux ports de mer.

*
*
*

Le climat est double; dans la zone intertropicale, il est chaud et humide; pendant la saison des pluies, il est tempéré et sec en dehors de cette zone. Les saisons sont l'inverse de chez nous; les mois les plus chauds sont ceux de novembre, décembre, janvier et février; les mois les plus froids sont juin et juillet; pendant huit mois de l'année, la température est comme celle de mai en Belgique.

En général, la chaleur de la zone intertropicale est modifiée par la végétation, par les vents réguliers et par l'élévation du sol. Dans les endroits où la chaleur se fait le plus sentir, le thermomètre ne s'élève ordinairement pas à plus de 36 degrés, et dans les localités les plus fraîches, il descend de 3 à 5 degrés sous zéro.

Dans la vallée de l'Amazone, la température moyenne est de 26 degrés; mais les effets de la chaleur n'y sont pas très sensibles, à cause des brises

de l'est qui rafraîchissent complètement cette immense et incomparable région.

Entre la température du jour et celle de la nuit, on remarque parfois une différence de 10 degrés, mais la moyenne ne dépasse pas 7 degrés ; la différence entre l'hiver et l'été est à peine de 3 degrés. Les nuits sont toujours fraîches. Ces circonstances se modifient graduellement quand on descend vers le sud de l'empire, même à travers les provinces les plus chaudes, Ceara et Rio-Grande do Norte. Entre Rio-de-Janeiro et l'Amazone, dans la contrée intertropicale, la température moyenne est de 25 degrés. Depuis la capitale jusqu'à l'extrémité sud du Brésil, la chaleur diminue sensiblement et le climat devient frais. Le printemps y est éternel dans toute la force du terme.

Les six provinces du Midi, San-Paulo, Parana, Santa-Catharina, Rio-Grande do Sul, et une partie de Matto-Grasso et de Minas-Geraes, avec la partie montagneuse des autres provinces, présentent une température extrêmement douce, semblable à celle des pays méridionaux de l'Europe.

* * *

A l'exception des bords de certains cours d'eau et des terrains marécageux où se déclarent parfois des fièvres intermittentes, comme dans les polders en Belgique, on peut dire que le climat du Brésil est généralement très sain. Les maladies qui présentent des caractères graves et qui déciment parfois les

grandes populations de tous les pays n'y sévissent qu'accidentellement.

Comme en Europe, le choléra a, diverses fois, visité le Brésil, mais, comparaison faite, ses ravages n'ont pas été plus grands à Rio-de-Janeiro qu'à Naples, Rome, Paris, Marseille, Bruxelles et autres grands centres européens.

Il en est de même de la fièvre jaune. Lorsque celle-ci, apportée du Mexique, fait invasion dans l'empire brésilien, ce qui heureusement devient de plus en plus rare, elle ne cause pas plus de décès que lorsque le typhus ou la variole fait invasion chez nous.

Ce qu'il y a au Brésil dans, certaines localités, que d'ailleurs les immigrants peuvent facilement éviter, le choix d'habitations étant énorme, ce sont parfois de légères fièvres intermittentes, momentanément causées par le retard de l'évaporation et la trop lente retraite des eaux restées sur les prairies après le grossissement des fleuves. C'est un accident de saison, qui passe avec celle-ci. Du reste, ce mal n'existe que là où les conditions topographiques du sol le déterminent, mais les travaux de drainage et d'irrigation l'ont écarté des centres où la population se développe. Ces fièvres passagères et accidentelles sont les mêmes que nous remarquons dans tous les pays, y compris la Belgique, après les grandes inondations, lorsque les eaux mettent trop de temps à se retirer complètement.

Il est un fait digne de remarque et qui prouve que la salubrité du Brésil vaut bien celle d'autres pays du

sud de l'Amérique, c'est que des nombreuses colonies y établies, et notamment des colonies belges, dont l'une dans la province de San-Paulo compte 2,000 colons, aucune ne s'est plainte jusqu'ici de l'insalubrité du territoire brésilien.

A ce fait remarquable, vient se joindre la statistique. La moyenne de la mortalité, ce grand baromètre de l'état sanitaire, n'atteint que 21,19 par 1,000 habitants. En Belgique, cette moyenne, d'après la dernière statistique officielle publiée, est de 20,36.

Dans le Brésil, comme dans tous les autres pays, la bonne conduite et la sobriété sont les meilleurs remèdes pour éviter les maladies. L'intempérance et surtout l'excès dans les boissons alcooliques et autres exercent plus de ravages sur la santé que le choléra, le typhus, la fièvre jaune et toutes les maladies réunies. Ce n'est pas nous qui le disons, ce sont les médecins de tous les pays européens et américains.

Nous avons voulu nous étendre assez longuement sur cette importante question sanitaire, parce que la concurrence, en fait d'immigration, et même la mauvaise foi ont attaqué trop souvent la salubrité du Brésil. Ici, nous n'avons aucun intérêt à ne pas dire la vérité.

* * *

La plupart des habitants de l'empire s'adonnent à l'agriculture, la principale source de la richesse nationale, la nature ayant destiné le Brésil à devenir un des premiers pays agricoles du monde.

Les forêts vierges le couvrent sur une très grande étendue et produisent des bois précieux pour la construction. Sous ce rapport, aucun pays ne peut lui être comparé; il pourrait fournir du bois au globe entier durant des siècles, s'il avait les bras nécessaires pour exploiter ses immenses forêts.

La fertilité de la terre étant toute primitive, on ne fait aucun usage de l'engrais au Brésil. Le blé et le seigle y rapportent de 30 à 60 0/0. Le maïs produit, en moyenne, 150 par unité. Les haricots donnent 80; le riz 1,000.

Le café est la culture la plus importante; elle s'élève à 6 millions de sacs, soit 360 millions de kilogrammes. Cette culture présente d'énormes avantages. Un hectare, qui contient 918 caféiers, en moyenne, produit 674 kilogrammes de café dans les terres inférieures et jusqu'à 2,000 dans les terres supérieures.

Un homme actif peut entretenir deux hectares et retirer de sa récolte moyenne, dans le premier cas, un revenu annuel de 1,148 francs, et de 3,425 francs dans le second cas, tous frais payés. La production moyenne de café par travailleur s'élève à 1,704 francs par an.

Les trois principales provinces de l'empire qui produisent le café sont : Rio-de-Janeiro, Minas-Geraes et San-Paulo. Elles en expédient annuellement des quantités considérables dans toute l'Europe et notamment en Belgique. La place d'Anvers est un des marchés les plus importants pour le café du Brésil.

Après le café, le sucre est le produit le plus cultivé.

On estime à 260 millions de kilogrammes par an le sucre fourni par les provinces brésiliennes et notamment par celles de Pernambuco, Bahia, Alagoas, Rio-de-Janeiro et Sergipe.

La canne à sucre croît spontanément, surtout au bord des rivières. Il y a 21 espèces de cannes à sucre. Beaucoup d'usines ont été établies au Brésil pour la fabrication du sucre et de l'eau-de-vie de canne, qui, rectifiée, donne un bon rhum à un prix peu élevé.

Un travailleur intelligent et actif, deux qualités nécessaires, indispensables pour réussir n'importe où, en employant la charrue, peut donner les soins voulus à deux hectares plantés de cannes à sucre et réaliser un bénéfice annuel d'environ 4,000 francs, en vendant ses produits au prix moyen de 19 fr. 88 les 1000 kilogrammes.

* * *

Le tabac, d'excellente qualité, croît spontanément au Brésil. La seule province de Bahia en exporte chaque année pour 17 à 18 millions de francs.

Quant au coton, sa culture y a pris un grand développement. Maranhão, Pernambuco, Alagoas, Ceará et Parahyba do Norte, ainsi que San-Paulo sont les provinces qui le cultivent avec le plus de succès.

On peut, sur un hectare, cultiver 4,545 cotonniers, qui fournissent, suivant le terrain, 2,160 kilogrammes de coton en gousses. Un agriculteur peut facilement cultiver une étendue de trois hectares, tant en coton

qu'en céréales ou cannes à sucre, et obtenir ainsi un revenu annuel de 2,300 francs, en ne calculant le prix du kilogramme de coton qu'à 25 centimes.

L'exportation annuelle du coton représente une valeur de plus de 10 millions de francs.

Il est une autre culture importante à signaler à l'émigrant, c'est celle du manioc, qui prospère dans presque tous les terrains des zones tropicales et tempérées; toutefois, il préfère les terrains secs et sablonneux. C'est une des cultures qui donnent le moins de travail. La farine extraite des racines du manioc est employée dans l'alimentation de presque toutes les provinces du Brésil. Elle fournit aussi un excellent amidon, un bon tapioca et d'autres pâtes alimentaires. Elle donne également une boisson alcoolique estimée des habitants du Para et de l'Amazonie.

La farine du manioc remplace la pomme de terre pour les indigènes, qui la préfèrent à celle-ci. Les immigrants s'y habituent facilement et la trouvent aussi nourrissante que la pomme de terre, qu'ils peuvent cultiver à leur gré.

Dans un espace de 220 mètres carrés, dans la province de Rio-de-Janeiro, on peut planter 40,000 pieds de manioc, qui, d'après les expériences faites par d'habiles cultivateurs et confirmées par de nombreux témoignages, donnent un revenu de plus de 13,000 fr. par la farine produite, ainsi que par le tapioca et l'amidon.

Cette culture, ne nécessitant ni coûteuses machines, ni appareils agricoles compliqués, offre de grands

avantages aux petits cultivateurs qui n'ont pas les fonds nécessaires pour exploiter.

Le riz est une autre grande ressource pour la nourriture journalière, ainsi que le maïs qui, sous la forme de pain, de pâte ou de farine, constitue un aliment nutritif et sain.

Et à propos d'aliments, disons en passant que le poisson frais et salé, à cause de son abondance, de sa bonne qualité et de son bas prix, est également une nourriture très appréciée par la classe ouvrière.

* *

La culture du cacaoyer est très lucrative, et les dépenses à faire pour la production sont inférieures à celles pour le café, la canne à sucre, etc.

Le cacaoyer, comme le caféier, rapporte à partir de la cinquième année de sa plantation, et produit durant les dix années suivantes. Il donne, chaque année, deux récoltes. Sur une surface de 300 hectares, on peut planter plus de 30,000 cacaoyers en conservant entre chaque pied une distance nécessaire de trois mètres. Dans les provinces de Bahia, Maranhão, Para et des Amazones, on cultive le cacaoyer avec grand profit.

Les provinces de Para et des Amazones sont peut-être les plus grands fournisseurs de l'Europe et des États-Unis pour le caoutchouc.

Dans les provinces du Sud, le blé, l'orge, le seigle, le lin, le houblon, la vigne, la pomme de terre et tous

les légumes et fruits de l'Europe donnent lieu à une culture importante.

Les matières textiles provenant des palmiers et autres sont produites en masse énorme.

La culture du maté, (thé brésilien), d'un goût exquis, d'une grande puissance reconfortante, et celle de la gomme élastique, dans les provinces de Parana et de Matto-Grasso, méritent également d'être signalées.

L'horticulture et le jardinage sont poussés à un haut degré de perfection au Brésil. Les fleurs et les plantes ornementales y sont d'une beauté merveilleuse.

Les plantes oléagineuses sont très nombreuses au Brésil et donnent lieu à une industrie des plus rémunératrices; quelques-unes donnent jusqu'à 60 0/0 d'une huile qui, étant purifiée, rivalise avec l'huile d'olive.

Il nous serait impossible d'énumérer ici tous les produits du règne végétal des provinces brésiliennes. Ils sont aussi nombreux que précieux, mais nous devons nous borner, dans ce Guide-général, à signaler ceux qui ont le plus d'intérêt pour les émigrants; c'est ce que nous avons fait et le plus brièvement possible. Passons donc à d'autres renseignements non moins importants.

* *

Le Brésil possède, en quantités énormes, tous les animaux de ferme des contrées européennes: le

cheval, le bœuf, la vache, le mouton, le porc, les poules, etc.

Les pacages sont nombreux et riches ; la douceur du climat permet de laisser les animaux en plein air, la nuit comme le jour, durant toute l'année.

Dans un immense champ de neuf millions de mètres carrés, on laisse errer à l'aventure au moins 1,000 têtes de bétail, qui n'ont pour gardiens que deux hommes. Le produit annuel est de 100 bœufs et vaches. La valeur d'un bœuf dans les provinces du Sud est de 56 à 57 francs ; celle d'une vache de 28 à 29. Le prix des terres servant à cet usage est d'une valeur bien inférieure à celles qui produisent le café, et ce bas prix, joint à la dépense minime de l'élevage des bestiaux, rend cette branche d'industrie l'une des plus lucratives des provinces de Minas-Geraes, de Rio-Grande du Sud et de Parana.

L'ancien monde ne produisant plus assez de viande pour l'alimentation de ses habitants, le Brésil, dans un avenir prochain, deviendra l'un des plus grands fournisseurs de cet article de consommation. Il fait également un grand commerce de viande séchée, de cuirs, de cornes, de laine et de crins.

On y conserve la viande de bœuf, qui est à très bon marché, en la dépeçant en morceaux, après quoi elle est salée et séchée au soleil. Elle se conserve ainsi un temps indéfini. Avant de l'employer, on la laisse tremper pendant plusieurs heures dans de l'eau ; elle reprend alors une partie de son volume, et se cuit comme la viande fraîche ; elle a un goût qui rappelle

celui du jambon. C'est, avec le manioc, la principale nourriture des ouvriers, qui préfèrent cette viande à la viande fraîche.

Les forêts sont remplies de gibier ; chacun peut le tirer à volonté ; c'est pourquoi tout immigrant adulte a le droit d'importer gratuitement un fusil de chasse.

Quant aux animaux féroces, ils sont peu à craindre au Brésil. Comme dans tous les pays dont nous devons parler, ils ont été refoulés au loin dans les forêts extrêmes que la pioche de l'immigrant n'attaque pas encore. A mesure qu'on avance les défrichements, ils reculent, et vont chercher une retraite dans les endroits les moins accessibles.

*
* *

Il nous reste à parler du règne minéral.

Peu de pays sont aussi riches en minéraux de tous genres que le Brésil. Depuis qu'on y exploite les gisements diamantifères, on a exporté pour plus de 500 millions de francs de diamants. C'est dans la province de Minas-Geraes que se trouvent les gisements les plus considérables. On en rencontre également à Bahia, à Goyaz, etc., dans les terrains d'alluvion ou à côté des ruisseaux, ou incrustés dans la roche.

D'autres pierres précieuses s'y trouvent : la topaze, l'émeraude, les rubis, les grenats, l'améthyste, les jaspes, les cornalines, les calcédoines, etc.

Les provinces de Minas-Geraes, Bahia, Rio-Grande,

San-Paulo et Santa-Catharina possèdent de nombreuses mines d'or.

Souvent le palladium et le platine se rencontrent dans ces mines. L'argent forme de riches minerais. Le plomb est en abondance ainsi que l'aluminium, l'antimoine, etc.

Le fer se trouve presque partout et notamment dans la province de San-Paulo, où il forme de véritables montagnes. Jusqu'ici, son exploitation a été quelque peu négligée, à cause du manque de bras.

Il y a un établissement métallurgique très important de l'Etat.

Les roches calcaires représentent l'une des richesses inépuisables de l'empire ; les marbres blancs, gris, verts et rosâtres ; marne, dolomie, gypse, albâtre, etc., s'y trouvent en quantités inépuisables.

D'immenses mines de charbon de terre s'étendent dans les provinces de Rio-Grande du sud et de Santa-Catharina. Elles aussi, pour le même motif que celui des mines de fer, sont peu exploitées. La tourbe se trouve partout ; elle constitue le combustible facile et à bon marché.

* * *

Après avoir fait connaître les ressources, le climat, etc., du Brésil, choses de première importance pour les émigrants, nous allons leur donner d'autres renseignements non moins nécessaires.

* * *

Le Brésil est un empire constitutionnel et repré-

sentatif. Comme la Belgique, il a un Sénat et une Chambre de représentants.

Toutes les libertés dont les Belges jouissent chez eux sont également garanties par la constitution brésilienne.

Le pouvoir judiciaire est formé de juges et de jurés.

La religion catholique romaine est la religion de l'Etat. Tous les autres cultes y sont tolérés. Les lois sont sévères envers ceux qui manquent de respect à n'importe quel culte ; elles les punissent d'amende et même de prison.

La langue dominante est le portugais, mais l'italien, le français et l'espagnol y sont également beaucoup parlés.

L'enseignement primaire est gratuit ; les écoles sont très nombreuses. Outre ces écoles primaires, il y a un grand nombre d'établissements d'enseignement supérieur et professionnel.

L'esclavage a été officiellement aboli en 1888 ; il n'y a plus, dans tout l'empire, que des ouvriers libres.

* * *

Monnaies. — Le système décimal existe au Brésil ; on a conservé la division en reis, qui, étant très minime, rend les calculs faciles.

Les monnaies d'or sont de 20, 10 et 5 mille reis. Les premières valent 56 fr. 80 ; les secondes, 28 fr. 40 et les dernières 14 fr. 20.

Les monnaies d'argent sont de 2 et de 1 mille reis de 200 et de 500.

Celles de nickel sont de 200 et de 100 reis.
 Celles de cuivre de 40, 20 et 10 reis.
 Une pièce de 20 fr. vaut 7 mille 060 reis.

—	10 fr.	—	3	—	530	—
—	5 fr. ^{or}	—	1	—	765	—
—	5 fr. ^{arg}	—	1	—	750	—
—	2 fr.	—	”	—	750	—
—	1 fr.	—	”	—	350	—
—	50 cts.	—	”	—	175	—

Le papier fait prime ; tel est le crédit du Brésil.
 On nomme papier-monnaie les billets du trésor national ; ces billets ont cours forcé ; il en est de même du papier de quelques banques autorisées.

Poids et Mesures. — Le Brésil a adopté, pour toute l'étendue de son territoire, le système métrique, tel qu'il existe en Belgique ; il est donc inutile de nous y arrêter.

On emploie cependant quelques expressions de l'ancien système, comme la lieue carrée, qui comprend 3 mille anglais ou 6,600 mètres ;

La brassé, 22 décimètres en superficie ;
 L'alqueire de terre qui, à Rio-de-Janeiro et à Minas-Geraes, équivaut à 48,000 mètres carrés.

Dans les provinces de San-Paulo et de Parana, l'alqueire de terre ne vaut que 24,200 mètres carrés.

Postes. — L'empire du Brésil fait partie de l'Union postale et ses tarifs sont les suivants : lettre ordinaire ne dépassant pas le poids de 15 grammes, 25 centimes ; cartes postales, 10 centimes ; journaux, 5 centimes.

Le service des postes s'y fait avec la plus grande régularité jusque dans les moindres villages.

Une lettre met environ vingt jours pour arriver du Brésil en Belgique.

* * *

Comme conséquence de ce que nous avons dit plus haut du pain, de la viande, du poisson, des légumes, etc., les denrées de première nécessité sont d'un grand bon marché au Brésil. Et comme presque tous les immigrants belges s'y adonnent à l'agriculture, la profession la plus profitable et la plus indépendante, il en résulte que ceux-ci peuvent s'y nourrir avec leurs propres produits, tout comme les paysans en Belgique. Il en est de même pour tous les ouvriers dont la profession se rattache à l'agriculture et qui, tout en exerçant leur métier, cultivent aussi la terre qui environne leur habitation. Voici, d'ailleurs, les prix moyens des principales denrées alimentaires ; toutefois, nous ferons observer que ces prix diffèrent nécessairement selon les localités, la population plus ou moins grande, les récoltes, etc.

- Pain de manioc, le kilogramme, fr. 0.12 ;
- Farine d'orge, 0,16 ;
- Farine de maïs, 0,10 ;
- Riz, 0,25 ;
- Pommes de terre, 0,25 ;
- Sucre, 0,82 ;
- Café, 0,66 ;
- Viande, 1,25 ;

Lard, 1,18;
Poulet ou canard, la pièce, 1,25;
Cochon de lait, 7,50;
Chèvre, 7,50;
Agneau, 10,00.

Quant aux salaires, voici leurs moyennes dans les villes et leurs environs; logés et nourris, par mois :

Jardiniers, de 125 à 200 francs;
Cultivateurs, de 100 à 150;
Boulangers, de 125 à 250;
Cochers, de 100 à 150;
Cuisiniers et cuisinières, de 100 à 150;
Domestiques, de 75 à 125;
Servantes, de 65 à 100;
Couturières, de 75 à 100;

Sans logement ni nourriture, par jour :

Maçons, 6,25 à 12,50;
Menuisiers, 7,50 à 12,50;
Tailleurs de pierre, 10,00 à 15,00;
Forgerons, 5,00 à 15,00;
Cordonniers et chapeliers, 7,50 à 12,50;
Selliers et harnacheurs, 7,50 à 10,00;
Gantiers, 7,50 à 12,50.

Il est évident que les salaires doivent varier selon les capacités de l'ouvrier.

Pour plus amples informations, nous donnons ci-après quelques renseignements sur les gains annuels et moyens, effectués par diverses familles d'immigrants, frais de nourriture et de logement payés :

Une famille composée d'un homme et de trois enfants de 10 à 15 ans, 1,580 francs.

Une famille composée d'un homme, d'une femme et de deux enfants au-dessus de 15 ans, 3,500 francs.

Une famille composée de deux hommes seulement, 1,520 francs.

Une famille composée de quatre travailleurs, dont deux femmes, 1,990 francs.

Une famille composée de cinq travailleurs, dont trois femmes, 3,805 francs.

Une famille composée de trois hommes, 2,540 francs.

Une famille composée de mari et femme, 1,147 francs.

Une famille composée de cinq hommes, 3,100 francs.

Cette statistique se rapporte principalement aux immigrants qui travaillent chez des propriétaires de fazendas (fermes), chez lesquels ils trouvent facilement à se placer dès leur arrivée.

* *

Dans ces grandes propriétés, on concède gratuitement aux colons une habitation spacieuse avec 4,000 mètres, ou 40 ares, de terrain pour y semer et planter des céréales et des légumes pour leur usage personnel.

Un homme y doit soigner 4,000 pieds de café et une femme 2,000. Une famille composée de plusieurs personnes y gagne de beaux gages, parce que les

enfants, dès l'âge de 10 ans, peuvent rendre d'utiles services dans les cultures de café.

Pendant la récolte, qui dure ordinairement cinq mois, le colon travaille tous les jours dans les plantations du propriétaire; le reste de l'année, il travaille lorsqu'il y a nécessité et peut s'occuper de ses plantations à lui qui rapportent tout ce qui est nécessaire à sa subsistance et à celle de sa famille, sauf le sel, le sucre et les vêtements.

— Les propriétaires lui fournissent, la première année, les haricots, la farine, la viande, le sel et le sucre dont il a besoin. Cette avance, comme celle obtenue pour l'achat d'une vache ou d'un cheval, d'un porc ou d'un mulet, doit être remboursée. Après la première année, on ne lui fournit plus que le sucre et le sel.

Il résulte de ce que nous venons de dire qu'il est très avantageux pour les immigrants au Brésil, soit qu'ils aient ou non de l'argent, de se placer comme travailleurs dans une propriété particulière. D'abord, parce que, sans dépenses, ils gagnent de suite; puis, ils acquièrent la connaissance de la langue et des diverses cultures du pays et s'acclimatent. Ensuite, ils peuvent, sans se presser, chercher la position qui leur convient le mieux, ce qui leur est impossible de connaître dès leur arrivée au Brésil.

Nous appelons toute l'attention des émigrants sur ces divers points de très haute importance pour eux, ainsi que sur ce qui va suivre.

* * *

Les lots de terre destinés par le gouvernement brésilien aux immigrants qui tous, nous le répétons, ont intérêt à s'adonner à l'agriculture, ont une superficie de 300,000 mètres carrés pour chaque individu. Leur valeur varie de 350 à 1,414 francs, à raison de 11 fr. 70 à 46 fr. 80 l'hectare.

L'immigrant devient propriétaire de son lot dès qu'il y est installé. A cet effet, il reçoit un titre provisoire, qui est échangé contre un titre définitif aussitôt que le dernier versement a été effectué.

Le paiement se fait, à la volonté de l'immigrant, au comptant ou à terme.

Dans le premier cas, on lui délivre immédiatement son titre définitif. Dans le second, c'est-à-dire si l'immigrant préfère payer son lot par acomptes, les versements sont effectués pendant les cinq années qui suivent la seconde année de son établissement avec une augmentation de 20 0/0 sur le prix du lot; de sorte que l'immigrant a sept années devant lui pour se libérer de sa dette.

Un autre avantage à signaler, c'est qu'il peut, pendant les deux premières années, s'occuper librement de sa culture, puisque c'est seulement à partir de la troisième année que commence pour lui l'obligation de payer le modeste acompte annuel de 84 à 337 francs, selon la valeur du terrain qu'il a acheté.

La fertilité des terres qui lui sont distribuées et qui n'exigent aucun engrais, les ressources qu'il trouve pour la vente de ses produits soit dans le voisinage, soit dans des localités traversées par des chemins de

fer, dont le nombre augmente d'année en année, ou des routes qui le font communiquer avec les grands centres, ou par les ports de mer, la facilité qu'il rencontre pour ses transactions par le concours que lui prêtent ses compatriotes déjà établis dans les centres florissants, tout vient en aide à l'immigrant pour lui permettre d'amortir sa dette et d'obtenir le titre définitif de propriétaire absolu de son lot.

* *

Donnons maintenant les renseignements nécessaires sur le coût et la durée du voyage, sur le débarquement, etc.

Des services réguliers par bateaux à vapeur sont établis entre Anvers et les deux principaux ports du Brésil, Rio-de-Janeiro et Santos, où débarquent tous les émigrants.

Les départs d'Anvers ont lieu tous les 4, 14 et 24 de chaque mois, en correspondance avec les départs des 7, 17 et 27 de chaque mois du Havre pour les ports du Brésil.

La durée du voyage est ordinairement de vingt à vingt-deux jours.

A l'entre-pont, le prix de la traversée, y compris nourriture, couchage et transport de 100 kilogrammes de bagages, d'outils, etc., est de 180 francs jusqu'au port de Rio-de-Janeiro et de 195 francs jusqu'à celui de Santos.

* *

Les émigrants doivent se munir de leur extrait de

naissance et d'un certificat constatant leur bonne conduite et leur profession. Ces pièces sont nécessaires dans tous les pays dont il est question ici.

A son arrivée, l'émigrant choisit lui-même l'endroit où il désire se fixer ou consulte à ce sujet les membres de l'administration spéciale chargée par le gouvernement brésilien de veiller à son débarquement et à l'aider de leurs conseils.

Tous les émigrants qui se destinent au Brésil soit pour travailler dans les fazendas et autres établissements agricoles, soit pour s'installer pour leur propre compte ou dans les colonies fondées par le gouvernement impérial, sont reçus à leur arrivée, logés et nourris pendant huit jours, et transportés aux frais du gouvernement depuis le port de débarquement jusqu'au lieu qu'ils auront choisi pour leur installation.

Le remboursement intégral du passage des émigrants aura lieu d'après la réquisition du propriétaire de la fazenda qui les aura fait venir avec l'autorisation préalable du gouvernement brésilien.

Il est évident que le paiement du passage remboursé par l'Etat au planteur équivaut à une faveur directe pour l'immigrant, car le propriétaire ne peut toucher le montant qu'à titre d'indemnité pour les frais de transport de l'émigrant depuis le port de départ en Europe jusqu'à l'endroit de son installation au Brésil.

Une hôtellerie pouvant contenir 250 immigrants a été construite récemment dans le municépe de Santo-Antonio de Padua, province de Rio-de-Janeiro, à proxi-

mité du chemin de fer. Cette hôtellerie aura son infirmerie, sa pharmacie, en un mot, tout ce qui est nécessaire à un établissement de ce genre. Les immigrants y seront logés et nourris gratuitement aux frais de l'Etat pendant le temps nécessaire pour les placer d'après le métier qu'ils exercent, soit de cultivateur ou de jardinier.

Le concessionnaire de cette hôtellerie a dû prendre l'engagement formel de placer les immigrants qui lui seront adressés par le service de la colonisation. Comme garantie de l'exécution de cette clause, il est stipulé que la rétribution du concessionnaire ne lui sera payée que quatre mois après le placement de chaque immigrant. C'est à la fois une mesure des plus sages et des plus utiles ; elle sauvegarde en même temps les intérêts des immigrants et ceux du gouvernement.

Deux nouvelles colonies d'émigrants viennent d'être créées dans la province de Bahia ; 2,000 familles de cultivateurs y seront établies. Chaque famille recevra un lot de 30 hectares de terre arable et 300 hectares destinés au bétail. Les clauses de la concession sont des plus favorables pour les émigrants. En peu d'années, avec de la conduite et du travail, ils pourront se créer une très belle position.

Nous terminerons nos renseignements sur le Brésil en reproduisant un extrait du rapport adressé récemment au ministre des affaires étrangères, à Bruxelles, par le ministre résident de Belgique à Rio-de-Janeiro ; nous y appelons l'attention de ceux qui désirent émigrer.

“ Si, comme je l'ai démontré, la colonisation au Brésil, et spécialement dans la province de Saint-Paul, présente des avantages indéniables, il serait à désirer cependant que, pour nos compatriotes, elle s'effectuât dans des conditions autres que jusqu'ici.

” Les Belges arrivant au Brésil en petit nombre ne tardent pas à se séparer, chacun se plaçant à sa guise dans la localité où il croit rencontrer le plus de profits.

” Nos compatriotes se trouvent ainsi tellement éparpillés qu'il en résulte pour eux de sérieux inconvénients.

” Nos Flamands surtout sont désorientés ne sachant ni se faire comprendre, ni se mettre au courant de ce que leur commande leur nouvelle situation. Le Belge, peu nomade de son naturel, se sent vite dépaysé. Abandonné à lui-même dans ces contrées si lointaines, il est prompt à se décourager.

” Pour réussir plus sûrement dans les entreprises de ce genre, il faudrait qu'à l'exemple des Italiens, nos compatriotes vinssent non pas isolément et à l'aventure, mais en nombre suffisant pour former à eux seuls de petites colonies groupées de telle sorte que, par une agglomération plus ou moins considérable de nationaux, ils eussent, à certains égards, l'illusion de la terre natale. Ils pourraient ainsi fonder en plein Brésil, une nouvelle Flandre intertropicale, suivant l'expression de S. M. l'Empereur.

” De pareilles colonies provoqueraient l'avantage d'un échange de relations industrielles et commerciales, activement entretenu avec la mère-patrie. ”

A ces sages paroles du ministre de Belgique au Brésil, nous n'ajouterons que quelques mots, et nous dirons à tous les émigrants belges indistinctement : N'importe où vous irez, tâchez de vous faire donner du travail dans les localités où déjà des Belges sont établis. Ceux-ci vous recevront à bras ouverts, parce que vous leur apporterez des nouvelles de la patrie et parce que vous viendrez diminuer leur isolement. Ainsi vous éviterez les inconvénients dont parle notre honorable représentant à Rio-de-Janeiro.

Nous leur dirons encore : Si vous ne vous sentez pas le courage de lutter contre les premières difficultés ; si vous n'êtes ni un bon travailleur, ni un homme de bonne conduite ; si l'émigration n'est pour vous qu'une tentative d'aller vivre paresseusement au loin, aux dépens d'un gouvernement ou d'autres, ne partez pas pour le Brésil, ni pour aucun autre pays où les ressources abondent, parce que, là où d'autres s'enrichissent par leur travail, vous creveriez de faim. La victoire est à ceux qui ont le courage de combattre.

Nous croyons avoir donné tous les renseignements nécessaires ; toutefois, si ceux qui veulent émigrer en désirent d'autres, ils peuvent s'adresser soit à nos consuls au Brésil, soit aux vice-consuls de ce pays en Belgique. Voici la résidence des uns et des autres :

La Belgique a un ministre résident à Rio-de-Janeiro et des consuls à Bahia, Ceara, Pernambuco, Maranh, Nossa-Senhora do Desterro, Para, Paranague,

Porto Alegre, Rio-Grande do Sul, Rio-de-Janeiro, San-Paulo et Santos.

La Brésil a un ministre plénipotentiaire à Bruxelles et des vice-consuls à Anvers, Bruxelles, Charleroi, Gand, Liège, Louvain, Mons, Namur, Ostende et Verviers.

* * *

Avant de quitter le Brésil, nous devons, à cause de son importance pour les émigrants, consacrer quelques pages à la province de San-Paulo, où nous avons déjà un certain nombre de nos compatriotes, où le climat est très sain et la terre d'une prodigieuse fertilité.

Nous ferons, pour cette province, ce que nous avons fait pour le Brésil, pour la République Argentine, et ce que nous ferons pour tous les autres pays vers lesquels l'émigration est à recommander, c'est-à-dire donner les renseignements puisés à des sources honorables et sûres avec la plus grande impartialité. Nous le répétons, nous n'avons aucun intérêt à défigurer la vérité, bien au contraire ; avant de commencer à écrire ce Guide général nous avons dû prendre l'engagement formel d'être véridique en tout.

La province de Saint-Paul

Cette province, incontestablement une des plus belles et des plus riches du Brésil, occupe au sud de ce pays une superficie de 312,283 kilomètres carrés,

c'est-à-dire une étendue plus de dix fois plus grande que celle de la Belgique. Elle est entourée par les provinces de Rio-de-Janeiro, de Minas-Geraes, de Matto-Grasso, de Parana et par l'Océan Atlantique. Sa population est d'environ 1,400,000 habitants; San-Paulo, sa capitale, en compte plus de 50,000. Par kilomètre carré, il n'y a donc dans cette grande province, que 4 à 5 habitants, tandis que nous en avons en Belgique 201 sur le même espace, comme nous l'avons dit précédemment; elle pourrait facilement contenir et nourrir 30 à 40 millions d'habitants.

Son port principal est Santos, célèbre par ses immenses magasins à café.

De nombreux Belges habitent la capitale, d'autres se sont éparpillés dans les exploitations particulières ou dans les colonies du gouvernement brésilien, à Cannas, Cascalho et Lorena, à Ribeira-Preto, Gloria San-Bernardo.

A Porto-Félix il y a une colonie entièrement belge.

Il existe à San-Paulo une société qui a été fondée pour faciliter l'immigration des travailleurs européens. Cette société dispose d'un capital de 1 million 153,000 francs. Elle accorde, à titre de remboursement bien entendu, le transport gratuit aux familles d'émigrants depuis les ports européens jusqu'à celui de Santos, si elles consentent à s'établir dans la province et de s'y adonner à l'agriculture.

De Santos, où ils ont débarqués, les immigrants sont transportés gratuitement, par chemin de fer,

jusqu'à San-Paulo, où ils sont logés et nourris sans frais pour eux pendant huit jours, dans une hôtellerie spéciale.

Durant ce temps, ils choisissent eux-mêmes, d'après les renseignements qui leur sont fournis, ou d'aller travailler dans les exploitations particulières ou dans les colonies du gouvernement.

Dans ces colonies, les immigrants qui travaillent pour compte de l'Etat reçoivent en compensation une habitation entourée de dix hectares de terres pour le prix modique de 1,250 francs payés comptant ou bien de 1,500 francs avec la faculté de payer seulement en quatre années de temps.

Dans les fazendas (exploitations particulières), on donne gratuitement à l'immigrant une habitation avec quarante ares de terre à cultiver. En outre, il peut louer d'autres terres en ne payant que 7 fr. 50 par 4,000 mètres carrés. C'est, d'ailleurs, ce que nous avons dit exister pour tout le Brésil en parlant de ce pays en général.

La durée du travail dans les colonies gouvernementales est de huit heures par jour. Le colon choisit lui-même les heures qui lui conviennent le mieux pour s'acquitter de sa tâche.

Il est rare qu'un immigrant laborieux et intelligent, placé dans une fazenda ou dans l'une des colonies du gouvernement, ne puisse assez économiser, durant la première année, pour ne pas pouvoir s'établir pour son propre compte. En possession de son petit capital, et connaissant déjà le pays, ses

usages, ses ressources, etc., il peut facilement choisir un terrain productif et bien situé.

Il est assez difficile de fixer le prix des terres. Naturellement, ce prix dépend de leur situation et de la nature des produits qu'on veut y récolter, mais le prix le plus bas est de 12 fr. 50 pour 2 hectares 42 ares; il monte à 1,000 et même à 1,500 francs d'après sa fertilité et sa situation.

La province de Saint-Paul produit à elle seule le tiers d'une récolte moyenne de café au Brésil. On y cultive également avec profit la canne à sucre, le manioc, le maïs, le tabac, le riz, les légumes et les céréales européennes. La culture de la vigne y prend une très grande extension. La récolte du coton y est très considérable.

L'élevage du bétail s'y trouve dans des conditions privilégiées, à cause de l'existence de vastes pâturages arrosés par une eau abondante et salubre. Le soin d'un troupeau est confié à la nature; l'éleveur n'intervient que pour recueillir les fruits de ce facile élevage. Tout le travail consiste à réunir le bétail dans des *campos*, à lui donner du sel et à marquer les jeunes animaux.

Il est rare que le petit cultivateur ne possède pas une ou plusieurs vaches qui, en sus de leurs nourrissons, lui fournissent le lait, le beurre et le fromage.

Campinas, charmante localité favorisée d'un climat délicieux, est le centre des exploitations agricoles, de la culture du café et du sucre; elle possède des usines centrales occupant plus de 2,000 ouvriers.

Citons aussi Sarocaba, où existent des mines de fer d'une grande richesse et une fonderie construite et entretenue aux frais du gouvernement général; Corena, centre colonial où se trouvent établies plusieurs familles belges, etc.

La province de Parana se trouve dans les meilleures conditions pour l'émigration européenne à cause de son climat, ses ressources, sa fertilité et de nombreuses circonstances qui ont fait prospérer, en peu de temps, plusieurs dizaines de colonies aujourd'hui florissantes.

Aux environs même de Coritiba, chef-lieu de la province, il existe déjà une colonie presque exclusivement belge.

Bref, étant donné l'immense superficie de son territoire, aucune contrée n'offre au travail de l'homme un champ d'activité plus vaste. Le sol de Saint-Paul trahit son impatience à produire par une végétation luxuriante; de nombreux cours d'eau recèlent une force motrice qui ne demande qu'à être utilisée au profit de l'industrie. La disposition topographique, la variété des climats, l'abondance des rivières y rendent les terres propres à la culture de presque toutes les plantes du globe.

Terminons en citant un fragment du rapport du ministre résident de Belgique à Rio-de-Janeiro, au ministre des affaires étrangères à Bruxelles. Ce qu'il dit frappe à néant tous les bruits mensongers répandus en Europe sur la situation faite aux émigrants.

“ Ces mêmes Belges (ceux avec lesquels il avait

été en rapport lors de son voyage dans les provinces brésiliennes) m'ont affirmé qu'il n'y avait rien de fondé dans les plaintes qui m'étaient parvenues au sujet des mauvais traitements dont auraient été victimes plusieurs de leurs camarades, ni de l'indigence à laquelle ces derniers se disaient avoir été réduits.

„ Ceux qui ont quitté la province, non pas en s'enfuyant, mais librement, sont tous connus de leurs compatriotes.

„ La plupart d'entre eux s'étaient figuré, sur des promesses trop séduisantes d'agents d'émigration, qu'ils allaient trouver ici, sans peine ni labeur, les moyens d'existence qui leur manquaient ailleurs, et n'ont pas voulu se mettre sérieusement au travail.

„ Leurs ressources épuisées, ils sont partis pour Rio-de-Janeiro, où, par des récits imaginaires, ils ont apitoyé les autorités de leur pays, afin d'en obtenir secours et rapatriement.

„ Il convient de faire observer, à ce propos, qu'il se fait dans le nord de l'Europe, un choix peu judicieux des éléments rassemblés pour fournir au Brésil les bras réclamés par l'agriculture.

„ Beaucoup d'agents d'émigration, n'ayant d'autre souci que leur prime à gagner par famille engagée, ne s'occupent que de la quantité, au détriment de la qualité.

„ C'est surtout dans les villes qu'ils opèrent, y racolant tout ce qu'ils rencontrent : ouvriers de fabrique, artisans, mineurs, etc. Ceux-ci arrivent au

Brésil incapables de manier une bêche, sans connaissance des premières notions de l'agriculture, éblouis seulement par la perspective de posséder maison et terrain, et de vivre à l'abri du besoin.

„ Leur nouveau métier, celui de travailler la terre, leur semble bientôt ingrat et pénible. Ils s'abandonnent à l'ennui, au découragement ; la nostalgie (le mal du pays) les prend et ils s'en retournent dès qu'ils le peuvent en se plaignant d'avoir été trompés.

„ Des planteurs de Saint-Paul m'ont raconté avoir eu chez eux, jusqu'à des familles de marchands de quincaillerie ruinés, de savetiers, de musiciens ambulants et d'acteurs de théâtres forains.

„ On se figure l'aptitude de ces pauvres gens à se faire aux travaux agricoles. „

Voilà la vérité. Ainsi tombent les méchantes nouvelles et sont réduites à leur juste valeur certaines lettres publiées par quelques journaux, eux-mêmes induits en erreur. D'ailleurs, au Brésil, comme en Belgique, c'est la mauvaise roue du char qui crie le plus.

* *

Une erreur typographique a interverti l'ordre dans lequel les provinces du Brésil doivent être classées d'après l'importance des ressources qu'elles offrent aux émigrants ; nous rectifions comme suit :

- | | |
|-----------------------|--------------------------|
| 1. San-Paulo. | 11. Amazonas. |
| 2. Parana. | 12. Alagoas. |
| 3. Rio-Grande do Sul. | 13. Rio-Grande do Norte. |
| 4. Minas-Geraes. | 14. Ceara. |
| 5. Santa-Catharina. | 15. Miranham. |
| 6. Rio-de-Janeiro. | 16. Piauhy. |
| 7. Espiritu-Santo. | 17. Sergipe. |
| 8. Bahia. | 18. Goyaz. |
| 9. Pernambuco. | 19. Parahyba. |
| 10. Para. | 20. Matto-Grasso. |

CALIFORNIE

De tous les pays des Etats-Unis, la Californie est certainement un de ceux qui ont le plus attiré les émigrants de tous les pays européens et c'est peut-être celui qui est le plus connu. L'appât de l'or y avait conduit autrefois de nombreuses cohortes d'aventuriers de tous genres ; la Californie était regardée comme une terre où il n'y avait qu'à se baisser pour amasser une fortune ; rien d'étonnant donc que sa renommée devint universelle.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les pépites d'or si facilement trouvées qui attirent les émigrants ; il en reste trop peu pour exciter leur convoitise, c'est principalement la culture des immenses terres si fertiles de la Californie et pourtant encore si peu cultivées. Un Etat jouissant d'un climat tempéré, où le froid rigoureux, aussi bien que la chaleur excessive, n'est pas à craindre et où les plantations et les récoltes sont à l'abri de ces grands ouragans qui dévastent trop fréquemment les fermes du centre et de

l'Est, doit inévitablement fixer l'attention de ceux qui ont le désir d'émigrer. Aussi, depuis longtemps, le nombre des immigrants a-t-il été considérable en Californie.

Parmi les colons allemands, français, belges, suisses, etc., établis dans cette vaste contrée, nous en trouvons beaucoup qui sont arrivés à une belle aisance plus rapidement et plus facilement qu'ils ne l'auraient pu faire dans leur pays.

Malheureusement, le récit, souvent embelli, de leur succès, enflamme l'imagination de quelques parents ou amis qui, se figurant que le même sort doit forcément leur échoir, négligent de considérer qu'il y a des ombres à ce tableau et s'embarquent avec des ressources insuffisantes, souvent même sans connaître un métier, ne sachant même pas un mot d'anglais. A ceux-ci, évidemment, des déboires sont réservés.

Il ne s'ensuit pas, toutefois, que les émigrants, venant même dans les conditions requises, trouvent à se caser facilement. Ce sont surtout les travailleurs des campagnes, les petits fermiers, tirant le diable par la queue en Belgique, qui ont le plus de chance de réussir. L'expérience nécessaire pour s'établir à son propre compte peut être acquise en deux ou trois ans, tout en travaillant chez les autres et en amassant un petit capital.

Cela dit, commençons notre voyage en Californie, qui se trouve inscrite, d'après sa lettre alphabétique, en troisième ligne sur le carnet de notre voyage au long cours.

*
*
*

La Californie fait partie des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Elle est bornée au nord par l'Etat d'Oregon ; au sud par le Mexique ; à l'est par l'Etat de Nevada et le territoire d'Arizona ; à l'ouest par l'Océan Pacifique.

Sa superficie est de 410,000 kilomètres carrés. Sa population est de 1,100,000 habitants ; soit donc un peu plus de 2 habitants par kilomètre carré. La superficie de la Californie est quatorze fois celle de la Belgique.

Sa capitale est Sacramento ; mais San-Francisco, la ville la plus importante sous tous les rapports du littoral américain du Pacifique, est, de fait, la vraie capitale.

C'est dans son port, un des plus grands du monde, que débarquent les émigrants.

Nous n'avons rien à dire de la Constitution de la Californie, elle ressemble beaucoup à celle de la Belgique, mêmes grandes libertés et mêmes lois protectrices.

Toutes les religions s'y exercent librement ; le catholicisme romain y compte de nombreux fidèles.

La langue dominante est l'anglais, mais le français et l'allemand y sont beaucoup parlés ; il en est de même du hollandais, de l'espagnol et de l'italien, parce que les immigrants s'y groupent ordinairement d'après la nationalité à laquelle ils appartiennent.

*
*
*

Douée par la nature d'un climat des plus heureux, la Californie possède un air pur et frais. On n'y connaît pas, comme chez nous, les longs hivers ; la neige y tombe rarement et disparaît au bout de deux ou trois jours.

Les saisons y suivent le même cours qu'en Europe, mais l'année se divise en deux parties distinctes : la saison des pluies et la saison sèche. La première commence en octobre et finit au mois de mars. En hiver, il pleut souvent dans l'après-midi, mais rarement pendant la nuit. L'hiver, qui a de nombreux intervalles de beaux jours, est généralement moins froid qu'en Belgique, à cause des vents du sud-est. La saison sèche commence dans les premiers jours d'avril et finit à la fin de septembre ; elle est très rarement orageuse. Les chaleurs de l'été sont tempérées par les vents qui soufflent du nord-est.

Nous ferons observer que le climat de la ville de San-Francisco diffère beaucoup de celui des autres localités de l'Etat. Cette différence provient de ce que la ville, à cause de sa situation, se trouve exposée aux vents froids de l'Océan et aux courants de la baie, qui provoquent de fréquents et brusques changements de température.

Les tableaux de l'état sanitaire démontrent que la moyenne de la mortalité par 1,000 habitants est moins élevée en Californie qu'en Belgique. La plupart des maladies épidémiques qui nous visitent périodiquement y sont, en général, inconnues.

*
*
*

La fertilité des terres californiennes est très grande ; elles n'exigent ni engrais, ni amendements. Aussi, toutes les cultures y donnent-elles un excellent résultat. Les céréales, le froment, l'orge, le seigle, l'avoine, le sarrasin, le maïs, fournissent de superbes produits dans les territoires du Nord. Dans ceux du Sud, nous trouvons en abondance : la vigne, l'oranger, l'olivier, le mûrier, le dattier, le cotonnier, des fruits de tous genres et des fleurs magnifiques. Le vin de la Californie est de la meilleure qualité.

La plupart des immigrants cultivateurs y sèment des légumes dont ils ont emporté les graines en quittant le pays natal.

Les gras et vastes pâturages qu'on rencontre partout et notamment dans les grandes vallées centrales de San-Joaquin, de Sacramento et sur les côtes de l'Océan Pacifique, favorisent l'élevage du bétail ; tous les animaux de ferme de l'Europe y prospèrent admirablement.

Quant à la richesse minérale de la Californie, elle est immense. Chacun connaît ses terrains aurifères devenus fameux. Ses mines de mercure sont les plus riches connues jusqu'ici. Les mines d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, de plomb, de houille, de soufre, de sel, etc., donnent lieu à d'importantes exploitations ; il en est de même pour les carrières de marbres.

* * *
Le gouvernement californien accorde des concessions de terres aux immigrants, soit gratuitement, soit à prix réduits. Pour obtenir cette faveur, il faut

que les immigrants se soient fait naturaliser ou s'engagent à le faire au bout d'un délai de cinq ans. En outre, l'immigrant peut acheter la terre à raison de 1,25 à 2,50 dollars, soit 6 fr. 75 à 13 fr. 50 l'acre, sans devoir prendre l'engagement d'y résider et de la cultiver.

D'autre part, l'immigrant peut obtenir gratuitement la terre, mais à condition de l'habiter et de la mettre en culture. S'il vient à quitter la concession avant le terme fixé, c'est-à-dire avant cinq ans, il perd le fruit de son travail et son droit à la propriété de la terre.

Les concessions accordées sont de 160 acres ; l'acre, comme nous l'avons déjà dit, vaut 40 ares. Elles sont toutes soumises à un droit fixe de 16 à 22 dollars. Le dollar vaut 5 à 5 fr. 25, selon la change. Le cent vaut 5 centimes.

Les terres concédées sont exemptes de tout impôt pendant les cinq premières années et ne peuvent être saisies pour dettes.

Il ne reste plus que 13 millions d'acres pouvant être consacrés à l'agriculture. Il est donc à prévoir que d'année en année les concessions seront restreintes et que les conditions pour les obtenir deviendront plus difficiles.

* * *

En Californie, comme dans les pays précédents et dans ceux dont nous devons encore parler, ce sont toujours les cultivateurs et ceux dont les métiers sont nécessaires à l'agriculture qui ont le plus de

chances de réussir. Mais nous devons faire observer que ni les uns ni les autres ne doivent arriver les mains vides. Il faut avoir un modeste pécule qui permette d'attendre qu'on ait trouvé à se placer soit comme ouvrier, soit comme agriculteur, et que le gouvernement ait rempli les formalités nécessaires pour faire la concession.

Dans ce pays, il n'y a pas d'hôtel où les immigrants sont logés et nourris gratuitement ; ils n'y sont pas transportés gratuitement par chemin de fer, pas plus qu'ils n'obtiennent le passage gratuit d'Europe en Amérique.

Les ouvriers agricoles sont salariés largement en Californie. Avec de l'économie, du travail et une bonne conduite, ils peuvent amasser, en peu d'années, le petit capital nécessaire pour devenir propriétaires à leur tour.

Quant aux autres dont la profession ne se rattache pas à l'agriculture, leurs chances de succès sont beaucoup moins grandes, mais, eux aussi, après les premières difficultés vaincues, peuvent obtenir des salaires élevés. En général, les industries nouvelles, la petite fabrication, la binteloterie, la préparation des articles de modes, la passementerie, la plumaserie, etc., offrent un champ d'exploitation, et ceux qui exercent ces métiers peuvent réaliser de beaux bénéfices à peu de frais, car la main-d'œuvre est toujours bien rétribuée et le capital d'installation est minime.

Les employés de commerce ne trouvent générale-

ment à se placer qu'après une assez longue attente ; la connaissance de la langue anglaise leur est absolument nécessaire.

Voici les chiffres moyens de quelques salaires :

Sans logement ni nourriture,

Ouvriers agricoles, 2 dollars par jour ;

Manœuvres terrassiers, etc., 1,50 à 2 ;

Mineurs, 2 à 2,50 ;

Maçons et plafonneurs, 3 à 4 ;

Peintres en bâtiments, 3 ;

Mouleurs en fonte, 3,50 ;

Plombiers et menuisiers, 4 à 5.

Nourris et logés, les ouvriers agricoles reçoivent en moyenne 30 dollars par mois.

Les employés de commerce et de bureau touchent des appointements qui varient de 60 à 100 dollars par mois.

* * *

Contrairement à ce qu'on croit généralement, les vivres sont moins chers en Californie qu'en Belgique, et, à dépense égale, on s'y nourrit beaucoup mieux. Mais, par contre, les loyers sont très chers ainsi que les vêtements, les meubles et tous les objets fabriqués. Néanmoins, l'ouvrier travailleur et intelligent peut y vivre dans l'aisance et même faire de sérieuses économies. Ces dernières sont indispensables, car elles doivent permettre de vivre à l'époque où des chômages viendraient suspendre les travaux.

Un renseignement qui n'est pas sans importance

pour les Belges, c'est que la fabrication de la bière s'est fortement implantée dans la Californie, et la bière soutient victorieusement la concurrence énergique que lui fait le vin. Cette concurrence s'est affirmée d'une manière indiscutable par l'établissement de plusieurs maisons de détail, où l'on vend un verre d'excellent vin du pays au même prix qu'ailleurs on vend la bière, c'est-à-dire pour la modique somme de 5 cents, soit 25 centimes, laquelle est représentée par la plus petite pièce de monnaie qu'il y ait en Californie.

Malgré cette concurrence, les brasseurs de San-Francisco et autres lieux ne continuent pas moins à voir prospérer leur industrie. L'Est seul expédie, en moyenne, à San-Francisco, pour plus de 1,600,000 francs de bière de sa fabrication, chaque année.

* * *

Il existe à San-Francisco, où débarquent les émigrants, un bureau d'immigration qui s'occupe du soin de guider les arrivants dans la recherche des terrains et qui leur donne tous les renseignements utiles pour se placer. Ils doivent être porteurs de certificats établissant leur bonne conduite, leur métier et leur identité. Avant de partir, ils agirait sagement en étudiant quelque peu l'anglais, afin d'en avoir au moins quelques notions et pouvoir, au besoin, comme on dit vulgairement, se tirer d'embarras. Cela n'est guère difficile pour les Flamands.

Il y a des départs chaque semaine, d'Anvers pour

l'Amérique du Nord. Le voyage dure, en moyenne, dix-sept à dix-huit jours, et coûte, à l'entre-pont, nourriture, couchage et 100 kilogrammes de bagages compris, environ 200 francs.

La Californie fait partie de l'union postale. L'affranchissement d'une lettre ordinaire ne pesant pas plus de 15 grammes est de 25 centimes; carte postale, 10 centimes; journaux, 5 centimes par exemplaire.

La Belgique n'a pas de consul à San-Francisco. Voici la résidence de ses consuls aux Etats-Unis d'Amérique: Atlanta, Baltimore, Boston, Charleston, Chicago, Cincinnati, Denver, Détroit, Emporia, Galveston, Green-Bay, Los Angeles, Louisville, Mobile, New-York, Norfolk, Nouvelle-Orléans, Philadelphie, Portland, Richmond, Louisville, Saint-Mary's, Savannah. A Washington, nous avons un ministre résident.

En Belgique, les Etats-Unis d'Amérique ont un ministre plénipotentiaire à Bruxelles, et des consuls dans les villes suivantes: Anvers, Bruxelles, Charleroi, Gand, Liège, Verviers et Ostende.

* * *

Après la Californie, il est de grande utilité pour les émigrants de connaître certains Etats qui sont ses voisins et qui, à cause de leurs ressources exceptionnelles, doivent fixer leur attention. C'est d'ailleurs ce qui ressort du rapport du consul général de Belgique à Philadelphie, M. Reulaux, au ministre des affaires étrangères, à Bruxelles. C'est pourquoi nous allons

en faire connaître deux qui présentent un intérêt considérable sans tenir compte de l'ordre alphabétique que nous nous sommes prescrit.

* * *

„ Je ne connais pas, écrit l'honorable consul général à Philadelphie, de contrées qui soient supérieures au Sud de la Californie, et il doit y en avoir fort peu qui lui soient égales. Une preuve de la douceur du climat, par exemple, à Los Angeles, est l'existence en cette ville de la ferme *Washington-Garden* (jardin de Washington), où l'on élève des autruches. Ces animaux, que l'on fait venir du Sud de l'Afrique, s'y reproduisent aisément et s'y sont parfaitement acclimatés. Chaque autruche coûte, rendue à destination, 2,000 dollars, soit 10,000 francs. Les plumes qu'on lui arrache rapportent annuellement, par tête d'animal; 150 à 200 dollars, ou 750 à 1,000 francs. Les plus belles plumes se vendent 5 dollars, ou 25 francs pièce; les plumes ordinaires 1 dollar, ou 5 francs.

„ La partie méridionale de la Californie convient admirablement à la culture du raisin, de l'orange, du citron, des pêches, des abricots, des olives, des amandes, des prunes, des poires et des noix. Tous les légumes y donnent de beaux produits: les asperges, les céleris, les oignons, les pommes de terre, dont on peut obtenir deux récoltes, les patates douces, les carottes, les radis, les concombres, les choux de toutes espèces, les pois, les haricots, les fèves. Presque durant toute l'année, on y récolte des fraises et des

framboises. On y élève des abeilles dont le miel et la cire donnent de belles recettes.

„ Les vignobles représentent déjà une valeur de plus de 68 millions de dollars, ou 340 millions de francs, et donnent du travail à plus de 90,000 personnes, parmi lesquelles se trouve un bon nombre d'immigrants.

„ Le pétrole commence aussi à donner lieu à d'importantes exportations. De nombreux forages se font partout. Les ouvriers employés à cette industrie gagnent 3 dollars, ou 15 francs par jour, nourris et logés.

„ Dans les contrées du Sud de la Californie, comme d'ailleurs dans tous les Etats-Unis, les chemins de fer sont très nombreux. Leurs lignes sont bordées de vignes, d'orangers, de citronniers, de champs de maïs, d'orge et d'avoine.

„ Santa-Marguerita, San-Diego, Los Angeles, Passadena, Santa-Monica, Santa-Cruz, Monterey, en un mot, toute cette région du Sud conviendrait parfaitement à l'émigration belge. Le manque de bras y est toujours très grand; les salaires y sont élevés. Les bons ouvriers agricoles peuvent gagner 30 dollars, ou 150 francs par mois, plus nourriture et logement. Ceux qui travaillent à la journée reçoivent 2 dollars, ou 10 francs par jour, et sont occupés 25 à 26 jours par mois.

„ A Los Angeles, où la Belgique a un consul, les artisans, tels que maçons, plafonneurs, sont payés à raison de 5 dollars, ou 25 francs par jour;

“ Les mouleurs en fonte gagnent 3,50 dollars, ou 17 fr. 50;

“ Les peintres en bâtiments, 3 dollars, ou 15 francs;

“ Les plombiers, 4,50 dollars, ou 22 fr. 50;

“ Les manœuvres 2 dollars, ou 10 francs.

“ Il faut nécessairement que ces ouvriers connaissent bien leur métier.

„ Nous avons déjà dans ces parages un noyau de colons belges. J'estime qu'un ouvrier habile, courageux, économe et sobre, peut y acquérir assez rapidement une modeste aisance. C'est un des pays que je recommanderai le plus à ceux de nos compatriotes qui voudraient émigrer. *M. Ch. Raskin, notre agent consulaire à Los Angeles (adresse : Upper Main, n° 215), fournirait volontiers les renseignements qu'on désirerait lui demander en Belgique.* Los Angeles se trouve à 412 lieues de San-Francisco. D'un point à l'autre, le voyage par chemin de fer ne dure que 21 heures. „

Nous n'ajouterons rien aux paroles du consul général; elles sont assez claires, assez précises, assez significatives. Nous allons simplement faire connaître deux des Etats qu'il recommande spécialement aux émigrants belges; dans l'un d'eux, bon nombre de nos compatriotes sont déjà établis. Après tout ce que nous venons de dire de la Californie en général, nous pouvons le faire le plus brièvement possible.

Colorado

Cet Etat, situé au sud de la Californie, a un climat très sain et clément. La température n'y est pas trop chaude pendant l'été, ni trop froide pendant l'hiver.

Il convient particulièrement pour l'élevage du gros bétail, qui compte plus d'un million de têtes, et celui des moutons, dont le nombre s'élève à 1,140,000.

La culture des plantes herbacées, telles que alfalfa, trèfle, foin, timothée, etc., est plus rémunératrice que celle des grains. De ces différentes plantes, l'alfalfa est celle qui rapporte le plus. Semée, elle dure et produit pendant un grand nombre d'années sans avoir besoin d'être renouvelée.

Aux alentours de Denver, la principale ville du Colorado et où la Belgique a un consul, la culture maraîchère est une de celles qui réussissent le mieux. On y obtient, en grande partie, tous les fruits et tous les légumes.

L'ouvrier agricole gagne, en moyenne, dans le Colorado, de 15 à 25 dollars, ou de 75 à 125 francs par mois, logé et nourri, suivant les localités.

Le président de *The United States Freehold Land and Emigration Company* appelle l'attention des consuls de Belgique sur les facilités qu'il pourrait accorder pour l'établissement de colonies belges sur les terres du Sud du Colorado et du Nord du New-Mexico. Ces terres conviennent pour la cul-

ture et possèdent, en outre, de vastes forêts, des mines de houille, d'or, d'argent, de fer, etc. Plusieurs familles hollandaises y sont déjà établies.

Les directeurs des mines assurent que tout bon ouvrier est sûr de trouver toujours du travail dans les centres miniers du pays. Dans les charbonnages, le salaire des mineurs varie de 2,50 à 3,50 dollars, ou 12 fr. 50 à 17 fr. 50 par jour, suivant les localités. Le coût de la vie, par tête d'homme seul, varie de 24 à 30 dollars, ou 120 à 150 francs par mois pour logement et nourriture.

Wisconsin

C'est dans cet Etat que l'on trouve les plus nombreuses colonies belges. A Green-Bay, où nous avons un consul, et dans ses environs, on évalue la population d'origine belge de 15,000 à 20,000 habitants.

Les premiers émigrants belges vinrent s'établir dans le Wisconsin en 1853, en 1854 et 1856, mais surtout en 1857, appelés par les premiers arrivés qui s'y étaient établis.

Les commencements furent excessivement pénibles et difficiles pour nos compatriotes; mais ils réussirent cependant, à force de travail et de courage, à surmonter les obstacles et les difficultés. Aujourd'hui, ils se déclarent très satisfaits de leur situation.

Les Belges établis au Wisconsin exercent la profession de cultivateurs, de commerçants, etc., même

de pharmaciens. Nos consuls assurent que tous sont prêts à recevoir leurs compatriotes qui voudraient émigrer, à leur prêter assistance et à les aider par tous les moyens en leur pouvoir.

Là, naturellement, il n'est pas nécessaire que les nouveaux venus comprennent quelque peu l'anglais; ils s'y trouvent en pays de connaissances, où l'on parle le flamand et le wallon.

Du 1^{er} juin au 1^{er} septembre, durée de la moisson du foin, du seigle et du froment, un bon ouvrier agricole, nourri et logé, gagne 1,25 dollars, ou 6 fr. 25 par jour. Pendant les autres mois, il travaille dans les bois ou dans les scieries, à raison de 20 à 26 dollars, ou 100 à 130 francs par mois, avec nourriture et logement.

A Green-Bay, les maçons travaillent pendant sept à neuf mois par an, à raison de 4 dollars, ou 20 francs par jour;

Les bons forgerons et les plombiers gagnent de 2 à 2,50 dollars, ou 10 à 12 fr. 50;

Les plafonneurs, 4 dollars, ou 20 francs;

Les peintres, 2,50 à 3 dollars, ou 12 fr. 50 à 15 francs.

Ils sont occupés pendant sept mois de l'année, et peuvent trouver, pendant les autres mois, du travail dans l'intérieur des maisons.

L'Etat de Wisconsin possède environ 600,000 vaches laitières. L'industrie du beurre et celle du fromage y sont très lucratives.

Sa production moyenne de maïs est de 25 à 26

millions de bushels de maïs; — le bushel contient 33 litres. — La valeur de cette production se chiffre par 50 à 55 millions de francs. La production de l'avoine est de 34 à 35 millions de bushels, représentant une valeur de 48 à 49 millions de francs. Les prairies fournissent environ 2,500,000 tonnes de foin.

CANADA

Avant de donner les renseignements nécessaires sur le Canada, nous dirons à ceux qui désirent y émigrer que quatre qualités leur sont absolument indispensables pour y réussir :

Une robuste constitution;

Un caractère énergique et persévérant;

Beaucoup de sobriété et un grand amour du travail.

Si ces qualités sont nécessaires à tout émigrant, quel que soit le pays où il compte se rendre, nulle part elles ne lui sont plus indispensables qu'au Canada, comme on le verra par ce que nous allons dire.

Le Canada fait partie des possessions anglaises; il est situé dans l'Amérique septentrionale. Les bornes sont : au nord, le Labrador et le New Wales; au sud, les Etats-Unis; à l'est, le New-Brunswick et à l'ouest, les contrées où vivent les Indiens indépendants.

Sa superficie est de 8,987,917 kilomètres carrés, c'est-à-dire à peu près la superficie de toute l'Europe.

Sa population est d'environ 4,400,000 habitants. Il

n'y a donc à peu près que 2 habitants par kilomètre carré.

Il est divisé en sept provinces: Québec, Ontario, Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, Ile du Prince Edouard, Manitoba, Colombie britannique, plus les territoires du Nord-Ouest.

Ses villes principales sont :

Montréal, 140,000 habitants;

Québec, 62,000;

Toronto, 86,000;

Hamilton, 35,000;

Ottawa, 27,000;

Halifax, 36,000;

Saint-John, 26,000;

Winnipeg, 30,000.

La grande majorité de la population de la province de Québec est d'origine française. L'élément anglo-saxon domine, au contraire, dans les autres provinces.

L'anglais, l'allemand et le français sont les langues le plus en usage.

Chaque province se gouverne comme elle l'entend, à condition toutefois de respecter les lois du pacte fédéral. Le gouvernement de la Confédération comprend un gouverneur-général, nommé par la couronne d'Angleterre, un sénat et une chambre des communes.

On jouit au Canada de larges libertés publiques, La législation garantit les mêmes droits aux étrangers qu'aux nationaux.

Les immigrants peuvent obtenir la naturalisation et les droits politiques après un séjour de trois ans.

La religion catholique romaine est la religion dominante; tous des autres cultes y sont également tolérés.

Le caractère des Canadiens est franc, ouvert et hospitalier.

Le climat du Canada est très salubre; on y distingue trois saisons: l'hiver, de novembre à fin mai; l'été, de juin à septembre; l'automne, de septembre à fin octobre.

Le printemps est si court qu'on n'en parle presque pas. La végétation se déploie avec une rapidité surprenante.

On commence ordinairement les travaux des champs au mois de mai.

Dans le Bas-Canada, l'hiver est rigoureux; la neige couvre la terre à une hauteur de quatre à cinq pieds; la glace a généralement deux pieds d'épaisseur. Les grands froids sont supportables à cause de la sécheresse du climat. L'été est très chaud; l'automne, toujours très beau, est la saison la plus agréable.

La température du Haut-Canada est beaucoup plus douce; le vent dominant est celui de sud-ouest.

En général, partout l'atmosphère est très pure et l'air très sain.

La terre est très fertile et récompense largement le travail du cultivateur. On y cultive le maïs et les autres céréales, les plantes potagères d'Europe, les quelles sont obtenues avec le plus grand succès. Les

poiriers et les pommiers donnent les plus beaux fruits. Dans le Haut-Canada, les arbres fruitiers, cerisiers, abricotiers, etc., sont en abondance.

Les arbres toujours verts, tels que les sapins, les cèdres, les pins, les tuyas, sont les plus communs des immenses forêts du Canada, où l'on trouve aussi des peupliers, des bouleaux, des érables; parmi ces derniers, on remarque l'érable à sucre, des chênes, des ormes et une infinité d'autres.

Le bois, au Canada, donne lieu à un commerce des plus considérables; il est très estimé en Belgique.

Les animaux de ferme introduits d'Europe se sont reproduits à l'infini au Canada et continuent à fournir de superbes produits.

Les lacs et les rivières foisonnent de poissons de toutes espèces : saumons, anguilles, turbots, esturgeons, maquereaux, etc., qui offrent une nourriture agréable et peu coûteuse.

* *

Seuls, les cultivateurs et ceux dont le métier est nécessaire à l'agriculture peuvent espérer réussir au Canada; il en est de même pour les jardiniers et les maraîchers, car on n'y connaît pas la culture des bons légumes qui, cependant, trouveraient un débit considérable et facile sur les marchés des grandes villes, telles que Québec, Montréal, Toronto, Hamilton, Halifax, etc.

Quant aux artisans qui exercent d'autres professions, on ne peut leur conseiller d'émigrer au Canada.

La manière de travailler n'est pas la même qu'en Belgique, et, pendant l'hiver, il y a de longs chômages, même pour les ouvriers agricoles.

Les cultivateurs et autres ne doivent pas partir sans avoir quelque argent. A l'aide d'un petit capital, qui serait insuffisant en Europe, ils peuvent, en peu de temps, devenir, au Canada, propriétaires d'une exploitation importante.

Nous leur conseillons, avant de s'installer pour leur propre compte et avant de profiter des avantages qui leur sont offerts, et dont nous allons parler, de travailler, comme ouvriers, dans les fermes établies pendant le temps nécessaire pour étudier le pays, ses ressources, la manière de travailler, etc. En agissant ainsi, ils gagneront en connaissances utiles et épargneront leur argent. Les cultivateurs arrivant au mois de mai trouveront facilement à se placer, surtout dans le Manitoba et le Nord-Ouest.

Voici, pour leur gouverne, les salaires accordés :

Ouvriers de ferme, par jour, sans nourriture et sans logement, de 5 à 7 francs;

Maçons, charpentiers, forgerons, de 6 à 12 francs, selon les localités;

Jardiniers, par mois, avec logement et nourriture, de 75 à 125 francs.

La commission royale du travail instituée au Canada pour faire une enquête sur la situation des travailleurs vient d'en soumettre les résultats au Parlement canadien. Il résulte du rapport fait que les salaires sont ordinairement plus élevés aujourd'hui

qu'à une autre époque, que les heures de travail ont été réduites et que le prix de plusieurs choses nécessaires à la vie est abaissé.

* * *

Voyons quelles sont les faveurs et quels sont les avantages offerts aux immigrants cultivateurs par le gouvernement du Canada.

Dans la province de Québec, des concessions gratuites de 100 acres de terre, — l'acre vaut 40 ares, — sont accordées à tout immigrant agriculteur âgé d'au moins dix-huit ans, s'il s'engage à résider sur la terre concédée et à la mettre en culture.

D'autres terres sont vendues à des prix minimes, variant de 1 fr. 50 à 3 fr. 12 l'acre, suivant la situation, avec la facilité de pouvoir payer le prix par annuités.

Dans la province d'Ontario, on accorde gratuitement à tout cultivateur marié une étendue de 200 acres de terre, à condition naturellement d'y résider et de la cultiver. En outre, chaque enfant mâle, ayant atteint sa dix-huitième année peut obtenir 100 acres de terre dans les mêmes conditions.

Dans la Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, les terres publiques sont vendues à raison de 2 dollars à 2 dollars et demi ou de 10 à 12 fr. 50 l'acre, payables par annuités. Un immigrant cultivateur peut obtenir facilement 320 acres, soit environ 129 hectares pour une modeste somme de 1,750 francs, payable par annuités.

Enfin la Compagnie du chemin de fer canadien du Pacifique offre également des terres au prix de 12 fr. 50 l'acre à payer en six annuités.

Nous ferons observer que dans la province de Québec, les terres sont boisées. On doit défricher avant d'ensemencer. Si le défrichement est quelque peu laborieux, il offre, en compensation, du bois abondant pour le chauffage et pour la construction d'habitations.

Dans le Manitoba et le Nord-Ouest, il n'y a pas de défrichements à faire; on s'y trouve en pleines prairies dont la fertilité est extraordinaire; mais le chauffage y est coûteux, le charbon et le bois devant venir de loin.

Nous ferons également observer que, dans la plupart des provinces canadiennes, les terres concédées aux immigrants ne peuvent être hypothéquées, ni vendues judiciairement pour dettes contractées antérieurement à leur concession.

* * *

L'alimentation ne coûte pas plus au Canada que chez nous, surtout pour ce qui concerne les immigrants cultivateurs et certains autres dont il est question ici. Quant aux commis, hommes de lettres, professeurs, etc., nous n'avons pas à nous en occuper; ils n'ont aucun espoir de réussir au Canada, à l'exception, toutefois, des jeunes gens qui auraient les moyens de s'y fixer pour créer des relations commerciales.

Dans le Manitoba et le Nord-Ouest, c'est le chauf-

fage qui coûte le plus pendant l'hiver; le bois y est rare et le charbon doit venir de la Nouvelle-Ecosse, des Etats-Unis ou de l'Angleterre; comme nous l'avons dit plus haut, cet inconvénient n'existe pas dans la province de Québec.

Les boissons spiritueuses sont très chères au Canada; aussi, s'en passe-t-on et on ne boit guère dans les ménages que de l'eau et du thé, deux boissons très saines et peu coûteuses.

Le prix des objets d'habillement est environ 20 0/0 plus cher dans le Canada qu'en Belgique.

* * *

Pendant la saison d'hiver les émigrants partis d'Anvers pour le Canada débarquent à Halifax; pendant la saison d'été, à Québec. Ils trouvent, dans chacun de ces ports, des agents du gouvernement canadien, qui leur donnent gratuitement tous les renseignements dont ils ont besoin et leur procurent des billets de chemin de fer à prix réduits.

Les émigrants belges qui voudraient s'établir dans la vallée du lac Saint-Jean, province de Québec, auraient l'avantage de s'y trouver en pays de langue française. D'ailleurs, les agents du gouvernement se chargent de leur indiquer les endroits où déjà bon nombre de Belges se sont établis.

Le départ des bateaux à vapeur d'Anvers pour le Canada a lieu tous les mois. Le voyage dure environ trente jours, et coûte à peu près 220 francs à l'entre pont, nourriture, couchage et bagages compris.

Les émigrants ne doivent prendre avec eux aucun instrument agricole. Ils trouvent au Canada tous les instruments nécessaires à l'agriculture et confectionnés tels qu'ils doivent l'être pour l'exploitation des terres canadiennes. Mais nous leur conseillons de prendre avec eux des graines des meilleures plantes potagères, afin d'avoir là-bas des légumes pour la vente et pour leur usage personnel.

Le Canada a un service postal très bien organisé; il fait partie de l'Union postale. L'affranchissement d'une lettre pouvant peser jusqu'à 15 grammes coûte 25 centimes, une carte postale, 10; l'affranchissement d'un journal, 5 centimes.

Les poids et mesures sont les mêmes au Canada qu'en Angleterre, c'est-à-dire que la tonne pèse 1,015 kilogrammes;

Le pound impérial, 0,453;

La livre, 0,373;

L'acre est égal à 4,066 mètres carrés;

Le road à 1,011;

Le rad à 6,150;

L'yard carré, à 0,837;

Le foot, à 0,305;

L'yard impérial, à 0,914;

Le quarter, à 0,291;

Le sack, à 109;

Le gallon, à 0,045.

Quant aux monnaies, on se sert de celles en usage en Amérique, le dollar qui vaut de 5 à 5 francs et une

fraction, selon le change ; le cent, qui est la centième partie du dollar, vaut 5 centimes.

La Belgique a plusieurs consuls au Canada et notamment à Québec, Montréal et Calgary.

Comme le Canada fait partie des possessions anglaises, ce sont les consuls de la Grande-Bretagne en Belgique qui sont chargés de fournir les renseignements qu'on pourrait désirer avoir sur ce pays. Il ont leur résidence : à Anvers, à Bruxelles, à Gand, à Louvain et à Ostende.

CHILI

Le Chili est actuellement en relations d'affaires avec le monde entier. De nombreux établissements industriels y ont été fondés par des Belges, des Français, des Anglais et des Allemands. On y fabrique des draps, des cuirs, des sucres, des alcools, des papiers, des produits chimiques, etc. Il n'est donc pas difficile à un ouvrier d'y trouver du travail, surtout en présence de la pénurie de bras qui existe dans ce vaste pays. L'agriculture s'y développe considérablement et bientôt fera des exportations tout comme l'importante industrie minière, dès qu'on disposera d'un plus grand nombre d'ouvriers.

C'est pourquoi on y songe à prendre des mesures, non seulement afin de donner aux industries agricole et minière les bras qui leur manquent, mais, aussi afin de pouvoir donner une impulsion nouvelle aux nom-

breux travaux auxquels il n'y a que 16,000 ouvriers employés, alors qu'il en faudrait plus de 45,000.

Outre les travaux en voie d'exécution, d'autres travaux, des plus importants et d'une longue durée, doivent s'y faire à bref délai, le gouvernement chilien ayant décidé de fonder trois nouvelles villes entre Chiloé et le détroit de Magellan. La première sera située entre la rivière Palena et la vallée; la deuxième dans la presqu'île de Washington et la troisième à Puntarenas, près de la frontière de la République Argentine. Nous avons donc bien raison de dire plus haut que tout bon ouvrier peut y trouver facilement du travail.

Pour donner un plus grand développement à l'immigration, le gouvernement du Chili vient d'y consacrer une première somme de 500,000 francs. La proposition a été faite pour créer une ligne de bateaux à vapeur entre l'Europe et le Chili, dans le but d'y amener 50,000 émigrants.

Le 1^{er} mai 1889, un de nos ingénieurs les plus distingués, M. Ch. Legrand, a donné à la Société belge des ingénieurs et des industriels, à Bruxelles, une conférence aussi utile qu'intéressante sur le Chili, qu'il venait de visiter ainsi que toute l'Amérique du Sud.

Le conférencier a tracé un tableau rapide des immenses richesses minières du Chili; des vastes gisements de soufre inexploités; des mines de cuivre et de plomb argentifères et aurifères; des mines d'or et d'argent; des borates de soude et de chaux, etc., toutes exploitées d'une façon beaucoup trop primitive.

Le nitrate de soude, a-t-il dit, suffit, à lui seul, à faire la prospérité du Chili. Les déserts en contiennent de colossaux gisements, situés de 0 m. 50 à 3 m., sous le sol. On sait que le nitrate de soude est éminemment utile pour la fertilisation des terres épuisées, comme celles de l'Europe.

Un certain nombre d'ingénieurs belges sont actuellement employés dans les principaux établissements industriels du Chili. Les habitants de ce grand pays, a dit M. Legrand, ont beaucoup de sympathie pour les Belges et sont tout disposés à favoriser l'introduction de leurs produits et de leurs émigrants.

Cela dit, parcourons ensemble ce beau pays, d'une haute importance pour la Belgique.

* * *

Le Chili est un Etat républicain de l'Amérique méridionale. Sa population est de 2,440,000 habitants; sa superficie de 750,159 kilomètres carrés, soit une étendue 25 à 26 fois plus grande que celle de la Belgique. Il n'y a guère que 3 habitants par kilomètre carré au Chili.

Il est borné au nord, par le désert d'Atacana, qui le sépare du Pérou; au sud, par la Patagonie et le golfe de Guaytecas; à l'est, par les Andes, et à l'ouest par l'Océan.

Le Chili est divisé en vingt provinces. Sa capitale est Santiago, qui compte plus de 200,000 habitants. C'est la résidence d'un consul général de Belgique. Puis suivent, par ordre d'importance, Valparaiso, Coquimbo, Concepcion, Valdivia, etc.

Tous les cultes y sont tolérés ; la religion catholique est la religion de l'Etat.

Les étrangers jouissent des mêmes droits que les indigènes et peuvent obtenir la naturalisation après un séjour d'un an.

Le pouvoir législatif est exercé par le Congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentants.

L'espagnol est la langue dominante.

L'instruction primaire est obligatoire et gratuite. Des établissements d'enseignement de tous les degrés y existent en nombre considérable.

Tous ceux qui ont visité le Chili s'accordent à vanter l'agrément et la salubrité de son climat. On n'y est jamais attaqué de ces maladies qui rendent le séjour de certains pays chauds si désagréable.

Les saisons sont l'inverse des nôtres ; le printemps correspond à notre automne, l'été à notre hiver.

Sous le rapport du climat, le Chili peut se diviser, en deux régions : l'humide, au sud du Maule, l'aride au nord de ce fleuve.

Dans la première région, la température est fraîche ; elle entretient la force et la santé. Les rosées y sont fréquentes en été et en automne ; elles donnent à la végétation une vigueur prodigieuse.

Dans la région sèche, le temps est invariable durant les deux tiers de l'année, il n'y tombe pas une goutte d'eau ; dans les cantons les plus septentrionaux, il ne pleut jamais. On n'aperçoit pas un nuage de novembre en mai. Durant toute cette période, l'atmosphère est d'une sérénité parfaite ; les rosées sont à peine sen-

sibles et cependant la chaleur n'est pas incommode. Le peu d'éloignement des Andes (1) et de la mer contribue à la douceur de la température. Le thermomètre s'y soutient entre 17 et 21 degrés ; rarement, il monte à 23. Il n'y a que quelques vallées à l'intérieur où la chaleur est parfois très grande.

La grêle est inconnue dans tout le Chili. On n'y voit presque jamais de neige dans les cantons peu éloignés de la mer.

Les tremblements de terre y sont assez fréquents, mais on n'y fait pas grande attention, soit à cause de l'habitude, soit parce qu'ils causent rarement des désastres. De 1529 à 1782, on en a compté seulement cinq qui ont causé de grands ravages.

Le dernier date de 1822.

La région humide est d'une richesse extrême en plantes de tout genre. Les plaines, les vallées, les montagnes sont couvertes de beaux arbres dont la

(1) Andes et Cordillère. — Immenses chaînes de montagnes de l'Amérique du Sud. Leur longueur est d'environ 7,000 kilomètres. Les pics les plus élevés montent à une hauteur de 7,315 mètres. Les sommets sont couverts de neiges éternelles.

A la base de ces colossales montagnes, et principalement dans la région de l'équateur, on trouve la végétation des tropiques. Là, croissent la canne à sucre, les différents cactus, les plantes grasses et surtout le quinquina, un des végétaux les plus fameux de cette partie de l'Amérique et dont on rencontre, près de Quito, des forêts entières.

Des bois de cèdres rouges, de pins, de cyprès, de lauriers, de myrtes et de pellins ombragent les pentes des Andes.

Outre des mines d'or, on y trouve des gisements de platine.

plupart ne perdent leurs feuilles que momentanément. Les plus remarquables sont : le molle, dont la feuille a le goût du poivre et dont les fruits, écrasés dans l'eau, donnent une boisson très agréable, mais échauffante ; l'oranger sauvage, dont le bois, d'une belle couleur jaune, est recherché par les tourneurs ; le boigbé, dont l'écorce est aromatique et le bois propre aux constructions ; le luma et le caver, utiles aux charrons ; le quillai, qui a un bois très dur et dont l'écorce pulvérisée sert de savon ; le pin d'Araucanie, dont on mange les pignons.

Dans la région sèche, au contraire, on n'aperçoit que des arbrisseaux ; la végétation y a peu de vigueur, quoique le terrain soit excellent.

* * *

C'est du Chili que nous sont venues les belles plantes aux émanations suaves et aux fleurs éclatantes qui font l'ornement des jardins et des serres.

On y cultive, avec le plus grand succès, les céréales, les plantes potagères, les légumes et les arbres fruitiers des pays chauds et tempérés de l'Europe. La pomme de terre est originaire du Chili ; elle y croît en abondance et sa qualité est bien meilleure que chez nous.

Dans les vallées, on cultive le froment ; il est d'une rare beauté. On y sème également beaucoup d'orge pour nourrir les chevaux et les mulets. Le chanvre croît à merveille, partout où le terrain peut être arrosé régulièrement. Le blé du pays est ordinairement de deux classes : blanc et jaune.

Les animaux domestiques de l'Europe se sont extraordinairement multipliés au Chili. Les chevaux sont vigoureux et beaux ; on les tient dans les champs durant toute l'année. Les bœufs des Andes sont plus gros que ceux des cantons maritimes ; il y a des fermiers qui en possèdent jusqu'à 12,000.

On sale la chair des bœufs ; on la découpe en morceaux longs et minces ; on la fait sécher et, en cet état, on l'exporte dans les autres pays, ainsi que le suif.

La laine des moutons est belle et très fine, aussi représente-t-elle un commerce important.

On élève les chèvres pour leurs peaux, qu'on prépare en maroquin.

L'industrie agricole, surtout dans les provinces situées au sud de Santiago, se base sur deux éléments : le bétail et le blé ; puis viennent, comme nécessaires, le maïs, la vigne, les légumes, les fruits, etc.

Il y a, au Chili, de nombreuses industries agricoles produisant le vin, la bière, le vinaigre, l'alcool, les eaux-de-vie anisées et non anisées, l'huile d'olive, les cidres, le sucre de betterave, de sorgho, les articles divers en osier, les articles de tannerie, le tabac, les sirops, etc.

L'industrie vinicole a un grand avenir au Chili. Il a trente à quarante vallées propres à la culture de la vigne. Les ceps les plus fins de Bordeaux et de Bourgogne y ont été introduits et s'y sont parfaitement acclimatés.

Le commerce des bois prend de grandes proportions

dans le Sud, tant pour la construction que pour la fabrication des meubles. Les ulmas, ormes du pays, offrent cette particularité que leurs écorces servent à préparer des semelles molles et blanches pour les chaussures de belle apparence et de très bon usage.

Santiago possède un jardin et une société d'agriculture. Il y a des institutions semblables aux divers points du pays, ainsi que des écoles d'agriculture.

* * *

Après l'industrie agricole, vient l'industrie minière. L'or est le métal le plus abondant. On le trouve dans les plaines, dans le sable des rivières et des ruisseaux, et, en plus grandes quantités dans les montagnes et les collines. Puis viennent l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le mercure, le soufre, l'alun, le charbon, etc., dont les mines sont très nombreuses dans les provinces de Coquimbo et de Capiopo, et trop peu exploitées.

Le Chili occupe un rang important parmi les pays producteurs de cuivre. On le rencontre partout, toutes les montagnes en recèlent. Les dépôts les plus riches se trouvent dans les provinces de Santiago, de Chiloé, d'Aconcagua, de Coquimbo, d'Avanco et d'Atacama. Les mines ne sont plus exploitées par des associations, mais par des particuliers; ceux-ci les ont creusées jusqu'à une profondeur de 300 à 400 mètres.

Quant aux minerais de fer, leur titre est très élevé et d'excellente qualité dans beaucoup de parties du territoire.

En général, l'exploitation en grand des mines et l'application des procédés nouveaux sont encore peu en usage au Chili; cependant des sociétés sérieuses commenceront bientôt à s'y former.

Malgré leur exploitation vicieuse, les mines produisent environ, par an, 400,000 quintaux métriques de cuivre; 5,500,000 quintaux métriques de salpêtre, iode, manganèse, mercure, etc.; 10 millions de tonnes de charbon; 160,000 kilogrammes d'argent et 500 kilogrammes d'or.

Donnons également un aperçu approximatif de la production annuelle moyenne de l'agriculture; nous verrons ainsi d'un seul regard les deux richesses minière et agricole.

La production agricole est évaluée à 6,500,000 hectolitres de blé; 2,500,000 hectolitres de légumes secs; 11,437,560 décalitres de vin; il naît environ, par an, 400,000 veaux et 1 million de moutons, chèvres, etc.

* * *

Voici le prix, à Santiago, de quelques produits du pays. Nous trouvons ce prix établi en piastres, — la piastre vaut 5 francs, valeur nominale. — Afin de simplifier, nous les réduirons en francs; c'est ce que nous ferons dorénavant pour toutes les monnaies des autres pays.

Veau sur pied, de 45 à 50 francs;

Id. d'un an, 60 à 95 francs;

Id. de deux ans, 110 à 125;

Id. métis, 205;

Etalons de deux ans, 110 à 120 ;
Id. de trois ans, 135 à 140 ;
Juments de deux ans, 105 à 125 ;
Id. de trois ans, 115 à 130 ;
Vaches grasses, 230 à 250 ;
Id. sèches, 120 à 185 ;
Id. vélées, 190 à 215 ;
Id. métis, 315 à 320 ;
Taureaux, 205 à 310 ;
Bœufs, 250 à 300 ;
Id. jeunes, 195 à 270 ;
Id. gras, 385 à 500 ;
Id. jeunes, gras, 290 à 300 ;
Une paire de chevaux, 350 ;
Mules, 75 ;
Moutons, 10 à 15 ;
Charrettes neuves, 800 à 840.
Le blé se vend de 20 à 23 francs l'hectolitre, à bord, et 22 en sacs ;
L'orge ordinaire, 18 à 21, la fanègue, soit 72 kilogrammes ;
L'orge chevaline, 20 à 22, l'hectolitre ;
La laine mérinos pure, 95 à 100 les 40 kilogrammes ;
La laine commune, 60, les 40 kilogrammes ;
Le miel blanc, 21, les 46 kilogrammes ;
Les fromages, 55, les 46 kilogrammes.
Si les objets servant à l'alimentation sont moins chers au Chili qu'en Europe, il n'en est pas de même des objets d'habillement, des outils et, en général, de tous les articles manufacturés. Aussi,

conseille-t-on aux émigrants de se munir de vêtements et des outils nécessaires à l'exercice de leur profession.

En revanche, les salaires sont plus élevés qu'en Europe. Ainsi, les cultivateurs et jardiniers gagnent de 150 à 250 francs par mois, plus la nourriture ;

Les valets de ferme de 75 à 125 francs, nourris ;

Les bouviers et agriculteurs, de 100 à 175, nourris ;

Les maçons, 8, par jour, sans nourriture ;

Les charpentiers, les forgerons, les ferblantiers, les cordonniers, les selliers, 10, sans nourriture ;

Les ébénistes, les ajusteurs et les tailleurs, 15, sans nourriture.

Nous ferons observer que la valeur de la piastre est très variable au Chili : de 5 francs, sa valeur nominale, elle descend très souvent à 4 francs, même à 2 fr. 65, à certaines époques de l'année. Il est donc absolument nécessaire que, dans les contrats d'engagement, les ouvriers fassent stipuler qu'ils recevront autant de piastres qu'il en faut pour atteindre la somme promise en francs. Par exemple : prenons une moyenne de salaire de 2 piastres par jour, qui sont censées représenter 10 francs, ou de 40 piastres par mois, soit 200 francs ; il faut préciser que c'est 10 ou 200 francs qu'il faut payer, n'importe le cours de la piastre. En négligeant de spécifier cette condition dans le contrat, on s'exposerait parfois à de grands mécomptes ; c'est, d'ailleurs, ce que nous avons dit en parlant de la République Argentine ;

notre recommandation a une très grande importance; qu'on en prenne donc bonne note.

Voici, d'ailleurs, la valeur en francs des monnaies du Chili :

Monnaies d'or : Le condor, 10 piastres, soit 50 francs ;

Le doublon, 5 piastres, soit 25 francs ;

L'écu, 2 piastres, soit 10 francs ;

La piastre, soit 5 francs.

Monnaies d'argent : La piastre, valant environ 4 francs ;

La demi-piastre, 2 francs ;

Le cinquième, le dixième et la demi-dixième de piastre, valeur 80, 40 et 20 centimes.

Monnaies de billon : 2 centavos, 1 centavo, 1/2 centavo, soit 10, 5 et 2 1/2 centimes.

Monnaies de papier : Billets 1, 2, 5, 10, 50, 100, 500 et 1,000 piastres, soit 5, 10, 25, 50, 250, 500, 2,500 et 5,000 francs.

Le gouvernement du Chili, voulant se procurer de bons ouvriers agricoles et d'autres qui lui sont nécessaires, accorde de sérieux avantages aux émigrants. Ainsi, il donne aux travailleurs, engagés par contrat passé avec ses agents autorisés en Europe, ordinairement ses consuls, la réduction du prix de passage d'Europe au Chili ; la concession gratuite de terres ; des avances de salaires, d'outils, de bétail, etc. Les avances doivent être remboursées par annuités.

La préférence est accordée aux familles d'agriculteurs qui ont le plus de ressources, soit en argent, soit en enfants.

Quant à ceux qui émigrent sans contrat, une somme de quatre à six cents francs leur est absolument nécessaire, afin de pouvoir vivre en attendant qu'ils aient trouvé à se placer.

La colonisation des districts qui ont été livrés récemment aux immigrants mérite une mention spéciale.

Pendant la dernière période agricole, 3,500 immigrants, répandus sur une superficie de 42,000 hectares, avaient semé, entre autres, 7,000 hectolitres de blé qui, à la récolte, ont donné plus de 40,000 hectolitres. Les colons possèdent 4,587 animaux à cornes et à laine, plus environ 14,000 volailles de basse-cour.

Il y a, au Chili, deux grandes colonies déjà anciennes, comptant des milliers d'habitants et plusieurs colonies nouvelles composées de Belges, de Suisses et d'Allemands. Les plus anciennes colonies sont presque exclusivement composées d'Allemands ; l'une est située à l'extrémité méridionale du continent et s'appelle Llanquihué ou Puerto-Mont ; l'autre est Valdivia, située près de Carrol. La seconde est plus industrielle que la première. Elle possède des brasseries, des scieries, des tanneries et fait annuellement pour plus de 25 millions de francs d'affaires.

Punta-Arenas possède une petite colonie. C'est un village situé au milieu du détroit de Magellan, entre

les deux Océans. La Patagonie est explorée. Il y a là des bois nombreux et d'immenses prairies propres à l'élevage du bétail. Les colons de Magellan s'occupent de l'élevage du bétail, de la pêche, de l'exploitation des mines d'or et des bois ; leur situation est prospère.

Toutes les nouvelles colonies prennent un grand essor, telles sont, entre autres, Quellem, Querkeragas, Quino, Galvarino, Puren, Licaro, Victoria, Taignen, Temno, Ereilla, Contalmo, etc.

Les 1,200 familles étrangères établies dans les nouvelles colonies sont le noyau d'une colonisation plus vaste. L'Etat leur accorde de précieux avantages rabais sur le prix du passage : exemption de droits de douanes pour leurs instruments, outils, bagages, ustensiles de ménage, etc. ; passage gratuit sur les chemins de fer de l'Etat jusqu'à leur destination. Le gouvernement paie aussi, mais par exception, des passages d'Anvers ou de Hambourg à Liverpool pour permettre aux émigrants d'aller prendre dans ce dernier port la ligne des vapeurs qui doit les conduire au Chili.

* * *

Disons quelques mots de notre colonie belge dans ce pays.

D'après les rapports officiels du consul général de Belgique à Santiago, M. Carion, notre petite colonie belge est très prospère, animée d'une grande ardeur au travail et des idées de solidarité, c'est-à-dire qu'ils se soutiennent les uns les autres.

Elle se compose d'agriculteurs, de directeurs de fabriques, de fabricants, d'armuriers, de tisserands, de fileurs, de papetiers, de tanneurs, de négociants, de boutiquiers, de coiffeurs et barbiers, de restaurateurs, etc. Ses membres ont su, presque tous, faire apprécier les bonnes qualités du Belge travailleur, et sont fiers de leur bonne renommée. Entre eux, ils ont fréquemment donné des exemples des meilleurs sentiments de cœur et de fraternité. Jamais une infortune d'un des leurs, et souvent d'un étranger, n'est restée sans secours ; toujours ils l'ont aidée de leur argent et de leur activité.

“ Quant à nos compatriotes désireux d'émigrer, dit notre consul général, ceux qui pourraient trouver une position au Chili sont : les tanneurs, les carrossiers, les brasseurs, ébénistes, menuisiers, papetiers, fondeurs, forgerons, armuriers, imprimeurs, lithographes, raffineurs, vigneron, ferblantiers, maçons, plafonneurs, cordonniers, coiffeurs, barbiers, tailleurs, selliers, cultivateurs, jardiniers, apiculteurs, les gens au courant de la fabrication des fromages, les valets de ferme, les palefreniers, les harnacheurs, etc. ; tous ceux-là trouvent facilement à se placer et gagnent de bons salaires.

„ Les jeunes gens belges qui se destinent au commerce devraient, à l'exemple des Français, des Anglais et des Allemands, faire un stage dans les maisons d'importation du Chili et y faire les études nécessaires pour s'y établir avec profit plus tard.

„ Quant à ceux qui appartiennent aux professions

libérales, c'est-à-dire, les hommes de lettres, professeurs, journalistes, etc., ils rencontrent beaucoup plus de difficultés à se placer.

„ J'ajouterai que, pour le colon agriculteur, les premiers travaux d'établissement sont durs et que le sort de l'immigrant ayant une profession, un métier, une industrie à exercer dans les grands centres du Chili sera toujours plus assuré que celui du premier, venant s'installer dans des contrées où tout est à créer et à faire ; à moins qu'il ne s'installe dans une des colonies existantes.

„ En résumé, tout immigrant peut gagner une bonne rémunération de son travail et faire des économies au Chili, à condition de bien travailler et d'être animé de persévérance ; j'en connais beaucoup qui s'y sont fait une belle position. „

Les départs d'Anvers pour le Chili ont lieu deux fois par mois. Le trajet s'effectue ordinairement en quatre à cinq semaines. Nourris et couchés, avec droit à 150 kilogrammes de bagages, les émigrants n'ayant pas de contrat paient environ 225 francs à l'entre-pont.

Ils ont le choix entre deux ports pour débarquer au Chili : Valparaiso et Talcahuano.

Par Valparaiso, ils arrivent à la capitale et au centre du pays. C'est là que se trouvent les plus nombreuses usines et les propriétés les mieux exploitées. Valparaiso possède de très importantes maisons de commerce en relations avec la Belgique.

Par Talcahuano, ils arrivent aux provinces agricoles du Sud et aux nouvelles colonies. Dès leur arrivée, les émigrants ayant un contrat sont conduits vers les colonies par les agents du gouvernement et reçoivent tous les renseignements nécessaires. Ils doivent être munis de papiers constatant leur identité, leur moralité et le métier qu'ils exercent.

Comme les pays précédents, le Chili fait partie de l'union postale. L'affranchissement d'une lettre du poids de 15 grammes est donc de 25 centimes, celui d'un journal, 5 centimes. Une carte postale coûte 10 centimes.

Le Chili a plusieurs consuls et vice-consuls en Belgique, notamment à Anvers, à Bruxelles, à Gand et à Liège, chargés de donner des renseignements à ceux qui désirent en avoir.

La Belgique a quatre consuls au Chili, à Santiago, à Valparaiso, à Coquimbo et à Antofogasta.

ILLINOIS

CHICAGO

L'immigration dans cet Etat de l'Amérique n'est à conseiller qu'aux petits cultivateurs possédant quelque argent. Mais comme nous avons à nous occuper ici des intérêts de tous ceux qui ont l'intention de s'expatrier, artisans, ouvriers, etc., de tous les métiers, nous allons dire quelques mots de la ville principale de cet Etat, Chicago, où certaines catégories d'ouvriers trouvent facilement un travail bien rémunéré.

Chicago, à peine âgée d'un demi-siècle, compte plus de 600,000 habitants. Elle est située sur le lac Michigan. Son mouvement commercial approche de 5 milliards de francs par an, et, Londres, New-York, Paris, Liverpool sont les seules places du globe qui l'emportent sur la *Reine des prairies*, comme on désigne Chicago en Amérique.

La navigation des lacs et les nombreuses lignes de chemins de fer qui y convergent amènent annuelle-

ment à Chicago plus de 10 millions de tonnes de marchandises et 8 millions de têtes de bétail.

Ses établissements industriels occupent plus de 150,000 ouvriers.

Chaque année, 9 millions de porcs et plus d'un million de bœufs sont abattus dans ses immenses abattoirs.

Cette ville possède vingt-six greniers mécaniques à grains pouvant contenir 29 millions de bushels. Le bushel, à Chicago, équivaut à 58 kilogrammes.

On évalue la recette moyenne et annuelle du maïs à 141,080,000 bushels, représentant une valeur de 189,200,000 francs ; celle du froment à 36,861,000 bushels, valeur 129,013,000 francs et celle de l'avoine à 108,866,000 bushels, valant 146,969,100 francs.

Qu'on juge de l'importance de certains établissements par les seuls exemples que nous voulons citer, et l'on aura une idée du nombre d'ouvriers qui sont nécessaires à ces colossales exploitations.

Dans l'établissement de MM. Armour et C^{ie}, on abat en moyenne, chaque année, 1,133,479 porcs ; 330,652 bêtes à cornes et 63,262 moutons. Le chiffre des affaires de cet établissement s'élève, en moyenne, à 44 millions de francs par an.

Les environs de Chicago possèdent de grandes usines métallurgiques, parmi lesquelles nous distinguons l'aciérie de *South Chicago*.

Cet établissement est regardé comme un des principaux du monde entier. Disposant d'un vaste terrain sur la plage méridionale du lac Michigan, cette usine

comprend trois divisions : les hauts-fourneaux, la fonderie Bessemer et le laminoir à rails. Des quatre hauts-fourneaux, produisant 1,200 tonnes par semaine, la fonte en fusion est transportée à la fonderie Bessemer qui comprend trois convertisseurs de dix tonnes capables de produire au besoin 1,000 tonnes d'acier en vingt-quatre heures.

Cette usine pourrait produire à elle seule, en un an, plus de 200,000 tonnes de rails. Malgré la crise industrielle, les salaires y sont élevés. Les manœuvres gagnent, 6 fr. 25 par jour, les fondeurs, 10 à 15 francs ; les lamineurs, 15 à 20 ; les chauffeurs, 25 à 30 francs.

L'usine de Juliet est presque aussi importante que celle de South Chicago. Les coulées se succèdent de douze en douze minutes au bassin Bessemer, et les rails sortent entièrement finis du laminoir, à raison de un par trente secondes.

À Lassalle, localité située au sud-ouest de Chicago, se trouve le vaste établissement fondé par deux immigrants allemands, MM. Mathiesen et Hegeler. C'est la plus grande usine à zinc des Etats-Unis ; elle emploie un nombre considérable d'ouvriers. Ses fondateurs eurent les premiers l'idée d'utiliser les résidus zincifères accumulés à l'orifice des mines de plomb du Wisconsin, dont nous avons parlé précédemment. Ils obtinrent presque pour rien, — un dollar et demi, ou 7 fr. 50, la tonne, — ce minerai considéré comme un rebut par les fondeurs de plomb.

Ils ont ouvert à Lassalle des charbonnages qui fournissent la houille à 7 fr. 50 la tonne et une usine à zinc qui se développe d'année en année.

Chicago et ses environs possèdent, en outre, de nombreux laminoirs pour fer et acier, des hauts-fourneaux fabricant des roues pour wagons ; des ateliers de construction de wagons et de machines pour chemins de fer et tramways ; des moulins à vapeur, des fonderies, des fabriques de meubles et de chaussures, des tanneries, des verreries, etc., où les bons ouvriers, car en Amérique on n'en veut pas d'autres, trouvent travail et bon salaire.

Nous avons un consul belge à Chicago qui donne volontiers les renseignements qu'on lui demande.

INDES ORIENTALES NÉERLANDAISES

Nous voici dans un pays de connaissances, car tous, depuis notre jeune âge, nous avons entendu maintes fois parler des riches possessions néerlandaises de l'archipel de la mer des Indes, de Java, de Sumatra, de Bornéo et surtout de Batavia. Bon nombre de Belges y sont établis et plus d'un de nos compatriotes a pris du service dans l'armée que le gouvernement hollandais y entretient.

Dans toutes les Indes orientales néerlandaises, les ouvriers belges sont très recherchés, surtout les flamands, d'abord à cause de leur réputation de bons et solides travailleurs, ensuite parce qu'ils comprennent la langue qu'on y parle, le hollandais.

Nous allons nous effacer et laisser la parole à notre honorable consul général à Batavia, M. Charlier. Mieux que nous, il va renseigner nos courageux compatriotes qui désirent émigrer sur les ressources de ces vastes contrées, qu'il a toutes visitées et où il représente la Belgique.

“ Aujourd'hui, les bateaux à vapeur à grande vitesse franchissent l'espace qui sépare Batavia de la Hollande, et de la Belgique pourrait-on dire aussi, en trente ou quarante jours. Presque toutes les îles, si favorisées de la nature, sont reliées entre elles par les services de bateaux à vapeur, qui y transportent des marchandises et des négociants de tous les pays, pendant que des voiliers en rapportent, dans tous les ports de Java, les produits les plus riches de l'agriculture.

„ D'ici à peu de temps, un câble sous-marin rapprochera sensiblement toutes ces grandes îles, riches en produits de toutes espèces de l'extrême Orient.

„ Déjà Bornéo, qui est cinq fois plus grande que Java et où les planteurs ont découvert, comme à Deli-Medan (Sumatra), de vastes terrains propres à l'agriculture et notamment à la culture du tabac, est fréquemment visitée et le va-et-vient sans interruption de courageux explorateurs ne tardera pas, j'en suis certain, à donner à l'agriculture, au commerce et probablement aussi à l'industrie, un immense champ d'exploitation.

„ Sumatra et Bornéo paraissent être aujourd'hui le point de mire de tous les travailleurs.

„ L'Allemagne envoie à Deli-Medan les plus robustes de ses enfants, et Bornéo, dans la partie du Nord, sous le protectorat anglais, s'ouvre, comme dans le Sud et l'Est, qui appartiennent aux Hollandais, au commerce et à la civilisation.

„ On m'assure qu'une société, ayant à sa tête un Belge, ira y exploiter la culture du tabac et qu'une grande concession de terres lui a été accordée dans ce but.

„ Notre consul à Samarang est en pourparlers avec le gouvernement pour obtenir certaines faveurs pour l'achat ou la location de grandes parties du sol également propres à la culture du tabac, et chacun aux Indes, armé de courage, ne craint pas de s'expatrier dans ces îles grandioses, qui promettent tant à l'agriculture.

„ Il y a certes, dans ces pays nouveaux, de vastes terres à défricher, qu'on obtiendra du gouvernement hollandais ou de la Société anglaise du Nord Bornéo, qui a ses représentants à Londres et dans plusieurs villes des colonies, moyennant une légère rétribution.

„ Mais il faut des travailleurs jeunes, laborieux et d'une bonne constitution, pour pouvoir résister au climat, car la culture du tabac exige un sol plus ou moins saturé d'humidité et les variations atmosphériques sous l'équateur ne sont nullement à comparer à celles de la Belgique.

„ Il fait très chaud entre les tropiques, malgré une pluie torrentielle, tandis que, dans tout le Nord de l'Europe, l'eau qui tombe du ciel rafraîchit toujours.

„ Plusieurs personnes entreprenantes et capables sont devenues riches en peu d'années à Deli-Medan et l'on prétend que la qualité de tabac récolté à Bornéo est aussi bonne que celle que fournit Sumatra.

„ Il est grandement question d'établir entre la Hollande et Deli-Medan un service de bateaux à vapeur allemands, et, une fois ce projet mis à exécution, rien n'arrêtera plus les courageux émigrants du Nord.

„ On s'étonne parfois de rencontrer tant d'Allemands partout, mais ce fait ne doit surprendre celui qui a pu les étudier en les coudoyant dans beaucoup de pays et principalement aux Indes orientales néerlandaises.

„ Ces hommes, la plupart très instruits, parlent plusieurs langues et ne dédaignent pas de servir, au début de leur carrière, en sous-ordre dans les plantations, etc., où un grand nombre de nos compatriotes ne voudraient pas, à tort, remplir d'aussi modestes emplois.

„ On trouve un grand nombre de négociants aux Indes néerlandaises, d'origine allemande, qui, au commencement, ont dû s'acclimater et vivre de privations, mais qui, plus tard, ont récolté amplement le fruit de leurs labeurs. Il me semble inutile d'ajouter que pareille conduite est un gage sûr de réussite.

„ Pourquoi les Belges ne feraient-ils pas ce que font les Allemands avec tant de succès ?

*
*
*

„ La Hollande possède une foule d'îles dans le vaste archipel des Indes, mais celles dont elle retire le plus d'épices et où les immigrants trouvent de bons salaires sont les Moluques.

„ Par leur situation, ce sont les plus riches, les plus fertiles, et leurs populations, en partie composées de chrétiens soumis, sont dès plus douces.

„ Les-Moluques sont aujourd'hui visitées par les bateaux à vapeur de la „ Nederlandsche-Indische Stoomvaart-Maatschappij „, qui quittent Java tous les quinze jours, et un grand nombre de caboteurs à vapeur et à voiles y portent constamment tous les produits nécessaires à leurs habitants.

„ Ils en rapportent, au retour, et notamment de Ceram, d'Amboine et de Banda, les meilleures épices provenant des plantations renommées de ces îles et aussi des quantités d'oiseaux de toutes espèces, qui y sont apportés de l'île d'Aroë, près de Papoua, (côte de la Nouvelle-Guinée).

„ Banca et Billiton sont connues par leurs riches productions d'étain.

„ Quiconque a pu visiter ces îles verdoyantes des tropiques, où des cocotiers, élevant leurs têtes parfois à la hauteur de 80 pieds, ne sont pas rares, et où une végétation perpétuelle recouvre le sol, ne peut s'empêcher de jeter un regard sur le passé, qui rappelle de tristes mais de glorieux souvenirs, pour ceux qui les ont conquises.

„ Telles sont les colonies qu'on désigne sous le nom „ d'Indes orientales néerlandaises „, auxquelles on pourrait encore joindre quelques terres de la Nouvelle-Guinée, où la marine a ses dépôts de charbons pour ravitailler les vaisseaux.

*
* *

„ Le climat des Indes néerlandaises varie avec les altitudes, mais on peut dire que, sur les plateaux, la température ne s'élève pas à plus de 29 degrés centigrades.

„ Pendant la durée de l'exploration que j'ai faite à Java et à Célèbes, je n'ai pas constaté plus de degrés et la sensation que fait ressentir cette chaleur qui, aux étrangers dans les pays tropicaux paraît excessive, ne m'a réellement pas incommodé qu'à Samarang et à Soerabaija, entre midi et trois heures. Mais j'étais alors continuellement en route et des marches dans les rues étroites, où les rayons solaires tombent perpendiculairement sur la tête, doivent être la cause de mon malaise de quelques jours.

„ Cependant cette température est plus supportable ici qu'en Europe, car on s'habille de blanc, et le costume qui couvre le corps, grâce à l'habileté du tailleur et à la souplesse du coton, n'en gêne nullement les mouvements.

„ La tête couverte d'un casque de liège et de même couleur, on peut franchement braver l'ardeur du soleil. Le thermomètre ne descend pas à moins de 25 degrés (sauf la nuit), à Batavia, Soerabaija et Samarang.

„ Il faut, malgré cela, quelques mois pour s'acclimater aux colonies, et l'acclimatation dépend beaucoup des moyens d'existence de celui qui s'y rend, de ses précautions, de sa manière de vivre, etc.

„ Dans les nouvelles plantations de café, de thé et de quina, placées de 3,000 à 6,000 pieds dans les montagnes, la température se rapproche beaucoup de celle

de l'Europe, et les nuits y sont très froides pour celui qui habite des maisons légèrement construites.

„ Dans ces plantations, le travailleur peut avoir tout ce que réclame son existence, sans devoir s'adresser aux fournisseurs des villes, car la vie animale ne lui coûte rien ou fort peu de chose, et les pommes de terre, de même que les meilleurs légumes qu'il récolte sans beaucoup de peine, croissent dans les jardins potagers qui entourent sa modeste habitation.

* * *

„ Les principales cultures à Java sont le café, le sucre, l'indigo, la cochenille, le thé, le tabac, le poivre noir, le poivre blanc, la gutta-percha, le quinquina, etc.

„ La grande culture du café appartient au gouvernement hollandais. Les terres que le gouvernement se réserve pour y planter du café sont toutes incultes et ne peuvent être défrichées pour la culture de la population qu'en cas d'urgence.

„ Le caféier croît pendant deux ans et porte des fruits la troisième année, selon les conditions du terrain. Les caféiers produisent durant huit à vingt ans; mais dans les anfractuosités des rochers et des hautes montagnes, on m'a montré des caféiers qui avaient près d'un siècle.

„ Les fruits mûrs sont séchés au soleil et écosés ensuite pour être transportés dans les magasins.

„ Le café planté par les habitants doit être livré au gouvernement dans ses magasins, qui sont petits

et construits en bambou dans les endroits peu productifs, mais qui sont de vastes bâtiments en pierre dans le Préanger, etc., où les cafés sont abondants.

* * *

„ La culture gouvernementale de la canne à sucre cessera entièrement à Java en 1890; de sorte qu'en 1891 la culture sera libre; on croit généralement que la culture du café sera aussi bientôt abandonnée aux particuliers.

„ La production moyenne et annuelle du sucre s'élève à 6 millions de pécols, soit environ 375 millions de kilogrammes, provenant de 40,000 hectares plantés de cannes à sucre.

„ Le quinquina est cultivé dans soixante-quatre exploitations. Les cultures gouvernementales ne donnent, en moyenne, que 213,000 livres de quinquina, tandis que les cultures des particuliers en donnent environ trois fois plus.

„ A l'exception du café, du sucre, de l'opium et du quinquina, toutes les autres cultures faites à Java se font sans l'intervention du gouvernement.

„ Le riz donne lieu à une culture très importante, car on en mange énormément dans les colonies hollandaises. Après le riz, on plante dans la même année le tabac, l'indigo, le coton, le maïs, les patates douces et différentes espèces de fèves et de pois. Le tout est récolté en quatre mois, pour employer après de nouveau les champs à la culture du riz. Cette seconde culture, dans la même année, se nomme celle du

second cru (tweede gewas), en opposition avec le premier cru, dont on fait payer la contribution foncière.

„ On a cultivé le riz sur des rizières pendant un grand nombre d'années, peut-être des siècles, sans que jamais la terre ait été fumée ou engraisée, et ce fait remarquable doit être attribué à la richesse des eaux qui arrosent les champs à chaque saison des pluies.

„ Le gouvernement a le monopole de la culture de l'opium, qui lui rapporte 18 millions de florins, soit plus de 36 millions de francs.

* * *

„ L'île de Java produit, bon an mal an, environ 3 millions de kilogrammes de thé, qui s'exportent en Hollande et en Angleterre, et fournissent de beaux profits à ceux qui les cultivent.

„ On a commencé cette culture, il y a seulement vingt-cinq ans, à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer; les arbres ont déjà atteint une hauteur extraordinaire

„ L'ouvrier gagne dans les principales exploitations de thé, à Waspada, par exemple, en moyenne, 23 à 25 francs par mois, et les femmes et les enfants, payés à l'entreprise, reçoivent de 25 à 75 centimes par jour.

„ Près de 1,000 ouvriers s'occupent chaque jour de la culture du thé et, du quinquina, et comme dans ces parages, une famille composée du père, de la

mère et de quatre à six enfants, peut se nourrir très bien avec 55 à 60 centimes par jour, la paix et la joie règnent à Waspada, comme dans le pays le plus fortuné du monde.

„ Waspada se trouve à 4,000 pieds du sol et l'on y cultive jusqu'à 5,000 pieds d'arbres à thé. En outre, dans les terrains de la plaine, on cultive les pommes de terre, les fèves, les arachides, etc.

„ Plus loin, poussent les riches productions de Préanger. Dans les jardins, poussent les plus belles fleurs de l'Europe, et quand on les parcourt au soleil couchant, leur parfum rappelle celui des belles serres des horticulteurs de Gand.

„ Dans tout le Préanger, entre Bandoeng et Garoet, qui possède aussi de riches cultures, on rencontre beaucoup de marchés où les habitants trouvent tous les produits nécessaires à leur subsistance, de même que les objets dont on a besoin pour les travaux des champs.

„ Beaucoup de Chinois ont établi, dans quelques localités, des magasins où ils débitent aux Belges, Français et Allemands les principaux articles dont on se sert dans les ménages.

„ Garoet fait un grand commerce; les habitants s'y livrent, en outre, à la pisciculture avec grand succès. Les carpes dorées, entre autres, qui y croissent très vite et qui peuvent être transportées vivantes dans des paniers de bambou, avec des feuilles de pisany mouillées, à une grande distance, donnent lieu à des affaires fort lucratives. A Ara-

gono, il y a beaucoup de gens qui ne vivent que de cette industrie.

„ Les Européens sont peu nombreux à Chéribon. C'est dans cette belle province que j'ai rencontré de magnifiques champs de cannes à sucre, de nombreuses fabriques et des plantations diverses, notamment de café et de riz, dont l'exportation est considérable. „

Nous arrêtons ici les renseignements fournis sur les Indes orientales néerlandaises par notre honorable consul général. Ceux qui désireraient y émigrer peuvent avoir tous les renseignements supplémentaires qu'ils croiraient pouvoir leur être utiles, soit en s'adressant à nos consuls à Batavia, à Curaçao, à Macassar, à Padang, à Samarang et à Soerabaija, soit aux consuls des Pays-Bas à Anvers, à Bruxelles, à Bruges, à Gand, à Liège et à Ostende.

KANSAS

C'est un des plus jeunes, des plus fertiles et des plus vaillants Etats de l'Amérique. Grâce à l'émigration, sa population qui, en 1860, ne s'élevait qu'au modeste chiffre de 107,206 habitants, en compte aujourd'hui 1,268,520.

Sa superficie est de 52,572,160 acres dont seulement 15,473,495 sont cultivés.

Cette augmentation si considérable de population, en peu d'années, dit assez que les émigrants trouvent au Kansas ce qu'ils recherchent : travail et avenir. C'est d'ailleurs, ce que nous verrons plus loin.

Cet Etat dont le climat est très salubre mais assez froid pendant les mois d'hiver, c'est-à-dire, de décembre au mois d'avril, est essentiellement agricole. Ses principales cultures sont : le maïs, l'avoine, le froment, le millet, les pommes de terre et les légumes de tous

genres. Des champs immenses, prairies, champs de trèfle et d'autres herbages donnent une quantité de foin évaluée, en moyenne, à 3,800,000 tonnes dont la valeur s'élève à 85,440,000 francs.

Le rendement moyen d'un acre est de 40 bushels pour les terres fertiles. L'acre est égal à 40 ares. Le bushel pèse 58 kilogrammes. Cette production va jusqu'à 60 et même 80 bushels dans les terres réputées les meilleures.

Le prix de vente du maïs est, en moyenne, de 25 à 30 cents, ou 1 fr. 25 à 1 fr. 50 le bushel.

Les frais pour labourer, semer, cultiver, couper et rentrer s'élèvent à environ 23 francs par acre, le bénéfice net est donc des plus satisfaisants.

La culture de la vigne donne également de bonnes recettes. Le vin est bon ; il a un goût de fraise.

Les bonnes terres, déjà en exploitation, valent de 100 à 200 francs l'acre, suivant leur éloignement ou leur rapprochement plus ou moins grand des villes.

L'élevage du bœuf et du cheval est une des meilleures industries à faire au Kansas.

D'après la dernière statistique officielle, cet Etat possède :

1,583,915 bœufs,
640,000 vaches laitières,
635,000 chevaux,
86,100 mules,
830,200 moutons,
2,377, 560 porcs.

L'extraction de la houille donne de l'ouvrage à un

grand nombre d'immigrants, surtout dans les localités d'Osage, de Cherahue et de Cramford. La superficie des couches de charbon est de 17,000 milles carrés. Le produit des divers charbonnages monte en moyenne à 1,400,000 tonnes par an.

Le salaire des ouvriers mineurs varie de 10 à 14 francs par jour, de septembre en avril. Pendant les autres mois, les mineurs ne travaillent que 16 à 20 jours par mois et leur salaire varie alors de 7,50 à 10 francs par jour.

Les ouvriers de ferme engagés à l'année et nourris et logés gagnent de 75 à 100 francs par mois. A l'époque de la moisson, l'ouvrier à la journée, logé et nourri, gagne 5 francs.

Un homme laborieux trouve toujours du travail au Kansas, surtout s'il comprend un peu l'anglais. Dans le cas contraire, il ne gagne, en moyenne, que 50 francs par mois, avec logement et nourriture, à moins, toutefois, de se placer chez des Belges ou des Français déjà établis.

Le coût de la vie n'est guère plus élevé qu'en Belgique, mais les loyers sont plus chers. Le boarding, c'est-à-dire la pension, comprenant logement et nourriture, coûte pour un homme seul environ 90 francs par mois, non compris le vin, qui coûte 75 centimes le litre à ceux qui se donnent le luxe d'en boire.

Une maison pour un ménage d'ouvrier est louée de 40 à 75 francs par mois ; celle d'un loyer de 40 francs comprend cinq chambres et un petit jardin clôturé.

On peut acheter du terrain et faire bâtir en donnant

des acomptes mensuels peu élevés. Un terrain d'environ 150 pieds, maison bâtie de quatre chambres et jardin clôturé, revient à environ 2,000 francs.

A Osage-City et à Florence, on trouve des immigrants belges. A Osage-City, ils s'occupent de commerce ou travaillent dans les charbonnages. A Florence, ils s'adonnent principalement à l'agriculture ou au travail dans les carrières. Ils sont pour la plupart originaires de la province de Liège, du Luxembourg et du Hainaut.

Notre consul général à Philadelphie, M. Reuleaux, cite le cas d'un Belge qui est venu, en 1876, s'établir avec sa femme non loin de Florence. Possédant 3,500 francs, soit 1,700 dollars, ils acheta 80 acres de terres, qu'il cultiva. En 1880, il agrandit déjà sa propriété. En 1887, sa ferme avait une contenance de 405 ares. Il avait quatre-vingt-dix têtes de bétail, soixante porcs et quatre chevaux, ainsi que tout le matériel nécessaire à une bonne exploitation. Le tout représentait déjà en 1887 un capital de plus de 50,000 francs.

“ J'ai rencontré, dit-il, dans son rapport à notre ministre des affaires étrangères, plusieurs Belges qui travaillent comme manœuvres dans les exploitations de Florence. Leur salaire journalier est de 7 fr. 50. Ils ont un travail assuré chaque année depuis le 15 mars au 15 décembre. Pendant le reste de l'année, ils s'occupent soit à couper du bois, soit à construire des murs en pierres sèches; ils gagnent, pour cela, de 2 fr. 75 à 3 fr. 75 par jour. Tous se disent très satisfaits.

„ En outre, j'ai vu MM. Philémon et Léon Ledoux, deux Belges établis depuis longtemps à Osage-City. Ils m'ont déclaré qu'ils se tiennent à la disposition de leurs compatriotes de Belgique qui voudraient venir habiter cette localité. S'ils connaissent un métier, s'ils sont bons travailleurs et gens économes, ils n'ont qu'à leur écrire et ils leur donneront tous les renseignements désirables. En les prévenant par lettre, avant de partir d'Anvers, ils promettent même de leur trouver une habitation et du travail. „

Que nos compatriotes qui ont le désir d'émigrer prennent bonne note de ce que nous venons de dire.

LOUISIANE

La Louisiane, ainsi nommée en l'honneur du roi de France Louis XIV, est aujourd'hui un Etat indépendant faisant partie de la Confédération de l'Amérique du Nord.

A divers points de vue très importants, comme nous le verrons plus loin, c'est une des grandes contrées d'outre-mer à recommander à l'émigrant laborieux.

Ses bornes sont : au nord, les Etats d'Arkansas et du Mississipi ; au sud, le golfe du Mexique ; à l'est, le Mississipi et le golfe du Mexique ; à l'ouest, l'Etat du Texas.

La Louisiane a une superficie de 117,000 kilomètres carrés. Sa population s'élève à peine à un million d'habitants ; soit environ 10 habitants par kilomètre carré.

La capitale de la Louisiane est la Nouvelle-Orléans, ville des plus remarquables et qui possède à peu près 300,000 habitants.

Comme dans tous les Etats de l'Amérique, on y jouit d'une grande liberté. L'instruction primaire est obligatoire et gratuite. Tous les cultes y sont, de la part du gouvernement, l'objet de la même protection ; le catholicisme romain est la religion dominante.

La langue officielle est l'anglais ; mais le français est la langue qui est le plus en usage dans la société des villes et même de la campagne, ce qui n'est pas sans importance pour les émigrants belges.

Le climat de la Louisiane est sain dans la partie montagneuse du territoire, qui compte aussi le plus grand nombre d'habitants. Les pluies torrentielles qui tombent sur la partie qui est voisine du Mexique détrempe le sol, le transforment en marécages, et la rendent moins salubre. Toutefois, d'immenses travaux de dessèchement ont déjà amélioré considérablement la situation et, d'année en année, cette région devient plus saine.

* * *

Le sol de la Louisiane est d'une fertilité remarquable. La canne à sucre et le cotonnier y croissent naturellement. Aucun pays de la Confédération américaine ne peut lui être comparé au point de vue de la production du sucre. Après cette denrée, viennent successivement, d'après leur ordre d'importance, le

riz et le coton, dont l'exportation est considérable, puis le maïs. Le tabac est cultivé avec succès.

Dans la partie sud croissent l'oranger, le cotonnier, le limonier et tous les arbres fruitiers des tropiques.

De vastes et gras pâturages donnent une excellente nourriture au nombreux bétail. Les bœufs et les moutons importés d'Europe, s'y sont multipliés extraordinairement ; ils se chiffrent par millions.

Plus de 20,000 fermes sont actuellement en pleine exploitation ainsi qu'environ 1,500 établissements industriels de grande importance.

C'est dans la Louisiane que nous rencontrons la plus grande ferme du monde.

Ce vaste domaine agricole d'un seul tenant se trouve dans le Sud-Ouest de la contrée. Il appartient à un syndicat de financiers de New-York. Son étendue est de 160 kilomètres de long sur 40 de large, soit 640,000 hectares.

Le directeur général de cette prodigieuse ferme dans un de ses rapports donne les renseignements suivants :

Cette immense exploitation agricole fut constituée, en 1883, de terres achetées simultanément au gouvernement des Etats-Unis et à celui de la Louisiane. A cette époque, toutes ces terres étaient livrées à la pâture et occupées par les troupeaux des éleveurs du voisinage ; troupeaux à demi sauvages de bœufs, de moutons et de chevaux, qu'on évaluait à 30,000 têtes.

Le premier soin de la compagnie concessionnaire

fut de diviser cette grande étendue en pâturages de dimensions réduites et propres à la surveillance. Des stations furent établies à neuf ou dix kilomètres de distance les unes des autres ; les palissades de clôture seules coûtèrent plus de 250,000 francs.

La terre ayant été reconnue favorable à la culture du riz, du sucre, du coton et du blé, les moyens de défrichement appropriés à la grandeur de la tâche furent alors mis en œuvre, et ces moyens sont encore employés actuellement à l'exploitation courante. C'est ainsi que les fossés sont creusés à la vapeur, que le labourage se fait également à la vapeur, ainsi que les travaux complémentaires de hersage, battage, etc.

Soit, par exemple, à labourer un champ de 60 hectares (c'est la mesure moyenne) ; on dispose sur deux côtés perpendiculaires l'un à l'autre deux machines à vapeur mobiles, qui agissent sur un câble pourvu de quatre charrues. Ces deux machines, servies par trois hommes, suffisent à labourer dix hectares par jour. Tout le travail s'achève donc en une semaine. Le hersage, les semailles, la moisson, tout se fait par des procédés analogues. Si bien qu'il n'y a pas sur le domaine un seul bœuf ou cheval de trait employé à cette besogne. Les seuls animaux dont on se sert comme auxiliaires sont les chevaux montés par les pâtres pour surveiller et conduire les 16,000 têtes de bétail parquées sur le domaine.

On y trouve les diverses installations qui permettent à son nombreux personnel de se procurer les choses nécessaires à la vie : par exemple, un moulin,

un magasin général, une banque, une glacière, un chantier de construction en bois, des bureaux de poste et de télégraphe. La ligne du Southern Pacific Railroad traverse le domaine sur une longueur de 57 kilomètres; deux stations spéciales et de nombreux tramways la desservent. Enfin, trois bateaux à vapeur appartenant à la compagnie opèrent sur ses propres eaux, qui présentent un développement navigable de 480 kilomètres.

Ces choses n'ont pas uniquement pour nous, Belges, un intérêt de curiosité. Elles expliquent, dans une large mesure, à quelles concurrences sont désormais voués nos agriculteurs dans le combat pour la production à bon marché, c'est-à-dire pour la vie.

Le domaine dont nous venons de parler est une exception, sans doute, même aux Etats-Unis, par ses gigantesques proportions. Mais les grands domaines exploités par des capitaux associés tendent de plus en plus à y devenir la règle, et c'est ainsi que l'Union américaine produit les énormes quantités de céréales, de fruits et de viandes dont elle inonde les marchés européens.

L'exploitation du sucre, du coton, des céréales, du porc salé, des cuirs bruts et travaillés, des suifs, des bois de construction, etc., prend chaque année une plus grande extension.

De vastes contrées sont encore couvertes de forêts vierges où les animaux sauvages habitent jusqu'à ce que, comme partout ailleurs, la pioche du défricheur viendra les chasser des fertiles terrains où la culture doit donner bientôt de magnifiques résultats.

On trouve, dans la Louisiane, de nombreuses mines de charbon; leur exploitation constitue une part notable de l'industrie du pays. Le fer, l'alun, le sel gemme, l'argent, etc., s'y rencontrent également en quantités considérables.

* * *

Le gouvernement de la République accorde à tout immigrant qui s'engage à se faire naturaliser, après cinq années de séjour, 160 acres de terrain, soit 6,400 ares, à raison de 12 cents, ou 60 centimes l'acre, plus les frais d'inscription et de mesurage, qui sont minimes.

L'immigrant qui désire profiter de ces avantages doit adresser sa demande à la *State Immigrant Society* (Société d'Immigration de l'État), à New-Orleans.

Il agira prudemment en n'achetant aucun terrain sans s'être assuré d'avance de sa fertilité et de sa situation. Ce qu'il peut faire de mieux, c'est de commencer, en arrivant, par travailler pendant quelques mois dans une des nombreuses fermes du pays, lors même qu'il aurait de l'argent pour s'établir à son propre compte. Il se mettra ainsi au courant de tout ce qui lui est essentiel de connaître, tout en épargnant ses propres fonds.

Les moyens de communication, tant par terre que par eau, sont faciles et nombreux. C'est un point capital pour la vente des produits dans les grands centres.

Des cultivateurs intelligents et laborieux, disposant d'un peu d'argent sont sûrs de réussir à la Loui-

siane. Mais un petit capital de 500 à 1,000 francs leur est absolument nécessaire.

Quant à ceux qui, dès leur arrivée, voudraient nonobstant s'établir et commencer une exploitation agricole, ils doivent pouvoir disposer de 2,500 à 5,000 francs.

Un ouvrier agricole gagne, en moyenne, 3 à 4 francs par jour sans nourriture ni logement. Les vivres sont à très bon marché. Un ouvrier peut se loger et se nourrir très bien à raison de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 par jour.

Les menuisiers, charpentiers, charrons, forgerons, mécaniciens, etc., ont des salaires beaucoup plus élevés et qui varient de 10 à 15 francs par jour.

A la Louisiane, comme dans toutes les autres contrées des Etats de l'Amérique du Nord et du Sud, les objets manufacturés sont plus chers qu'en Europe.

Les taxes des postes, les monnaies, les mesures et les poids sont les mêmes que ceux que nous avons indiqués pour le Canada.

Il y a un départ régulier chaque mois d'Anvers pour la Nouvelle-Orléans, où débarquent les émigrants. La durée du voyage est de 22 à 25 jours. Les frais de passage, nourriture, couchage et 100 kilogrammes de bagages compris, s'élèvent à environ 200 francs.

La Nouvelle-Orléans est la résidence d'un consul belge. Les consuls de la Louisiane en Belgique sont les mêmes que ceux des Etats-Unis et résident respectivement à Anvers, Bruxelles, Charleroi, Gand, Liège, Ostende et Verviers.

MEXIQUE

Nous voici arrivés dans un pays autrefois un empire; aujourd'hui, une république fédérative, d'une immense étendue, aux grandes ressources et aussi remarquable au point de vue de ses climats qu'à celui de ses nombreux produits. En effet, sous le rapport du climat et des cultures, questions si importantes pour les émigrants, le Mexique offre trois grandes divisions.

La première est la *Terre chaude*, qui part du littoral et s'étend jusqu'à une certaine hauteur. La nature végétale y est d'une puissance exubérante. On y trouve le coton, le sucre, les bananes, l'indigo, etc.

La deuxième, la *Terre tempérée*, jouit d'un printemps perpétuel. C'est un vrai paradis terrestre, région délicieuse et la plus saine du pays.

La troisième est la *Terre froide*, ainsi appelée

parce qu'elle est moins chaude que les autres, mais sa température ressemble à celle que nous avons en Belgique ordinairement pendant l'été.

La végétation varie comme la température depuis les rivages brûlants de l'Océan jusqu'aux sommets glacés des Cordillères.

Dans la région chaude, on trouve les palmiers et cent autres espèces d'arbres qui ne peuvent croître en Belgique que dans les serres chaudes.

Sur les confins de la zone chaude et de la zone tempérée, on cultive la canne à sucre, le cotonnier, le cacaoier, l'indigotier et le bananier.

Dans la zone tempérée, nous rencontrons les fruits d'Europe, les sapins, etc. ; dans la zone froide, tous les arbres conifères.

Le bananier tient, parmi les végétaux, le premier rang. Un terrain de 100 mètres carrés donne facilement 2,000 kilogrammes de fruits. Le manioc occupe le même rang que le bananier.

La culture du maïs est plus étendue ; le maïs produit généralement 150 pour un. C'est la principale nourriture des hommes et des animaux.

Le henequen, sorte de chanvre, mais plus résistant que le nôtre et n'exigeant presque aucun soin, rapporte 250 à 300 0/0.

Le froment, le seigle et les autres céréales de l'Europe ne donnent lieu à une culture sérieuse que sur le plateau de la zone tempérée. Le froment y produit, en moyenne, 25 à 30 pour un.

Dans la région la plus fertile, on cultive la pomme

de terre. On y trouve les pommiers, les cerisiers, les noyers, les mûriers et la plupart des fruits de l'Europe.

Le maguey, variété de l'agave, fournit une boisson appelée *pulque*, que les habitants consomment en très grandes quantités. Les fibres du maguey fournissent du chanvre et du papier ; ses épines servent d'épingles et de clous.

La culture du sucre fait de grands progrès. La cochenille a une exportation considérable. Le jalap, bien connu de ceux qui ont besoin de se purger, croît dans le canton de Jalapa, d'où il tire son nom.

Les matières textiles, les bois, les peaux, le café, le tabac, la vanille, le caoutchouc, etc., tiennent une place importante dans les transactions commerciales.

Les animaux domestiques de l'Europe se sont parfaitement acclimatés au Mexique, et s'y sont prodigieusement multipliés. Les chevaux sauvages parcourent des plaines immenses ; ils sont beaux et vigoureux, ainsi que les mulets, qui rendent de grands services aux cultivateurs. L'élevage des bœufs est une industrie des plus lucratives du pays ; on y rencontre des fermes qui possèdent 40,000 à 50,000 bœufs.

* * *

Les métaux précieux et les minéraux utiles abondent au Mexique : or, argent, fer, cuivre, plomb, mercure, antimoine, sel gemme, etc.

Les mines sont entourées de champs labourés, de

villes et de villages; des forêts couvrent les collines voisines et fournissent le bois nécessaire; tout y facilite l'exploitation des richesses souterraines.

* * *

Le Mexique est environ soixante-dix fois plus grand que la Belgique. Sa superficie est de 1,946,292 kilomètres carrés. Sa population ne s'élève qu'à environ 11 millions d'habitants, soit seulement 5 à 6 habitants par kilomètre carré. Mexico, sa capitale, est regardée comme une des plus belles villes du monde et compte plus de 300,000 habitants.

Le Mexique est situé dans l'Amérique septentrionale. Il est borné au nord par les Etats-Unis; au sud par l'Océan Pacifique; à l'est par le golfe du Mexique et la mer des Antilles, et à l'ouest par l'Océan Pacifique.

Il est divisé en 27 Etats, un district fédéral et deux territoires.

Il n'y a pas de religion d'Etat. La population est catholique. On y trouve beaucoup de protestants, de juifs, etc., qui, tous, exercent librement leur culte.

Les lois garantissent les mêmes libertés aux étrangers qu'aux indigènes, et tous, sans exception, sont soumis aux mêmes lois.

L'instruction primaire est gratuite; elle est très répandue; dans ses écoles on n'enseigne que ce qui est indispensable de savoir: lire, écrire et calculer.

* * *

Ce pays n'a pas d'agences d'immigration.

Les émigrants belges sont déjà en assez bon nombre au Mexique. Avant de s'établir pour leur propre compte, presque tous ont débuté par le travail dans de grandes exploitations, et rien de mieux au point de vue de leurs intérêts et des connaissances nécessaires à acquérir pour ne pas s'exposer à des mécomptes et pouvoir profiter plus sûrement des avantages accordés par le gouvernement.

Celui-ci accorde généralement des concessions de terres à condition que le bénéficiaire prenne l'engagement d'établir des familles européennes sur les terres concédées. Chacune de ces familles peut recevoir 2,500 hectares.

Toutes ces terres sont de premier choix et d'une fertilité remarquable, n'exigeant aucun engrais.

De nombreux contrats ont déjà été souscrits par des capitalistes américains, anglais et français, qui, tous, ont intérêt à faire cultiver les terres concédées.

En outre, une loi spéciale accorde à tout étranger, habitant la République du Mexique, la faculté d'acquérir, par lui-même, jusqu'à 2,500 hectares de terres. Voici les prix, par hectare, fixés pour l'année 1888, la dernière dont les documents officiels ont été publiés.

Pour les terrains de 1^{re} classe, le prix par hectare varie de 30 centavos à 5 piastres 60 centavos, cette grande différence est due à la situation des terrains, plus ils se rapprochent des grands centres et des voies

de communication et plus leur prix s'élève ; ainsi, dans les environs de Mexico, de Puebla, de Morelos, de Queretaro, etc., le prix est de 4 piastres 50.

Pour les terrains de 2^e classe, le prix, par hectare, varie de 20 centavos à 3 piastres 75, exactement pour le même motif.

Les terrains de 3^e classe se vendent depuis 15 centavos jusqu'à 2 piastres 50.

La valeur nominale de la piastre mexicaine est de plus de 5 francs, mais sa valeur réelle, en Europe, n'est actuellement que d'à peu près 4 francs. Le centavo vaut 5 centimes ; valeur réelle 4 centimes.

Quant aux poids et mesures, le système métrique a été officiellement adopté par le gouvernement, mais il n'est pas encore en usage dans le commerce.

La livre mexicaine est de 460 grammes.

Le quintal est de 100 livres, ou 46 kilogrammes.

L'arroba représente 25 livres ou 11 kilogrammes 500. Quatre arrobas font un quintal.

L'unité de mesure est la vara, qui a 0 m. 84 de longueur.

On le voit, par les prix sus-indiqués des terrains, les exploitations agricoles ne demandent relativement qu'un petit capital. Les terrains appartenant au gouvernement sont d'un grand bon marché et sont vendus généralement avec beaucoup de facilité de paiement. Les plus fortes dépenses consistent dans l'acquisition du matériel agricole, du bétail, etc.

Pour toutes les autres industries, il faut, au Mexique, un capital quatre ou cinq fois plus grand qu'en Belgique.

* * *

Outre les avantages que nous avons fait connaître plus haut, le gouvernement accorde encore les suivants, durant dix ans, aux émigrants qui viennent s'établir au Mexique :

Exemption de toute espèce de contributions municipales ; exemption des droits d'importation et d'octroi pour les vivres, les instruments de labour, outils machines, matériaux de construction, animaux de service et de reproduction ; exemption personnelle des droits d'exportation pour les produits que le colon récolte ; exemption du service militaire ; des droits de légalisation et de délivrance des passe-ports.

En outre, des primes sont réservées à tous ceux qui font des travaux remarquables ou qui introduisent un nouveau genre de culture ou une industrie nouvelle utile et recommandable.

* * *

Ce sont principalement les agriculteurs qui sont demandés au Mexique. Cependant certaines catégories de travailleurs, tels que forgerons, mécaniciens, maréchaux-ferrants, fondeurs, serruriers, maçons, charpentiers, menuisiers, charrons, etc., y gagnent de bons salaires.

Comparés au coût de l'existence, les salaires permettent à tout ouvrier économe d'épargner au moins 20 pour cent. Le minimum des salaires est évalué à 80 francs par mois, le maximum à 400.

Avant de quitter la Belgique, l'émigrant peut

prendre directement tous les renseignements qui lui sont nécessaires, chez les consuls belges ayant leur résidence à Mexico, Carmen, Mazathan, Mérida, Puebla, Tampico et à Vera-Cruz. Nous lui conseillons même de s'adresser à notre ministre plénipotentiaire à Mexico; plus on a de renseignements et mieux cela vaut.

Il peut également obtenir des renseignements chez le ministre résident et les vice-consuls du Mexique en Belgique, à Bruxelles, Anvers et Gand.

Il y a un départ par mois d'Anvers pour le Mexique. Le voyage dure quatre ou cinq semaines et coûte à l'entre-pont environ 250 francs, nourriture, couchage et bagages compris.

Le Mexique fait partie de l'union postale. L'affranchissement d'une lettre ordinaire est donc de 25 centimes; celui d'un journal, 5. Carte postale 10 centimes.

Nous croyons devoir reproduire ici, la note adressée par le consul de Belgique à Carmen au ministre des affaires étrangères à Bruxelles et sur le Mexique et notamment sur le territoire de Carmen, à la suite de nombreuses demandes de renseignements qui lui étaient parvenues de Belgique sur l'émigration dans ce pays.

Carmen

“ Le climat de Carmen, dit-il, comme celui de toute la côte du Mexique, est tropical, mais supportable. Depuis le mois de février jusqu'à la fin de mai, la

chaleur va en augmentant pendant ces mois pour arriver au maximum en mai. Toutefois, je m'enpresse d'ajouter qu'elle est mitigée par le vent de terre qui souffle du sud-est, pendant la matinée, et par la brise de la mer qui vient du nord-est et se fait sentir pendant toute l'après-midi. Il est très rare que la température dépasse 35 degrés centigrades.

„ A partir du mois de juin, il pleut presque tous les jours entre 4 et 8 heures du soir. Durant une heure, il tombe une très grande quantité d'eau. Cette pluie journalière rafraîchit l'atmosphère et dure jusqu'au mois d'août, le plus chaud de l'année. Les mois de décembre et janvier sont réellement agréables et les plus favorables aux Européens pour s'acclimater.

„ Ceux qui habitent les endroits marécageux sont exposés aux fièvres intermittentes principalement à l'époque des premières pluies. Les Européens qui en souffrent, au commencement de leur séjour finissent par y être moins accessibles et passent souvent de longues années sans éprouver un seul accès de fièvre. Les fièvres intermittentes, soignées dès le début, sont sans gravité. Les fièvres pernicieuses, heureusement beaucoup plus rares, sont plus graves.

„ Une indisposition fort à craindre dans le pays, mais qu'on peut éviter en prenant les précautions nécessaires, est la dysenterie. Les aliments malsains, l'abus des fruits et les eaux parfois mauvaises en sont les causes principales.

„ La fièvre jaune est la terreur des Mexicains, comme le choléra et le typhus sont la terreur des Européens.

„ La ville de Carmen ne compte que 7,000 habitants. Une petite maison, comprenant quatre chambres, une cuisine et une cour, située dans une des principales rues, coûte, au bas mot, 80 francs par mois. Dans certains endroits privilégiés, ce loyer monte à 125 et même 150 francs.

„ Le peuple habite des maisons en bois beaucoup moins chères, couvertes en chaume. Ces maisons n'ont qu'une ou deux pièces et coûtent 10 à 15 francs de loyer par mois. La construction et le terrain de ces habitations coûtent environ 500 francs.

„ Les gens dénués de ressources trouvent aisément aide et protection, s'ils s'en montrent dignes. Cela n'empêche pas que je conseille à tout émigrant à ne compter que sur son travail, son intelligence et son honnêteté pour faire son chemin et s'armer de courage et de volonté pour réussir.

„ La classe ouvrière en Europe se fait souvent une idée fautive de l'Amérique en général et du Mexique en particulier. Le travail y est certainement plus facile à trouver et mieux rétribué, mais la vie y est plus chère et de là à venir moissonner à pleines mains, comme beaucoup en ont l'espoir, il y a une distance énorme. Que ceux qui se rendent au Mexique soient bien persuadés qu'ils viennent dans un pays où l'on saura parfaitement apprécier leurs capacités et leur travail et où ils trouveront des concurrents sérieux dans tous les métiers.

- „ Prix des vivres sur le territoire de Carmen :
- „ Viande de bœuf, 0,46 centimes la livre ;
 - „ Viande de porc, 0,69 ;
 - „ Viande de tortue, 0,23 ;
 - „ Jambon, 0,92 ;
 - „ Saucissons, 1,38 ;
 - „ Fromage de Hollande, 0,92 ;
 - „ Pain, 0,23 ;
 - „ Beurre, 1,38 ;
 - „ Haricots, 0,12 ;
 - „ Maïs, 0,06 ;
 - „ Poisson frais, 0,23 ;
 - „ Saindoux, 0,58 ;
 - „ Cacao, 1,15 ;
 - „ Tabac en feuille, 0,58 ;
 - „ Riz, 0,18 ;
 - „ Viande salée, 0,35 ;
 - „ Poisson salé, 0,12 ;
 - „ Lait, 0,46 le litre ;
 - „ Vin d'Espagne, 0,92 ;
 - „ Vin français, 1,84 la bouteille ;
 - „ Vermouth, 2,30 ;
 - „ Genièvre, 2,07 ;
 - „ Cognac, 3,68 ;
 - „ Huile d'olive, 3,22 ;
 - „ Bière étrangère, 0,46 la demi-bouteille
 - „ Id. dans les cafés, 0,69 ;
 - „ Une dinde, 5,52 ;
 - „ Une poule, 1,38 ;
 - „ Un poulet, 0,92 ;

- „ Un canard, 1,15 ;
- „ Trois œufs, 0,23 ;
- „ Les légumes sont assez rares, mais les fruits sont très abondants et à bon marché.
- „ Pour les conserves en boîtes et autres, il faut compter environ le triple des prix en Belgique.
- „ Les effets d'habillement sont très chers et de qualité médiocre. Le blanchissage de linge est cher également.

*
*
*

- „ *Salaires.* — Nous comptons la piastre mexicaine à raison de 4 francs.
- „ Mécaniciens à bord d'un navire, 80 à 125 piastres par mois, soit 320 à 500 francs ;
- „ Mécaniciens à terre, 240 à 400 ;
- „ Surveillants et magasiniers, 120 à 200 ;
- „ Domestiques, 48 à 64, logés et nourris ;
- „ Cuisinières, 32 à 48 ;
- „ Servantes, 16 à 24.
- „ Les ouvriers, par journée de travail, de 6 heures à 11 heures du matin et de midi à 5 heures, gagnent :
- „ Forgerons, 8 à 10 francs ;
- „ Arrimons, 8 à 12 ;
- „ Charpentiers, 6 à 8 ;
- „ Maçons, 5 à 6 ;
- „ Aide-maçon, 3 à 4 ;
- „ Manœuvriers, 4 à 5 ;
- „ Travailleurs du quai, 6 à 8 ;

- „ Hommes de peine, 3 à 4, en ville ;
- „ Id., 2 à 3, à la campagne, nourris et logés.
- „ Ces prix sont généralement les mêmes dans tout le Mexique. Dans certains endroits, la vie est moins chère que sur le territoire de Carmen, mais les salaires y sont aussi moins élevés.
- „ En résumé, je ne puis conseiller aux Belges de venir ici sans avoir quelques ressources leur permettant d'attendre l'occasion de se placer avantageusement. Il vaut mieux y venir avec un engagement. Ce qui manque surtout, ce sont les bras pour l'agriculture. Or, les travaux des champs et des forêts sont pénibles pour les Européens et j'engage sérieusement les gens de la campagne à se diriger de préférence, s'ils viennent au Mexique, vers les régions élevées où le climat est tout à fait salubre. Tous y trouveront certainement de quoi vivre, mais les commencements y sont difficiles comme, d'ailleurs, partout.
- „ Pour faire des affaires d'une certaine importance, il faut avoir un petit capital ; s'il est bien géré, il fructifiera rapidement dans cette partie du Mexique.,

MICHIGAN

D'après les dernières statistiques publiées par le gouvernement du Michigan, cet Etat possède actuellement 94,949 fermes dont 31,570 appartiennent déjà à des immigrants venus de l'étranger, c'est assez pour signaler son importance à ceux qui ont l'intention d'émigrer et combien il leur est utile de le connaître.

Le Michigan est l'un des états les plus septentrionaux parmi les Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Il se compose de deux presqu'îles et ses bornes sont : le Canada au nord, les Etats d'Indiana et d'Ochio au sud, le Canada à l'est et l'Etat de Wisconsin à l'ouest.

Sa superficie est de 145,131 kilomètres carrés, sa population d'environ un million d'habitants, soit à peu près 7 habitants par kilomètre carré.

Sa capitale est Lansing, mais sa ville principale est

Détroit bien supérieure sous tous les rapports à Lansing.

Comme dans tous les Etats américains, chacun jouit dans le Michigan des plus grandes libertés politiques, religieuses et commerciales. Il y a un gouverneur, chef du pouvoir exécutif, un sénat et une chambre de représentants. Sa constitution diffère très peu de celle de la Belgique.

L'instruction primaire est gratuite; il y a des écoles dans toutes les localités.

Il fait partie de l'Union postale; les taxes pour les affranchissements sont donc les mêmes que celles indiquées précédemment pour les autres pays faisant partie de l'Union.

Le climat du Michigan est rigoureux mais très sain dans les deux presqu'îles, surtout dans celle du nord. L'hiver commence ordinairement au milieu de novembre et dure jusqu'au milieu de mars. L'été n'est jamais très chaud; il se distingue par de brusques variations de température. Pendant les jours les plus chauds, le thermomètre s'élève jusqu'à 22 degrés seulement; le matin et le soir, il ne dépasse jamais 8 degrés.

Le climat est plutôt sec qu'humide; pendant l'hiver, la neige ne tombe jamais en grande quantité.

Cette région, cinq fois plus grande que la Belgique, est d'une rare fertilité. Le sol de la péninsule méridionale

dionale est le plus propre à l'agriculture. On y cultive très avantageusement le froment, le maïs, l'avoine, le seigle, les fruits, les patates, les légumes, qui, tous, y réussissent à merveille.

On y rencontre de vastes vergers plantés par des émigrants français; ceux-ci fabriquent beaucoup de cidre, dont ils exportent une partie.

On cultive aussi du lin, du chanvre, du tabac, etc. Le Michigan possède un très grand nombre de chevaux, de bêtes à cornes, de moutons et de porcs.

Les lacs et les rivières abondent de poissons, dont les habitants se régalaient à peu de frais.

* * *

Ce pays est riche en minéraux; ceux-ci ont été peu exploités jusqu'ici, mais leur importance est telle qu'ils le seront indubitablement sous peu. Les couches de fer sont d'une si grande étendue, le minerai est d'une telle pureté et il y a tant de forêts propres à être transformées en charbon de bois, que cette région, appelée *Iron region* (région du fer), peut être regardée comme la plus vaste du monde pour la fabrication du fer forgé et de l'acier de la meilleure qualité.

Le minerai de cuivre s'y trouve également en couches aussi riches qu'étendues. Point-Mewenen est le centre de la région du cuivre qui a une longueur de 220 kilomètres sur une largeur variant de 2 à 10 kilomètres.

On y trouve aussi quelques mines argentifères. La région du charbon de la péninsule méridionale présente des traces de bitume et d'anhracite.

Le barite, le strontium et le gypse se montrent dans la grande région minérale de la péninsule septentrionale; dans les deux il existe des sources salines et sulfureuses.

Le granit et plusieurs espèces de pierres calcaires s'y montrent partout.

En outre, on exploite des carrières d'argile marneuse très propre à la fabrication de la faïence et de la poterie. On y trouve aussi beaucoup de sable fin qui sert à la fabrication du verre et de la porcelaine.

* * *

Parmi les principaux établissements de Détroit, il faut citer trois laboratoires et fabriques de drogues dont la production annuelle s'élève à plus de 15 millions de francs. L'un d'eux a pris pour règle de donner la nomenclature des différents ingrédients entrant dans la composition de ses produits. Sur l'enveloppe des boîtes ou des flacons se trouvent renseignés le nom et la quantité des éléments contenus dans les préparations. On se rendra compte du succès obtenu par cet établissement en apprenant qu'il emploie 500 ouvriers, gagnant de gros salaires, 40 voyageurs pour les Etats-Unis et des agents dans toutes les parties du monde.

Les trois grandes manufactures de poêles et de fourneaux sont des plus prospères. Leurs produits sont

connus et appréciés non seulement en Amérique, mais aussi l'étranger et notamment en Belgique, en France et en Angleterre. Chacun connaît les surperbes et économiques poêles américains exposés dans bon nombre de nos magasins. Ces manufactures représentent un capital de 5 millions de francs; elles fabriquent en moyenne 400 poêles par jour, et emploient plus de 3,000 ouvriers dont le nombre augmente de plus en plus.

Parmi les autres manufactures, nous distinguons celles des coffres-forts, des ateliers de construction de wagons, ayant un capital de 10 millions de francs et donnant du travail à plus de 5,000 ouvriers; puis un établissement de fabrication pour les roues de wagons, employant au-delà de 6,000 ouvriers; enfin des fabriques de calorifères, de chaudières et une foule d'établissements métallurgiques de tous genres. L'importance de cette branche d'industrie se comprend aisément lorsque l'on considère le rang qu'occupe le Michigan sous le rapport de ses mines qui fournissent déjà, malgré leur exploitation insuffisante, faute de bras, la moitié du produit des Etats-Unis.

Il est importé cependant une quantité considérable de fers étrangers, en dépit des droits de douane très élevés. L'éloignement des mines des centres manufacturiers et la pénurie d'ouvriers en sont la cause.

* * *

Comme nous l'avons dit plus haut, le Michigan possède environ 100,000 fermes dont un tiers appar-

tient et est exploité par des émigrants étrangers. Voici la division de ces derniers par ordre de nationalité et le chiffre des fermes qu'ils exploitent :

Allemands	10,341	fermes
Canadiens	8,225	—
Anglais	4,182	—
Irlandais	3,629	—
Hollandais	1,517	—
Ecossais	1,027	—
Suédois	538	—
Français	321	—
Suisses	234	—
Norwégiens	228	—
Polonais	183	—
Autrichiens	144	—
Belges	91	—
Italiens	68	—
Espagnols	44	—
Russes	18	—
Persans	2	—
Portugais	1	—
Mexicains	1	—
Etc.		

Les propriétés des fermes appartenant aux Américains sont évaluées à 768,889,065 francs; leurs hypothèques s'élèvent à 131,565,765 francs.

Les fermes dont les immigrants étrangers sont propriétaires représentent une valeur de 262,689,153 francs; leurs hypothèques montent à 55,958,570 francs.

Comme on le voit par le tableau qui précède, bon nombre de nos compatriotes sont déjà sérieusement établis dans le Michigan, où ils possèdent et exploitent quatre-vingt-dix fermes pour leur compte.

C'est un renseignement, non sans valeur, pour les Belges qui désirent émigrer, car, auprès des compatriotes d'outre-mer, ils sont sûrs de trouver travail, aide et conseil. Mais les petits cultivateurs possédant un modeste capital sont surtout recherchés au Michigan. Toutefois, tous les ouvriers agricoles et autres dont le métier est nécessaire à l'agriculture peuvent y faire de sérieuses économies, puis commencer une petite exploitation, comme nous allons le voir par les salaires.

Ouvriers agricoles, nourris et logés, 85 francs par mois ;

Sans nourriture ni logement, 140 francs ;

Les salaires moyens des autres, par jour, sans logement et sans nourriture, sont :

Jardiniers, 5 à 6 francs ;

Charpentiers, menuisiers, harnacheurs et selliers, 10 ;

Maréchaux-ferrants et charrons, 10 à 11 ;

Ferblantiers et chaudronniers, 10 ;

Meuniers, 10 ;

Maçons et marbriers, 14 à 15 ;

Plafonneurs, 10 à 12 ;

Peintres, 10 ;

Faiseurs de balais 7,50 ;

Machinistes, 11 à 13.

Salaires moyens accordés aux artisans exerçant d'autres professions :

Tourneurs en bois, 12 à 15 ;

Tailleurs, 10 ;

Cordonniers, 7 à 8 ;

Bouchers, 8 à 9 ;

Barbiers, 12 à 13 ;

Tapissiers, 7 à 8 ;

Mouleurs en fer, 10 à 12 ;

Imprimeurs, 7 à 8.



Voyons maintenant le prix moyen des denrées alimentaires et autres articles de première nécessité :

Farine de froment	fr. 28	„ le baril
— seigle	„ 14	la livre
— maïs	„ 10	—
Riz	„ 43	—
Café vert	1 03	—
— torréfié	1 18	—
Thé vert	2 80	—
— noir	2 75	—
Sucre	„ 45	—
Beurre	1 10	—
Fromage	„ 80	—
Viande de bœuf	„ 65	—
— de porc frais	„ 58	—
— — salé	„ 53	—
Jambon fumé	„ 70	—
Œufs	„ 95	la douzaine
Pommes de terre	2 40	le boisseau

Lait.	„	30 le quart
Haricots secs	„	33 —
Pétrole	„	12 le litre
Bois à brûler.	7 50	la corde
Charbon	30 „	la tonne
Coton imprimé.	„	35 le yard
— blanc	„	45 —
Chemises.	2 50	la pièce
Chapeaux.	2 50	—
Chaussures	7 50	la paire
Habillement complet.	15 à 50.	

Le maximum des prix des loyers est de 75 francs par mois ; le minimum de 10 francs et la moyenne de 30 francs pour une habitation de trois à quatre pièces.

La Belgique a un consul à Détroit.

Ce sont les consuls des Etats-Unis en Belgique qui sont chargés de fournir des renseignements sur cet Etat. — Voir leur résidence et autres renseignements, relatifs au voyage et au tarif des postes, au chapitre relatif à la Californie ; ils sont les mêmes pour le Michigan.

ORÉGON

Encore un Etat admirablement doté par la nature et à recommander à l'attention des émigrants. Climat sain et tempéré, un des meilleurs de l'Amérique du Nord ; terrain d'une fertilité extrême ; récoltes abondantes et presque certaines car on n'y connaît ni les ouragans, ni les sécheresses prolongées, ni les brusques changements atmosphériques ; ressources agricoles et minières nombreuses ; immenses étendues de terres fertiles encore disponibles.

Les bornes de l'Orégon sont : au nord, le territoire de Washington ; au sud, les Etats de Nevada et de Californie ; à l'est, le territoire d'Idaho ; à l'ouest, l'Océan Pacifique.

Pour une superficie de 248,000 kilomètres carrés, l'Orégon ne compte que 350,000 habitants, c'est-à-dire pas même deux habitants par kilomètre carré.

Salem est la capitale de cet Etat, 7,500 habitants, mais Portland est la première ville du pays ; c'est la métropole commerciale et elle compte plus de 40,000 habitants.

A cause de ses grandes ressources et du courant d'émigration qui se dirige vers l'Orégon, ce pays comptera un jour plusieurs millions d'habitants qu'il pourra facilement nourrir et loger à leur aise.

La législation accorde une liberté pleine et entière à tous, soit politiquement, soit moralement parlant ; les étrangers y jouissent des mêmes droits que les indigènes.

* * *

C'est toujours l'agriculture qui constitue également ici la principale richesse et le grand avenir. La moyenne des récoltes se chiffre déjà par 16,100,000 bushels de froment récoltés sur 920,026 acres et représentant une valeur de 54,740,000 francs et par 5,547,000 bushels d'avoine obtenus sur 203,183 acres et donnant une recette de 11,094,000 francs. Le bushel pèse 58 kilogrammes. L'acre égale 40 ares.

La principale vallée de ce vaste territoire est celle de la Willametta. La longueur est d'environ 150 milles ; sa largeur moyenne est de 40 milles ; sa superficie de 5 millions d'acres dont un quart seulement est cultivé ou sert de pâturage.

Les vallées d'Umatella, de Grand-Ronde, d'Umpyna, etc., conviennent particulièrement à la culture du froment, de l'orge et de l'avoine. La vallée de Rogue-

River est des plus favorables à la culture des fruits et des légumes.

Grâce aux vastes pâturages qui s'étendent sur les collines et sur les montagnes, le pays est excellent pour l'élevage du bétail et des moutons. A ce point de vue, les parties orientales de l'Etat sont spécialement à signaler ; on y compte déjà environ 3 millions de moutons.

Le versant des montagnes est couvert de belles forêts. C'est ainsi que, sur le flanc occidental des Cascades, s'allonge, sur près de 20 milles de longueur, une succession de bois magnifiques. Les essences qui y croissent sont le sapin, le cèdre, le pin, le hemlock, dont l'écorce est utile au tannage.

Les comtés de Baker, Grant et Union renferment des mines d'or et d'argent. Baker-City est le centre des exploitations minières.

* * *

Les salaires donnés aux bons ouvriers sont très élevés ; voici leur moyenne :

Charpentiers et menuisiers, 15 francs par jour ;
Plombiers, 15 à 17,50 ;
Peintres, 12,50 ;
Cordonniers, 12 à 15 ;
Charrons, 15 à 17,50 ;
Tailleurs, 375 francs par mois ;
Graveurs, 425.

Les ouvriers agricoles sont, en général, logés et nourris, et gagnent, en moyenne, 150 francs par mois.

Les maçons gagnent de 25 à 30 par jour, mais ils ne travaillent que depuis le mois de mai jusqu'en novembre.

Les employés de commerce et les teneurs de livres, connaissant l'anglais, sont payés à raison de 375 à 500 francs par mois.

Mais, en présence de ces gros salaires, quels sont les prix des articles d'alimentation ? Contrairement à ce qu'on devrait croire, ils sont à très bon marché. La viande ne coûte que 40 à 50 centimes la livre ; les légumes de toutes espèces sont à la portée des plus petites bourses.

Par contre, les vêtements sont plus chers qu'en Belgique et les loyers assez élevés. Ainsi, à Portland, une chambre garnie se paie 40 francs par mois. Au centre de la ville, le loyer d'une maison de quatre à cinq chambres, pour une famille d'ouvriers est de 60 à 75 francs par mois. Dans les faubourgs, les loyers sont moins chers et, pour une habitation de ce genre, on ne paie que 40 à 50 francs.

Dans les petites villes, les dépenses à faire pour le logement sont beaucoup moins fortes. Une famille de plusieurs personnes y trouve facilement une maison pour 25 francs par mois. A la campagne, le logement coûte encore moins.

En moyenne, il faut à Portland, la ville principale, pour nourriture et logement, à un homme seul, de 100 à 125 francs par mois ; à une famille de quatre ou cinq personnes, de 150 à 175 francs.

Il résulte de tous ces renseignements, d'une rigou-

reuse exactitude, d'ailleurs, que, comparaison faite entre les dépenses et les salaires, les travailleurs sérieux peuvent réaliser de bonnes économies à l'Orégon.

* * *

Comme nous venons de le dire, les ouvriers agricoles et autres, que nous avons indiqués, s'y placent facilement et gagnent de beaux salaires, mais ils doivent avoir un petit pécule, afin de pouvoir attendre le jour de leur placement, le gouvernement de l'Orégon n'ayant pas d'hôtellerie où les arrivants trouvent à se loger et à se nourrir gratuitement pendant plusieurs jours.

Il est inutile que les émigrants prennent avec eux des instruments aratoires ou d'autres outils. A cause des frais de transport, l'émigrant aura, en général, davantage à se les procurer dans l'Orégon même.

Quant aux cultivateurs disposant d'un certain capital, ils trouvent de grandes facilités d'établissement et de réelles et rapides chances de succès.

Un cultivateur pouvant disposer, par exemple, dès son arrivée, de 4,000 à 5,000 francs, peut immédiatement faire l'acquisition d'une exploitation déjà défrichée et aménagée, car il y a toujours en vente des fermes de ce genre. Il pourrait même s'associer avec d'autres cultivateurs, émigrant comme lui, pour réunir cette somme et faire l'exploitation en commun.

Nous devons cependant ajouter que des cultivateurs, avec charge de famille, ont réussi parfaite-

ment avec beaucoup moins de ressources. Mais, dans ce cas, ils ont dû, tout en soignant leur propre exploitation, travailler pour autrui pendant les deux ou trois premières années.

Plusieurs grands propriétaires de l'Oregon ont autorisé le service d'émigration à faire connaître que pour l'établissement d'une colonie trois ou quatre familles suffisent, et qu'ils céderaient des terrains fertiles avec 25 0/0 de rabais.

De vastes propriétés, propres à l'agriculture et à l'élevage du bétail, sont aussi offertes dans les comtés de Benton, Lion, Clackomas, Uwatella et Wasco. Les terres cotées à 50 ou 60 francs l'acre, soit 40 ares, sont vendues de 35 à 40 francs.

En outre, en vue de favoriser la colonisation, le gouvernement vend aux émigrants des terres domaniales à des prix très minimes.

Les émigrants qui désirent se rendre dans l'Oregon doivent prendre leur billet pour Portland. Ils peuvent y arriver par le "Northern Pacific", via Saint-Paul, par l'"Union Pacific and Oregon short Line", ou encore par voie de San-Francisco. Il y a plusieurs départs par mois, d'Anvers.

Le voyage dure une vingtaine de jours et coûte, à l'entré-pont, environ 200 francs, nourriture et couchage compris.

Sur le quai où il débarque à Portland, l'émigrant trouve le bureau de renseignements établi par le gouvernement. Des succursales de ce bureau fonctionnent dans les principales localités du pays.

Les nouveaux venus reçoivent dans ces offices les renseignements qui peuvent leur être utiles et, notamment, des indications précises sur la situation et la nature des terrains offerts en vente ou en location, soit par l'Etat, soit par des particuliers.

Les bureaux de renseignements délivrent aux immigrants des billets de chemin de fer et de bateau à vapeur à prix réduits pour tous les points de l'Etat. Ces billets sont valables pour trente jours et permettent des arrêts facultatifs dans les différentes localités du parcours.

Nous avons un consul belge à Portland. Pour les consuls de ce pays, l'affranchissement des lettres, etc., mêmes observations que pour le Michigan.

PARAGUAY

Cette riante contrée, située au centre de l'Amérique du Sud, présente les aspects les plus variés. En y pénétrant par le Rio-Paraguay, après avoir laissé derrière soi la ville argentine de Corrientes, on aperçoit d'abord des terres basses, puis de grandes plaines. Plus loin, le sol s'élève et se diversifie. Des collines bordent le cours du fleuve que nous venons de nommer. Le paysage présente des lignes hardies et pittoresques. De grands bois, plus rapprochés et plus épais à mesure qu'on avance vers le Nord, se massent à l'horizon.

Si l'on s'écarte de l'importante voie fluviale que nous venons de suivre et si l'on pénètre dans l'intérieur du pays, en visitant d'abord les districts les plus septentrionaux, on découvre d'immenses étendues de terres, aujourd'hui incultes et inhabitées,

mais très fertiles, entre-coupées de forêts, de clairières et dont la déclivité générale incline vers le Rio-Paraguay, où viennent aboutir tous les cours d'eau qui arrosent cette contrée.

A l'est de cette région, et en lui servant de frontière, surgit une longue cordillère qui, sous les noms d'Amembay et de Maracagu, se prolonge du nord au sud. Un réseau de rivières, dont quelques-unes ont des proportions considérables, compose le bassin du Parana; un autre, également important, descend vers le Rio-Paraguay.

Les montagnes du pays sont peu élevées, en général, et leurs pentes sont douces.

Le climat semi-tropical du Paraguay rappelle celui des côtes méridionales de la Méditerranée. Il n'a, en réalité, que deux saisons bien marquées : un été et un hiver.

La période de l'été commence en octobre et finit en mars. L'hiver se prolonge d'avril en septembre. Les plus fortes chaleurs se font sentir en novembre, décembre et janvier. Le thermomètre, placé à l'ombre, ne dépasse guère 38 degrés centigrades, aux jours les plus chauds; sa limite inférieure, en hiver, est de 5 degrés centigrades.

Dans les districts ruraux les plus montagneux, on constate, pendant une dizaine de jours par année, des gelées blanches superficielles. Les pluies généralement abondantes, mais de courte durée, sont plus fréquentes aux changements de saison. Les jours clairs, au ciel serein et pur, sont les plus nombreux;

on en compte 206 sur 75 jours couverts et 84 jours pluvieux.

La différence de longueur des jours, entre les périodes d'été et d'hiver, est d'environ trois heures. Les vents, parfois très violents, viennent surtout du Sud.

En général, le climat du pays est agréable et sain.

* *

Le Paraguay est un Etat indépendant, régi sous la forme républicaine représentative.

Il possède trois pouvoirs, ayant respectivement des attributions distinctes, savoir : Le pouvoir législatif, exercé par deux chambres ; le pouvoir exécutif, conféré à un président et, à son défaut, à un vice-président, qui sont remplacés tous les quatre ans ; le pouvoir judiciaire.

La constitution du pays garantit à tous la liberté des cultes, l'égalité devant la loi, la liberté de la pensée par paroles ou écrits ; celle de l'enseignement ; le droit de réunion, exercé pacifiquement ; celui de circuler dans le pays et d'en sortir librement ; l'inviolabilité des lettres et du domicile.

Les droits civils inhérents à la qualité de citoyen sont accordés sans restriction aux étrangers.

Le Paraguay fait partie de l'Union postale ; la taxe d'une lettre affranchie est donc de 25 centimes ; l'affranchissement d'un journal coûte 5 centimes et une carte postale 10, d'Europe au Paraguay.

La monnaie nationale est la piastre, valeur nominale 5 francs, et le centavo, valeur nominale 5 centimes.

Les poids et mesures en usage sont les suivants :

Poids : 1 tonne pèse 920 kil. 160 ; un quintal, 46 kil. 008 ; une arrobe, 11 kil. 502 ; une livre, 0 kil. 460 ; une once, 0 kil. 028.

Mesures de longueur : Une lieue, 4,192 mètres ; une cuadra, 69 mètres ; une vara, 0^m838 ; un pied, 0^m279 ; un pouce, 0^m023 ; une ligne, 0^m001,94.

Mesures de capacité : Une pipe contient 581 litres ; un baril de 32 frascos, 96 ; un frasco de 4 cuartas, 3 ; une cuarta, 0.75.

L'espagnol est la langue officielle de la République du Paraguay.

L'étendue de ce pays, ainsi que sa population, sont assez difficiles à évaluer, beaucoup de territoires incultes et inhabités, comme certaines populations disséminées et voulant se soustraire au fisc, n'étant pas compris dans les statistiques officielles ; celles-ci ne mentionnent qu'une superficie de 238,290 kilomètres carrés et qu'une population de 330,000 habitants, soit un peu plus d'un habitant par kilomètre carré.

La capitale du Paraguay est Assomption, dont la population est d'environ 25,000 habitants. Cette ville est le centre commercial de la république. Les villes principales sont : Concepcion, port paraguayen, 8,000 habitants ; Paraguari, 5,000 ; San-Pedro, etc., etc.

L'instruction primaire est gratuite ; les écolés sont

très nombreuses. L'enseignement supérieur a plusieurs établissements.

* * *

L'agriculture, la principale richesse du Paraguay, malgré la grande fertilité des terres, est peu développée et s'y exerce encore de la façon la plus primitive. Cela n'a rien d'étonnant en présence de sa trop modeste population. Les travaux des champs y sont, en général, réservés aux femmes; les hommes s'occupent de préférence des transports par terre et par mer, de l'exploitation des forêts, de l'élevage du bétail, de l'exercice de différents métiers et d'administration publique.

Par suite du manque de bras, sur un territoire de 10,000 lieues carrées, on n'a consacré jusqu'ici à la culture que 60,000 à 65,000 hectares.

Les émigrants cultivateurs peuvent donc trouver au Paraguay d'immenses territoires à exploiter et n'ont pas de concurrence sérieuse à craindre.

Le maïs figure au premier rang parmi les produits cultivés. Il donne, dans les bons terrains, de 150 à 160 0/0. Il y a deux variétés, la jaune et la blanche; chacune d'elles fournit deux récoltes par an.

Immédiatement après le maïs, nous devons citer le manioc, à cause de l'importance de son rendement. Sa farine sert à faire un pain spécial appelé *chipa*, un peu huileux mais agréable, nourrissant et sain. On retire du manioc de l'amidon de bonne qualité et du tapioca.

Après le maïs et le manioc, viennent les fèves de diverses espèces, qui entrent pour une forte part dans la consommation.

Le quatrième rang est réservé au tabac. Le sol du Paraguay, avec ses sables rouges et ferrugineux, convient très bien à cette plante. Le tabac paraguayen est d'excellente qualité. Il a obtenu des médailles d'or dans diverses expositions universelles. Sur 16,000 hectares consacrés à la culture du tabac, on récolte en moyenne, 5,500,000 kilogrammes par an. Les collecteurs qui parcourent les divers centres agricoles en achètent les récoltes.

L'usage du tabac est général au Paraguay, même parmi les femmes. Chaque habitant y consomme ordinairement plus d'une demi-once par jour. Les meilleurs qualités s'obtiennent à Villa-Rica, Itacué, Luque et sur les rives du Rio-Apa.

Si le tabac du Paraguay, disent les hommes compétents ayant visité ce pays, était bien cultivé et si ses manipulations étaient bien faites, il atteindrait rapidement un prix élevé.

* * *

La canne à sucre est cultivée avec avantage dans le pays et surtout à Chaco. Elle est riche en matière sucrante et sert à la fabrication d'une bonne eau-de-vie ainsi qu'à la fabrication d'une sorte de miel et du sucre commun.

Le froment est peu cultivé, parce que sa récolte est incertaine.

Les caféiers, pour la même raison et parce que les arbustes qui le produisent sont exposés à périr pendant certains hivers, ne donnent lieu qu'à une petite culture.

Le cotonnier, par contre, est de belle venue sur le territoire de la république, et il en existe plusieurs variétés indigènes. Toutefois, sa culture est aujourd'hui presque abandonnée, à cause du bon marché des tissus importés d'Europe. Il y a quelques années, on vendait le coton brut de 6 à 10 francs l'arrobe de 11 kil. 50. L'article était aussi beau que le coton brésilien. Chaque plant produisait, en moyenne, 2 kil. 50.

Le riz croît spontanément dans le nord du pays sur le bord des rivières. Il donne un rendement prodigieux et peut être comparé aux meilleures espèces de la Caroline.

Le Paraguay possède de grandes forêts d'orangers sauvages. Les oranges sont exportées et donnent de notables profits. Et cependant ces fruits ne valent, sur les marchés du pays, que 5 francs le mille. Les bateaux à vapeur faisant le service fluvial en prennent annuellement plus de 60 millions à prix convenus. Un tiers de la cargaison est perdu en route ; n'importent le bas prix et cette perte considérable, le commerce des oranges laisse encore de sérieux bénéfices.

Les citronniers sont également d'un bon rapport.

* * *
La *yerba maté*, ou thé du Paraguay, mérite une mention spéciale.

Le yerba maté provient d'un arbuste ressemblant à l'oranger. Cet arbuste croît spontanément parmi les groupes d'arbres d'autres essences dans le Brésil, le Paraguay et la République Argentine. Sa récolte donne aux cultivateurs de très belles recettes.

Au Paraguay, la yerba maté est de qualité supérieure. On opère la récolte de ses feuilles, ovales, épaisses et d'un vert obscur, de janvier en juillet. On les sèche en les passant rapidement au feu, puis on les suspend, encore attenantes aux rameaux, sous un auvent. On les y expose, durant quinze à vingt heures, à l'action d'un feu de bois, allumé en dessous, puis on les moule.

Le maté remplace avantageusement le café et le thé. Il donne une boisson agréable et fortifiante. Sa consommation est grande au Paraguay, au Brésil, en Bolivie et dans la République Argentine; on l'évalue à plus de 55,000 tonnes de feuilles par an. Des millions de personnes en font dans ces pays leur boisson habituelle. Autre avantage, bon à noter, c'est que le maté est beaucoup moins cher que le café et le thé, il ne coûte que 40 à 50 centimes la livre.

Les médecins qui ont parcouru les pays où croît le maté ont observé les excellents effets obtenus par ceux qui en faisaient usage ; d'après eux, parmi tous les produits dynamophores, ou réparateurs des forces, le maté tient le premier rang. Il a une action considérable sur les échanges des éléments gazeux du sang ; il modifie le sang veineux comme le sang artériel, et diminue leur acide carbonique et leur oxygène dans de grandes proportions.

* * *

Depuis environ trois ans, les terrains du Paraguay ont triplé de valeur. On peut, toutefois, acquérir encore de bonnes terres, favorablement situées, au prix de 15,000 francs la lieue carrée.

D'habiles agriculteurs s'établissant au Paraguay, dit le consul général de Belgique, et s'occupant surtout de culture maraîchère et d'horticulture, y feraient d'excellentes affaires. En effet, le printemps, au Paraguay, devance de trois à quatre mois celui de la République Argentine. On pourrait donc approvisionner les marchés de ce pays et ceux de l'Uruguay, comprenant 1,500,000 consommateurs, d'une quantité de primeurs très recherchées et qui se vendraient à un très bon prix. Les ananas et autres produits y seraient d'un placement facile.

* * *

L'industrie pastorale, dans les districts paraguayens est lucrative. Dans un pays neuf, n'ayant qu'une faible population relativement à sa superficie et où la main-d'œuvre fait défaut, l'élevage est, en effet, le moyen le plus pratique de tirer avantage de vastes étendues de terres, autrement improductives.

D'après le dernier recensement officiel, fait il y a deux ans, il existait alors dans la république du Paraguay :

729,796 animaux de race bovine ;
62,286 chevaux ;
1,925 mules ;

32,351 moutons ;
2,239 ânes ;
12,250 porcs ;
11,102 chèvres.

Le bétail importé est engraisé dans les pâturages, puis vendu quelques mois après. Un bœuf acheté au prix de 40 à 60 francs, est coté jusqu'à 100 francs, au moment d'être livré à la consommation. On abat environ 1,000 bêtes à cornes chaque mois dans la capitale. Les chevaux, les mulets et les ânes rapportent moins aux éleveurs. Les moutons sont assez négligés, parce que le climat est un peu chaud pour eux. Les ânes, au Paraguay, sont de taille moyenne et ont le poil ras, couleur café au lait. On les emploie principalement pour le transport des denrées. On peut acheter un bon cheval pour 300 francs.

Il y a des fermiers qui ont 3,000, 4,000 et même 7,000 têtes de bétail. Dans le Chaco, qui est la deuxième région du pays, dans les missions, c'est-à-dire dans les centres agricoles, et dans les environs de San-Pedro et de Concepcion, on peut installer d'excellentes fermes de bétail. Dans tous ces endroits, les sécheresses ne sont pas à craindre, pas plus que les fortes gelées. Le Sud-Est du Paraguay convient moins aux éleveurs, à cause de l'absence de principes salins dans les herbages.

Les fermiers paraguayens recherchent de préférence, au moment de s'établir, des propriétés composées de terrains montagneux et de parties basses. Les meilleurs fourrages viennent de ces dernières. Beau-

coup de marais, d'ailleurs, peuvent être drainés en y promenant simplement la charrue.

Il est possible parfois de joindre à l'élevage du bétail le commerce des bois. Ceux-ci, étant abattus, forment des radeaux qu'on charge des produits de la ferme, c'est-à-dire de peaux, de suif, de fruits, etc. Contenant et contenu, dans ce cas, donnent lieu à de bonnes ventes dans les ports.

Voici un renseignement dont les immigrants peuvent tirer leur parti.

Le Paraguay renferme à profusion des végétaux qui produisent une récolte d'une valeur beaucoup supérieure à celle qu'atteindrait le blé cultivé sur le même espace de terrain.

Il suffira de citer la ramie, le tabac, la canne à sucre, le café, la vigne, le coton, l'ananas et une grande quantité de plantes textiles ou de fruits d'un excellent rapport.

La fertilité du sol, unie à la douceur du climat, permet d'obtenir des résultats étonnants et comme abondance et comme qualité des produits.

Il suffira au colon, pour voir un plein succès couronner ses efforts, de s'écarter des procédés primitifs encore en usage et qui sont jusqu'ici la seule entrave au développement de l'agriculture.

Pour donner une idée de l'avantage que les plantations que nous venons de citer présentent sur le blé, nous prendrons le tabac, pour exemple.

Il serait très profitable aux colons que des personnes versées dans la fabrication des tabacs, connaissant

bien le séchage et la fermentation des feuilles vertes vinssent s'établir au Paraguay pour faire partager aux agriculteurs le fruit de leur expérience. Un immigrant habile dans cette partie réussirait au-delà de ses prévisions, tant il trouverait de cultivateurs prêts à suivre ses conseils et à lui assurer la vente de leur récolte. A lui resterait le soin de la manipulation, et, de son travail, dépendrait la plus-value des produits prêts à être livrés à l'exportation.

Dans ces derniers temps, des essais tentés à la Villa-Rica et à Carapegua ont donné des résultats si satisfaisants que tout ce qui a pu être fabriqué dans les localités a trouvé immédiatement des acheteurs aux conditions les plus avantageuses. Les cigares de ces fabriques ont pu rivaliser, dès le début, avec ceux du Brésil, et les produits de choix ont été vendus comme havanes sur le marché de Buenos-Aires. Un Hollandais, M. Baz, s'est récemment établi à deux lieues de la ville Assomption et a déjà planté en tabacs plusieurs cuadras de terrains; il a suivi, en tous points, le genre de culture, de récolte et de préparation en usage à la Havane.

Voilà donc une entreprise qui pourrait servir d'exemple à d'autres colons, qui ne peuvent que trouver, dans la culture du tabac, la réalisation des espérances de tout immigrant.

Pour terminer ces quelques considérations par des chiffres de nature à en établir la véracité, il suffira de rappeler les conditions générales de la culture.

La cuadra paraguayenne contient 10,000 varas

carrées; on y peut donc planter, à une vara de distance, 10,000 pieds de tabac. Le rendement d'une pareille plantation peut être estimé de 2,000 à 2,200 kilogrammes de tabac de qualités diverses. Pour peu qu'on donne quelques soins à la récolte, on pourra obtenir du kilogramme un prix moyen de 0,75 centimes, soit 1,500 à 1,750 francs pour le produit d'une cuadra; alors que, sur le même terrain, le blé n'aurait donné que 600 francs, et cela dans l'hypothèse des meilleures conditions de rendement.

Aussi, dans les colonies qui sont actuellement florissantes, préfère-t-on cultiver des plantes industrielles, dont l'exportation dans les républiques voisines, et même en Europe, présente un bénéfice assuré.

* * *

La valeur des fermes s'accroît rapidement; en voici un exemple entre beaucoup d'autres.

Il existe près de Rosario une ferme de 12 lieues carrées où l'on avait réuni, en 1886, les animaux suivants: 4,000 bêtes à cornes, 200 chevaux et mules ainsi que quelques chèvres. La ferme avec toutes ses dépendances avait été achetée, en 1885, pour 325,000 francs, dont un sixième payable au comptant et le reste en cinq versements successifs et annuels.

L'acheteur disposant récemment de 500 têtes de bétail qu'il désirait placer, les vendit pour 30,000 francs, soit en moyenne, 60 francs par tête. Il espère payer les annuités encore dues rien qu'au moyen du

produit de l'accroissement de ses troupeaux et de coupes d'arbres.

On lui a offert 600,000 francs pour toute sa ferme; il a refusé.

S'il faut un capital assez important pour acheter une ferme déjà en exploitation, il est cependant possible d'en créer une à des conditions moins onéreuses et, de se procurer ainsi les ressources nécessaires pour la développer d'année en année. Les dépenses, dans ce cas, se bornent à l'achat d'une certaine quantité de bétail et à l'exécution de quelques travaux d'appropriation.

Notons que le pâturage s'obtient presque gratuitement, avec contrat pour cinq ans, de spéculateurs qui ont acheté de grands terrains pour les revendre dans quelques années et qui savent parfaitement que la plus-value sur laquelle ils comptent sera d'autant plus grande, à cette époque, qu'un commencement d'exploitation et d'acceptation aura transformé et amélioré l'aspect et la nature des campagnes, encore vierges, dont ils ont fait l'acquisition.

* * *

Quant aux autres industries, elles sont peu développées au Paraguay, à cause de la pénurie de la main-d'œuvre et du capital.

On y trouve quelques sucreries produisant du sucre brun, assez grossier, destiné à la consommation du pays. La mélasse est employée à la distillation qui occupe un certain nombre d'ouvriers, particulièrement

à Assomption. Un Belge y possède une distillerie bien outillée, pourvoyant les marchés voisins d'excellente eau-de-vie.

On cite trois tanneries très prospères, disposant de bonnes écorces à tannin fournies par les bois du pays.

Mentionnons encore des fabriques d'essence de feuilles d'oranger, une brasserie, deux importantes manufactures de cigares, une briqueterie bien organisée, plusieurs fours à chaux, des moulins, un atelier de carrosserie, trois savonneries, etc.

* * *

La vie animale, favorisée au Paraguay, par une situation éminemment favorable à son développement, y abonde et s'y présente sous les formes les plus diverses. Outre les produits de l'agriculture et de l'industrie pastorale que nous avons fait connaître, nous dirons quelques mots des produits des grands fleuves, les poissons, très estimés, à bon marché et, par conséquent, précieux pour l'alimentation publique.

On y pêche en abondance le *surubi*, dont la chair ressemble à celle de l'esturgeon et qui atteint jusqu'à 1^m50 de longueur, pesant 60 kilogrammes, en moyenne ; le *pacu*, ressemblant au turbot, d'un poids moyen de 20 kilogrammes ; le *dorado*, espèce de carpe, mais beaucoup plus grand et qui bondit souvent hors de l'eau jusque dans les embarcations ; l'*armado*, d'un poids de 25 livres ; le *peje-rey*, excellent poisson ayant plus d'un pied et demi de largeur, etc. Dans toutes les rivières, le poisson est également très abondant.

* * *

Si le Paraguay est riche en productions végétales floréales et animales, il ne l'est pas en métaux précieux. Mais il possède, en revanche, des minerais de fer, de cuivre et de manganèse, très répandus ; des marbres durs et cristallins ; la pierre calcaire, etc., et surtout des bois de grande valeur pour les constructions navales, civiles et industrielles. Une énumération des diverses sortes de bois que contiennent les immenses forêts du Paraguay ne peut pas se faire ici. Qu'il nous suffise de dire que soixante-dix espèces de bois sont utiles aux constructeurs, menuisiers et ébénistes ; que soixante-neuf essences ont des qualités médicinales ; que quarante-trois variétés servent à l'ornementation ; quinze fournissent des teintures ; les arbres à fruits y comptent trente-huit espèces et les plantes textiles huit.

* * *

Salaires. — On offre actuellement aux travailleurs les salaires suivants :

Avec logement et nourriture :

Ouvriers agricoles	70 à 80	francs par mois.	
Jardiniers	60 à 80	—	—
Mécaniciens-ajusteurs	400 à 500	—	—
Chaudronniers	400 à 500	—	—
Tailleurs	180 à 200	—	—
Chauffeurs	150 à 160	—	—
Barbiers	100 à 150	—	—
Cuisiniers	150 à 200	—	—

Cuisinières	50 à 70	—	—
Servantes	30 à 60	—	—
Sans logement ni nourriture :			
Charpentiers	150 à 180	francs par mois.	
Forgerons	150 à 200	—	—
Maçons	250 à 300	—	—
Ferblantiers	150 à 200	—	—
Cordonniers	150 à 200	—	—
Selliers	150 à 180	—	—

Ouvriers agricoles, 10 francs par jour.

Prix des articles de consommations :

Pain	fr. 1	„ le kilogramme.
Viande	— „ 75	—
Farine	— „ 75	—
Pommes de terre	— 5	„ l'arrobe (environ 12 kil.
Lait	— „ 50	le litre.
Vinaigre	— 1	„ „
Pétrole	— „ 75	„

Le prix moyen d'un cheval est de 100 francs ; d'un bœuf, 125 ; d'une vache laitière, 80.

* * *

L'immigration est l'objet de toute la sollicitude du gouvernement du Paraguay, qui s'en occupe très sérieusement, parce qu'elle a pour but l'amélioration de l'agriculture et de l'industrie ; aussi, parce qu'elle doit donner plus d'essor aux forces productives.

L'insuffisance de travailleurs dans ce pays est une des causes qui maintiennent l'agriculture dans un certain état d'infériorité. Augmenter le nombre des

immigrants, en offrant à ceux-ci les moyens de travailler et la facilité d'acquérir, après quelques années, la propriété du sol qu'ils ont rendu fertile, est le plus sûr garant d'y remédier. C'est pourquoi le gouvernement accorde aux immigrants les avantages suivants :

Logement et nourriture aux frais de l'Etat pendant cinq jours après le débarquement ; transport gratuit jusqu'au lieu de leur résidence dans la république ; faculté d'introduire en franchise de droits leurs effets personnels, meubles, instruments agricoles, outils professionnels et un fusil de chasse par adulte, la chasse du gibier étant permise à tous ; jouissance, durant douze ans, de la libre introduction dans le pays du matériel dont ils ont besoin pour leur exploitation. Des bœufs, des vaches et des instruments de labour, nécessaires à cette exploitation, leur sont donnés gratuitement, en cas d'indigence.

D'importants projets de colonisation sont actuellement à l'étude et recevront sous peu une solution.

Quelques Belges sont déjà établis au Paraguay, notamment à Villa-Hayes et à Assomption.

Ce qui prouve qu'ils s'y trouvent bien, c'est qu'ils ont fait venir des amis et des parents, comme on l'a constaté dernièrement.

Les colonies, autrement appelées missions, créées au Paraguay par les pères jésuites, il y a plus de deux siècles, sont restées célèbres et à cause de leur prospérité et à cause de la qualité de leurs fondateurs. Elles comptaient plus de 40,000 familles s'adonnant principalement à la culture des champs. Mieux que

beaucoup d'autres, les jésuites savent choisir leur terrain; c'est assez dire que le Paraguay est un pays de riches ressources qu'on peut recommander aux émigrants.

Les départs des bateaux à vapeur d'Anvers pour le Paraguay n'étant pas réguliers, il convient de s'adresser à MM. Ellis et Morrison, armateurs à Anvers, qui fournissent tous les renseignements relatifs aux départs, ainsi que sur le coût et la durée du voyage.

La Belgique n'a qu'un seul représentant officiel pour le Paraguay, c'est M. Van Bruyssel, consul général, ayant sa résidence à Buenos-Aires, capitale de la République Argentine.

Le gouvernement du Paraguay a plusieurs consuls en Belgique, à Anvers, à Bruxelles, à Gand et à Liège.

TEXAS

L'Etat du Texas doit sa prospérité naissante aux nombreux contingents d'immigrants qui s'y sont établis depuis quelques années. Si l'on considère que l'afflux des immigrants augmente sans cesse, on est forcé d'admettre que ceux-ci s'y trouvent bien et que la colonisation se développe dans des conditions favorables.

Le Texas est situé dans la partie méridionale des Etats-Unis de l'Amérique du nord, sur le golfe du Mexique; ses bornes sont : au Nord, l'Etat du Colorado, celui du Kansas et le territoire indien; au sud, le golfe du Mexique; à l'est, l'Arkansas et la Louisiane; à l'ouest, la République Mexicaine et l'Etat du Nouveau-Mexique.

Les villes les plus importantes sont : AUSTIN, capitale de l'Etat, située au milieu d'une contrée magnifique; 9,000 habitants;

GALVESTON, 40,000 habitants; un des ports les plus importants de la côte du sud du pays;

SAN-ANTONIO, 31,700 habitants, la plus ancienne ville du Texas; centre de riches districts de culture et d'élevage du bétail, des moutons et des chevaux. On y trouve des ateliers de construction de machines, des fonderies, des fabriques d'huile de coton, etc.;

HOUSTON, 19,000 habitants, centre principal de chemins de fer. La région convient pour la culture aussi bien que pour l'élevage du bétail. Marché pour le coton. Fonderies, moulins à farine, fabriques d'huile de graines et de coton, etc.;

DALLAS, autre marché d'une certaine importance pour l'avoine, le coton et le fromage. Plusieurs lignes de chemins de fer s'y croisent;

CORSIANA, dans le comté de Navarro; cette ville fait un commerce considérable de maïs, de coton, de froment et autres céréales; de chevaux, de bétail, de peaux et de laines.

Malgré l'étendue du territoire de l'Etat du Texas, 688,000 kilomètres carrés, on y trouve à peu près dans toutes les régions les mêmes conditions climatiques.

En été, la chaleur est semi-tropicale, c'est-à-dire très chaude, mais elle est adoucie par les brises régulières qui s'élèvent du golfe du Mexique, où se trouvent les montagnes.

Les hivers sont beaucoup plus froids que la situation du pays ne le ferait supposer.

Depuis le milieu de décembre jusqu'à la fin de février, règnent des périodes de froid extrêmement rigoureuses, causées par les ouragans de neige qui viennent des vastes plaines du nord des Etats-Unis. Ces *cold-waves*, ou marées froides, qui balaient le pays du nord au sud, sont très redoutées et produisent parfois, en quelques heures, des changements de température de 40 à 50 degrés.

Les variations de température sont également fréquentes en été, mais ce que l'on craint le plus souvent, pendant cette saison, c'est la sécheresse. Si, en certaines années, les pluies sont abondantes et torrentielles, en d'autres, elles sont presque nulles.

Toutefois, la partie orientale de l'Etat est moins exposée à ce dernier inconvénient. Les pluies y sont plus régulières que dans l'Ouest, parce que le pays est plus boisé.

* * *

Le Texas est encore peu peuplé relativement à son étendue; il ne renferme que 2,500,000 habitants pour une superficie que nous avons dit être de 688,000 kilomètres carrés, soit, par kilomètre carré, 3 à 4 habitants.

Les 2,500,000 habitants du Texas appartiennent à presque toutes les nationalités du globe.

Il n'y a pas de législation spéciale au Texas en ce qui concerne les étrangers; tous les habitants, indistinctement, sont soumis aux mêmes lois, qui ressemblent beaucoup à celles de la Belgique.

Toute la partie sud de l'Etat s'étend vers la mer en plaines sablonneuses et marécageuses qui, remontant vers le nord, s'élèvent et se fertilisent, s'ondulent, se couvrent de gras pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chevaux, etc. Les prairies sont coupées par des forêts qui bordent les rivières.

Les arbres les plus communs sont : le cèdre, le cyprès, le magnolia, le sycomore, l'ébène, le mesquite, l'érable à sucre, le sapin, le chêne et le palmier. Le magnolia est susceptible d'un beau poli et convient pour la confection des meubles.

Partout croissent le maïs et la canne à sucre, qui donnent de beaux produits. Le coton est d'excellente qualité. On le cultive principalement sur les bords du Brazos.

On prétend que le tabac de Nacogdochès, sur la Sabine, est le meilleur des Etats-Unis d'Amérique.

La culture de la vigne a beaucoup d'avenir au Texas. Le pêcher y réussit également mais le climat n'est toutefois pas favorable à la culture de la majeure partie des fruits d'Europe.

La contrée, qui est située entre les rivières Colorado, Trinité et Rouge, convient pour la culture du coton et des céréales. Ces dernières sont cultivées spécialement dans le pays dont Dallas est le centre.

La bande de terre qui longe la rivière Rouge, ligne frontière entre le Texas et le territoire indien, est propre à la culture des fruits et des légumes.

Presque entièrement composée de pâturages, la

partie occidentale du Texas comprend la vaste région qui s'étend du Colorado au Rio-Grande et l'on se figurerait difficilement l'énorme quantité de chevaux, de gros bétail et de moutons qui y trouvent toute l'année une nourriture abondante.

Les vallées traversées par des cours d'eau sont, sous le rapport de l'agriculture, extrêmement riches et productives.

La salubrité du climat a fait donner à cette fertile contrée, le nom de "jardin de la santé".

La pierre pour la construction des maisons et des clôtures y abonde.

* * *

Le Texas central est également remarquable par sa fertilité et la richesse de ses forêts. Il est traversé dans sa plus grande étendue par la rivière Brazos.

Ses prairies confinent au golfe du Mexique. Ses immenses forêts vierges offrent aux défricheurs des bois d'essences variées. Dans les vallées de terres d'alluvion, on récolte facilement une balle, soit 500 livres de coton par acre, et de 40 à 60 boisseaux de blé.

Les saisons sont uniformes et les mauvaises récoltes inconnues. Le tabac, la canne à sucre et le riz y réussissent très bien et donnent de beaux profits.

Le Texas septentrional a beaucoup d'analogie avec la partie centrale du pays sous le rapport du climat, du sol et des produits; les bords de la rivière Rouge

sont particulièrement renommés pour la culture du coton.

* * *

Sous le rapport de l'industrie extractive, on ne cite guère pour le Texas que quelques couches de charbon qui aient été exploitées jusqu'à présent.

Près de Laredo, sur le Rio-Grande, entre autres, on a commencé l'extraction de la houille.

Il existe également au Texas des mines d'argent, de fer et d'antimoine, mais leur exploitation est fort négligée.

* * *

Si l'industrie minière laisse à désirer sous tous les rapports, il en est tout autrement de l'élevage du bétail. Cette industrie est en pleine voie de prospérité ; elle est des plus considérables et nous devons ajouter des plus lucratives.

D'après la dernière statistique officielle, on compte au Texas :

1,325,803 chevaux ;
6,336,504 bœufs ;
776,716 vaches laitières ;
4,523,739 moutons ;
2,279,082 porcs ;
193,488 mules.

Et à ce propos, il n'est pas inutile de faire connaître quel est le nombre de ces mêmes animaux, mules exceptées, en Belgique. Cela permettra de faire une comparaison non seulement avec le Texas, mais aussi

avec les autres pays, grands producteurs de bétail, dont nous avons parlé, et d'autres dont nous avons encore à parler.

La dernière statistique publiée par le ministère de l'intérieur donne, pour toute la Belgique, les chiffres suivants :

Chevaux.	271,974
Bêtes à cornes	1,382,815
Moutons.	365,400
Porcs.	646,375

L'élevage des animaux se fait surtout dans une zone comprise entre le Colorado et le Rio-Grande. Cette zone présente 300 milles de longueur et 50 à 100 milles de largeur. Les propriétés y sont séparées par des clôtures en fil de fer ; quelques-unes des fermes sont immenses.

De grands troupeaux de moutons se rencontrent surtout dans les parties ouest et sud-ouest de San-Antonio jusqu'au Rio-Grande. Avant 1875, on ne comptait guère plus de 500,000 moutons dans le Texas occidental. Les expéditions de laine vers le nord atteignent environ 20 millions de livres.

Si l'on excepte les districts arides du nord-ouest, vers lesquels la colonisation ne se porte pas d'ailleurs, on peut dire que le Texas est propre à l'agriculture sur presque toute sa superficie.

* * *

Le gouvernement du Texas n'accorde aucune faveur spéciale aux immigrants.

Il n'y a pas de service de colonisation dans le pays. On n'y trouve donc pas, en débarquant, comme dans d'autres pays, des agents officiels chargés de fournir aux immigrants les renseignements utiles ou de leur procurer du travail. Le nouveau venu est absolument livré à ses propres ressources et à ses propres forces.

C'est pourquoi, avant de se rendre au Texas, il est prudent de s'entourer de tous les renseignements possibles sur la région de cet Etat que l'on se propose de choisir comme résidence.

Le colon, disposant d'un certain capital, fera bien d'acheter une ferme déjà défrichée, car les travaux de premier établissement sont très durs dans ce pays.

Il est indispensable, d'ailleurs, que le nouveau venu, avant de s'établir pour son compte personnel, s'initie aux conditions de la culture en suivant quelque temps les travaux d'une ferme; c'est ce que nous avons déjà conseillé pour d'autres contrées.

Les exploitations déjà défrichées et aménagées, ayant bâtiments et clôtures, s'obtiennent à des prix variant entre 75 et 250 francs l'acre. Les terres en friche coûtent, par acre, de 15 à 75 francs.

Une ferme de 100 acres, soit à peu près 40 à 41 hectares, n'est considérée au Texas que comme une petite exploitation. Pour commencer celle-ci, il faut, au minimum, à l'immigrant une somme de 7,500 francs.

Quant aux forgerons, charrons, charpentiers, etc., ils doivent, de toute nécessité, posséder un petit capital avec lequel ils puissent s'établir pour leur propre compte dans quelque localité nouvelle, car il est diffi-

cile pour eux de trouver du travail à gages dans les villes du Texas.

Les émigrants ne doivent emporter avec eux que des effets d'habillement. Tout le reste coûterait trop cher pour le transport, et ils peuvent se procurer dans le pays tous les outils et instruments nécessaires.

Les hommes de peine, journaliers, valets de ferme, etc., gagnent de 60 à 75 francs par mois; ils sont, en outre, logés et nourris.

Il est inutile de parler de traitements, d'émoluments, etc., les employés et les personnes appartenant aux professions intellectuelles n'ayant aucune chance de réussir au Texas.

Ce pays reçoit des Etats-Unis de l'Amérique du Nord tous les objets manufacturés dont il a besoin. C'est pourquoi, il n'offre pas de ressources aux travailleurs européens en dehors de ceux dont la profession est nécessaire à l'agriculture.

L'émigrant belge qui voudra se rendre au Texas avec ses seules ressources devra, en tous cas, pouvoir compter sur le travail d'une nombreuse et robuste famille. La main-d'œuvre, en effet, est rare et chère dans ce pays, et il est difficile d'obtenir les services des nègres.

Il y a un départ par mois d'Anvers pour le Texas. Le voyage dure une trentaine de jours et coûte, à l'entre-pont, environ 225 francs, y compris le couchage et la nourriture.

Il y a un consul belge à Galveston, port principal du Texas. Les consuls des Etats-Unis d'Amérique en

Belgique, ayant leur résidence à Anvers, à Bruxelles, à Charleroi, à Gand, à Liège, à Verviers et à Ostende sont chargés de donner, à toute personne intéressée des renseignements sur le Texas.

TRANSVAAL

Voici un pays peu connu de nos compatriotes et qui cependant à cause de son bon climat, de ses riches ressources, de ses mœurs, de la langue qu'on y parle, etc. mérite d'attirer spécialement l'attention des émigrants belges.

Le Transvaal est une république de l'intérieur de l'Afrique méridionale. Sa superficie est de 308,200 kilomètres carrés et sa population ne s'élève qu'à 374,800 habitants, c'est-à-dire à peu près un habitant par kilomètre carré. Il est habité et administré par les Boers qui en ont fait une république modèle sous tous les rapports; traçons en quelques mots leur histoire et l'organisation de leur Etat, l'une et l'autre présentant un réel intérêt.

* * *

Les Boers, c'est-à-dire paysans ou fermiers, sont des

colons hollandais, qui autrefois habitaient le Cap de Bonne-Espérance.

Les premiers établissements hollandais dans l'Afrique méridionale remontent au xvii^e siècle, à l'époque où la Hollande était la première nation maritime du monde. Plus tard lorsque cette intelligente et vaillante nation eut perdu une grande partie de sa puissance, elle n'entretint plus des relations suivies avec les Boers d'Afrique et ceux-ci durent regarder comme leur patrie définitive la terre lointaine où ils se trouvaient confinés.

Ils s'y créèrent une existence indépendante et toute patriarcale qui dura sans troubles jusqu'en 1814, époque où ils furent obligés de passer sous la domination anglaise. Ils considéraient celle-ci comme un joug dont ils voulurent à tout prix se débarrasser.

Enfin, après des luttes et des vicissitudes de tous genres, ils parvinrent, en 1833, ayant à leur tête leur héroïque chef Prétorius, à se soustraire à la puissance anglaise et à s'établir au delà de la rivière Vaal où ils fondèrent la République du Transvaal. Les Boers émigrés de la colonie du Cap, formèrent le premier noyau ; en 1842 arrivèrent ceux de Natal et en 1848 ceux du Free State.

Voilà pour leur histoire que nous ne pouvons retracer ici que très brièvement ; voyons quelle est leur administration ; elle est à la fois des plus simples et des plus pratiques ; vraie administration républicaine exempte de tous ces rouages administratifs, plus encombrants qu'utiles, des autres nations.

D'après la constitution du pays, le gouvernement du Transvaal est républicain dans toute la force du mot. L'assemblée représentative, dite *Volksraad*, est composée de 30 membres élus tous les trois ans et ne se réunit qu'une fois par an, pendant le temps nécessaire pour discuter, tout ce qui concerne les intérêts de la nation.

Le *Volksraad* élit le *Uitvoerende Raad* (Conseil exécutif) lequel est composé de trois premiers fonctionnaires de l'Etat et de deux membres nommés par le peuple. Le Conseil exécutif est dirigé par le président de la république qui est élu pour cinq ans ainsi que le second fonctionnaire de l'Etat, le commandant en chef, et le troisième le secrétaire du gouvernement.

Les résolutions adoptées par le *Volksraad* sont publiées dans le journal officiel de la république pendant trois mois, et, si après ce délai, aucune objection n'a été présentée au sujet de ces résolutions, celles-ci sont promulguées comme lois.

Les fonctions publiques ne sont accessibles qu'à ceux qui professent le protestantisme, reconnu comme religion d'Etat ; mais on examine actuellement s'il ne serait pas utile d'apporter des modifications à cette loi ; tous les autres cultes sont tolérés.

La République du Transvaal n'a pas d'armée permanente ; tous les habitants sont obligés de prendre les armes en cas de besoin, et, plus d'une fois, ils ont

donné la preuve de pouvoir soutenir avantageusement la lutte avec ceux autrement organisés, leur patriotisme et leurs intérêts leur inspirant une valeur redoutable.

Le pays est divisé en neuf districts, savoir : Potchefstroom, Rustenburg, Pretoria ou Mogalisburg, Waterburg, Zoutpansberg, Lydenburg, Heidelberg, M. W. Stroom et Utrecht. Chacun de ces districts est administré par un magistrat choisi par le peuple. Ce gouverneur de district est assisté de trois autres fonctionnaires et d'un huissier de la cour. Il tient séance, pour rendre justice, tous les jours de la semaine à l'exception du samedi. Si les parties ne sont pas satisfaites de la décision de ce tribunal, il leur est loisible d'en appeler à la Haute Cour, laquelle tient ses séances le premier mercredi de chaque mois. Elle est composée de sept magistrats désignés par le gouvernement. Cette cour suprême prononce en dernier ressort, et chacun se soumet à sa décision.

Les Boers sont simples, francs, honnêtes et très hospitaliers, mais pleins de défiance à l'égard des Anglais. Il n'y a point d'auberges ni d'hôtelleries chez eux; les étrangers sont logés et nourris par les habitants. Il n'existe peut-être pas de nation qui ait conservé des mœurs plus patriarcales.

* * *

Le climat du Transvaal est semblable à celui du sud de l'Europe. Par suite de l'altitude du pays, l'air

y est très pur, sec et sain. L'été est la saison pluvieuse; l'hiver est sec mais froid pendant la nuit. La proportion du grand nombre de personnes âgées et le grand accroissement de la population est la meilleure preuve que le climat est remarquablement salubre.

Le sol est extrêmement fertile; il est arrosé par de nombreux cours d'eau et des rivières qui traversent le pays dans toutes les directions. De chaque côté, on rencontre d'immenses pâturages, de vastes prairies émaillées de fleurs, de buissons et de groupes de mimosas, le tout animé par les différentes espèces de gibier particulières à l'Afrique du Sud et par des oiseaux au brillant plumage.

Le long des routes, on voit de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux. De distance à distance, on rencontre des groupes de maisons de Boers entourées de luxuriants champs de blé, de haies de grenadiers, figuiers ou cactus.

Le froment vient très bien dans le district de Lydenburg. Le district de Mogalisburg est le centre d'une culture tout à fait opposée; les plantes tropicales, la canne à sucre, le café, l'oranger, etc., s'y trouvent en abondance; le tabac y est de qualité supérieure.

L'élevage du bétail a une grande importance au Transvaal; il y deviendra des plus considérables, lorsque les moyens de communication seront devenus plus faciles et plus nombreux, surtout par la construction du chemin de fer Delagoa-Bay-Prétoria,

construction urgente et considérée comme une question vitale pour le pays.

* * *

Si l'agriculture est une condition essentielle du développement d'une nation, la possession des métaux est pour elle, ainsi que les mines de charbons, un puissant élément de prospérité. Lorsqu'un pays est exceptionnellement bien doué pour la culture et pour l'élevage du bétail, il est permis d'affirmer que là où ces deux facteurs, agriculture et exploitation minière, se trouvent réunis, doit naître un développement simultané et parallèle, et qu'à ce pays l'avenir réserve de brillantes destinées.

La république sud-africaine du Transvaal est incontestablement de ce nombre. Outre des terres prodigieusement fertiles, elle possède une richesse minérale dont l'exploitation complète est appelée à exercer une influence majeure sur le développement du commerce et de l'industrie, tant dans le pays que dans les Etats voisins.

Au nombre des produits minéraux du Transvaal, nous devons citer : l'or, le platine, l'argent, l'étain, le cuivre, le plomb, le fer, le cobalt, le manganèse et le charbon.

L'or, en ce moment, occupe la première place parmi les minéraux précités, et c'est aussi le métal le plus exploité. L'argent se trouve au centre du pays, dans une région qui court de l'ouest à l'est, sur une longueur de plus de cent lieues et une largeur de vingt.

Ce bassin argentifère renferme de nombreux emplacements où on découvre des vestiges de travaux qui remontent à plusieurs siècles ; les tunnels, les galeries, les traces de la pioche et de la bêche sont des témoignages visibles qu'anciennement déjà des milliers de bras y ont cherché et trouvé du travail.

Le cuivre brut et les nombreuses variétés de minerai de cuivre, tels que cuivre brillant, pyrite de cuivre, cuprite et malachite, se rencontrent en masse au Transvaal, surtout dans les districts de Marico, Rustenburg, Zoutpansberg, Prétoria, Middelbourg et Lydenburg. Le cuivre s'y trouve en si grande abondance que les emplacements où l'on rencontre le minerai n'acquièrent pas, de ce chef, une plus-value.

On rencontre dans divers endroits, en quantités incalculables, le minerai de fer de toute espèce, glanserts, fer magnétique et autres mélanges de fer, souvent à proximité de riches gisements de houille, de sorte qu'il serait possible d'établir des fonderies de fer sans grandes difficultés et sans grands frais.

La plus grande richesse de la République du Transvaal, après les mines d'or, réside dans ses immenses bassins houillers, qui couvrent une superficie de plusieurs milliers de lieues carrées. La présence de ces immenses bassins de houille, que ne pourra épuiser le travail de plusieurs siècles, fait prévoir que le charbon deviendra, dès que la ligne de chemin de fer citée plus haut sera construite, un article important d'exportation, sinon le plus important de la république sud-africaine. Delagoa-Bay est la place désignée

pour l'établissement d'un dépôt central de charbon destiné à la navigation à vapeur de et vers l'Europe, les Indes, la Chine, le Japon et l'Australie; c'est aussi à Delagoa-Bay que les ports de l'Inde pourront s'approvisionner de houille avec le moins de frais.

„ Je n'hésite pas, dit le consul de Belgique à Prétoria, à dire que l'exploitation minière du Transvaal est un fait qui mérite de fixer l'attention des capitalistes et des industriels, et je me rallie à l'opinion de notre consul général à Londres, M. Clark, qui a dit que les champs aurifères de la république sud-africaine sont les plus beaux du monde.

„ J'ai vu les mines de la Californie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, et je trouve les terrains du Transvaal supérieurs. La proportion de l'or est plus grande que partout ailleurs, leur rendement est double et triple de ce qui s'est jamais vu, et la masse d'or dans les couches rocheuses est énorme.

„ Les hommes de science sont d'avis qu'un jour viendra où l'on trouvera aussi de bons terrains d'alluvion, ce qu'on appelle en langage de mineur, „ une exploitation de pauvre „, c'est-à-dire celle qu'on peut faire la bêche ou la pioche à la main. Mais, pour le moment, il n'y a que le capital et la grande industrie qui peuvent exploiter ces terrains et donner à des milliers de bras du travail. „

* * *

Le Transvaal a trois divisions principales : Hoogeveld, Boschveld et Gebroken of Bankenveld.

Hoogeveld a une hauteur de 3,500 à 6,000 pieds au-dessus de la mer. Cette région est très propre à la culture des arbres, mais les colons s'y occupent de préférence de l'élevage du bétail, à cause des excellents pâturages qu'on y trouve. Sans beaucoup de travail, ils tirent de beaux profits de la vente de leurs bœufs, vaches, moutons et chevaux.

Le climat est salubre à Hoogeveld. L'été y est chaud et commence en janvier; on y compte pendant cette saison de 21 à 24 degrés. L'hiver commence en juillet; il a peu de pluie, mais beaucoup de neige. La pluie tombe surtout en mars. Sur les parties élevées de cette région, la température est très froide.

Boschveld est la région nord-ouest. C'est le jardin de la république, lorsque l'eau ne fait pas défaut. Riche en plantes de tous genres, Boschveld n'a pas de forêts mais une infinité de petits bois, où l'on trouve le mimosa, l'acacia et l'euphorbe. Ici, le froid que l'on trouve dans certaines parties de la région précédente est inconnu. Aussi beaucoup de paysans y viennent-ils avec leurs troupeaux pour y passer l'hiver. On y jouit, durant toute l'année, d'une bonne chaleur s'élevant au maximum à 20 degrés. Boschveld est la région agricole; Hoogeveld, celle de l'élevage du bétail. Dans la première, on cultive les bananes, les ananas, le café, la canne à sucre, l'aloès, les palmiers, etc. Les prairies y sont très grasses, et leur herbe atteint un mètre de hauteur.

Bankenveld est la région montagneuse, moins cependant que Hoogeveld et plus accidentée. Ses

nombreux monticules sont entremêlées de belles prairies. Le Mauchberg s'élève à une hauteur de 7,177 pieds. C'est une contrée des plus favorables à l'agriculture.

Les principales exportations du Transvaal sont : l'or, l'ivoire, la laine, les céréales, le bétail, le cuir, le tabac, les plumes d'autruches, les fruits secs, etc.

* *

L'instruction primaire est donnée gratuitement dans les écoles publiques. A Prétoria, il y a une école moyenne où l'enseignement est confié à des instituteurs diplômés. Les Boers savent très bien apprécier les avantages et la nécessité de l'instruction. C'est ainsi que nous voyons, dans les fermes situées à une trop grande distance des écoles, des instituteurs y donner l'instruction aux enfants. Ils sont engagés et payés par le propriétaire de la ferme, qui leur donne la table et le logement ; en outre, il leur permet de recevoir, à l'heure des leçons, les enfants des voisins, moyennant une légère rétribution payée à l'instituteur.

Les monnaies, les poids et les mesures sont les mêmes qu'en Angleterre.

Les loyers sont chers. Ainsi à Prétoria, capitale du Transvaal, une maison d'ouvrier coûte, en moyenne, 150 francs par mois. Les frais pour achat de terrain et pour construction d'une petite maison s'élèvent à 7,500 francs. A la campagne, le logement coûte moins cher, mais son prix s'élève à proportion qu'on avance

vers les terrains aurifères. Quant aux vêtements et aux chaussures, ils sont plus chers qu'en Belgique. Les dépenses pour la nourriture sont peu importantes ; chacun cultivant, même les ouvriers industriels, un lopin de terre qui leur fournit les pommes de terre, les légumes, etc.

Les salaires sont élevés. Ainsi un bon ouvrier agricole gagne de 50 à 66 francs par semaine ; les charrons et les forgerons, 60 ; les peintres en bâtiments, de 40 à 54 ; les tailleurs, de 36 à 48 ; les typographes et les cordonniers, de 54 à 72. La pension d'un ouvrier seul coûte, de 72 à 84 francs par mois. Quelque élevé que soit ce chiffre, il laisse à l'ouvrier capable et sérieux de quoi faire de notables économies.

* *

Le gouvernement du Transvaal n'accorde jusqu'à présent aucune faveur exceptionnelle aux immigrants, surtout en ce qui concerne les frais de voyage. Ceux-ci, sont à charge des émigrants et sont assez élevés. En effet, ils coûtent, en moyenne, de Rotterdam ou Vles-singen, ports d'embarquement, 425 à 450 francs, à l'entre-pont, tout compris, nourriture, couchage et bagages.

En outre, l'émigrant ne doit pas arriver au Transvaal les mains vides ; certainement l'hospitalité des habitants est plus grande que n'importe où, mais l'immigrant ne doit pas en abuser, il doit avoir de quoi subvenir à ses besoins pendant le temps nécessaire pour trouver du travail.

En Hollande, on a triomphé des difficultés qui résultent de cette situation. Une société a été créée, " Nederlandsche Maatschappij tot exploitatie van vaste grond in Zuid-Afrika ", directeur W. Dull, à Amsterdam. Deux colonies ont déjà été fondées et donnent les plus beaux résultats. Cette société achète des terres propres à l'agriculture et d'une grande étendue. Elle les divise en lots particuliers, y installe les colons qu'elle envoie à ses propres frais et leur donne tout ce qui est nécessaire à leur installation. Ceux-ci s'engagent à rembourser, par annuités, tous les frais faits à leur profit. Au bout de peu d'années, ils deviennent propriétaires des terres qu'ils cultivent, grâce à leur travail et à leur économie.

En Belgique, il a été déjà question de créer une société semblable à celle qui existe en Hollande. Espérons que bientôt ce projet deviendra une réalité, le Transvaal étant un pays très recommandable sous tous les rapports aux Belges qui désirent émigrer.

Le gouvernement du Transvaal a un consul général à Bruxelles ; la Belgique a un consul à Prétoria.

VICTORIA

Avant de nous occuper de Victoria, la plus importante des colonies de l'Australie, la plus recommandable au point de vue de l'émigration et où un certain nombre de Belges sont déjà établis, nous devons dire quelques mots de l'Australie elle-même car, il est de toute nécessité que nous fassions connaître ses riches ressources.

L'Australie est une île immense de l'Océanie dont elle est la principale contrée. C'est la plus grande des îles du globe et l'on peut la regarder comme un autre continent.

En effet, sa superficie est de 4,827,200 kilomètres carrés ; sa population n'est que d'environ 3,500,000 habitants, c'est-à-dire pas même un habitant par kilomètre carré.

Deux particularités remarquables distinguent le climat de l'Australie : les longues sécheresses qui

règnent éventuellement et se prolongent parfois pendant l'année entière; puis arrivent de grandes pluies qui diminuent progressivement. C'est, en second lieu, la transition brusque et rapide du chaud au froid.

En dehors de ces considérations, l'Australie a des saisons qui répondent à celles de la partie méridionale de l'Amérique; elles sont l'inverse de celles de l'Europe. L'été correspond à notre hiver et le printemps à notre automne. Le printemps est caractérisé par d'épais brouillards, des nuits froides, mais des jours à température douce. L'été se fait remarquer par de fortes brises qui rafraîchissent agréablement l'air. Les matinées et les soirées dans cette saison ont le même charme que dans le midi de l'Italie, mais vers le milieu du jour, où l'on se repose ordinairement, la chaleur est grande.

L'automne est marqué par des pluies abondantes. Elles grossissent les rivières dont les eaux prodigieusement accrues et rapidement écoulées déposent sur les terres un limon des plus fertiles. L'hiver est moins rigoureux que dans les pays septentrionaux.

Le climat est très salubre surtout dans la partie méridionale dont nous avons à parler plus loin. Les maladies endémiques sont inconnues en Australie et souvent ceux qui arrivent avec une santé laissant à désirer recouvrent bientôt leurs forces et parviennent à un âge avancé.

* * *

Parmi les nombreux végétaux qui appartiennent

exclusivement à ce pays et qu'il est impossible d'énumérer tous ici, nous citerons: l'*Eucalyptus*, genre qui compte plus de cent espèces et dont fait partie l'*Eucalyptus robusta*, arbre gigantesque qui atteint 60 mètres de hauteur sur une circonférence de 10 à 12 mètres; le *Caservina*, ou buis dur et compacte; les énormes pins de Norfolk et les cèdres de l'Australie.

On cultive en Australie presque toutes les plantes d'Europe. Les fleurs et les plantes ornementales du pays sont d'une rare beauté et renommées dans le monde entier.

Toutes les espèces de grains y croissent et donnent des produits d'excellente qualité. Outre le blé, le maïs, etc., on y cultive le café, le tabac, le coton et presque tous les végétaux et les légumes de l'Europe.

Le raisin et l'olivier comptent parmi les meilleurs produits, surtout dans la Nouvelle-Galles du Sud, où de vastes vignobles donnent un vin très estimé.

L'Australie a tous les climats et tous les terrains, elle produira bientôt des vins de coupage aussi bien que des grands vins, et, comme un tiers de ce continent, plus de trente fois plus grand que la France, est susceptible de la culture de la vigne, il faut s'attendre à voir, d'ici à quelques années, l'Australie s'enorgueillir de posséder un vignoble qui aura dix fois la superficie des vignobles français, des vignobles italiens et espagnols réunis.

La concurrence australienne nuira beaucoup aux vigneronns d'Europe; le vin australien gagne au voyage, et il est d'un transport facile. Déjà, les magasins de

denrées coloniales des grandes villes sont approvisionnés de conserves, de fruits australiens : poires, pêches, abricots et prunes.

Le jour où les vignobles d'Australie seront en plein rapport, les négociants australiens auront, dans toute l'Europe, des comptoirs comme ceux des vigneron d'Algérie, et feront vendre leurs vins en quantités immenses.

La majeure partie des immigrants s'adonne en Australie, à la culture de la vigne, sans négliger pour cela l'industrie pastorale, d'un beau rapport.

On rencontre dans ce pays des domaines de dix, vingt et même trente milles carrés. Lorsque les bras ne manqueront plus pour leur exploitation, celle-ci donnera des résultats considérables.

* * *

Si le règne végétal est riche, le règne animal ne l'est pas moins. En effet, nous trouvons dans l'Australie :

19,807,000 moutons.

4,847,000 têtes de gros bétail.

602,000 chevaux.

Tous ces animaux y prospèrent, grâce à un climat qui leur convient et à une pâture abondante et saine qui les développe et les fortifie.

* * *

Quant aux richesses minérales de l'Australie, elles sont incalculables. La houille abonde sur plusieurs points du territoire; le soufre et l'alun sont vomis par les cratères du mont Ouingen.

Au nord du port Macquerie, s'élèvent des montagnes entières de minerai de fer magnétique, de nombreuses mines de plomb, etc. Jamais on n'a connu des gisements aurifères aussi riches que les placers de la Nouvelle-Galles du Sud et de Victoria.

L'Australie comprend aujourd'hui cinq colonies :

La Nouvelle-Galles du Sud, capitale Sydney, 232,000 habitants.

L'Australie du Sud, capitale Adélaïde, 68,000 ;

L'Australie occidentale, capitale Perth, 7,000 ;

L'Australie du Nord, capitale Victoria, 71,000 ;

Victoria, capitale Melbourne, 370,000.

Après ces rapides renseignements sur l'Australie, en général, abordons notre sujet principal en visitant la belle colonie de Victoria.

* * *

La colonie Victoria occupe la province la plus méridionale du continent australien.

Ses villes principales sont :

Melbourne, dont nous venons d'indiquer la population ;

Ballarat, 42,000 habitants ;

Sandhurst, 40,000 ;

Geelong, 22,000.

Grâce à ses colons, Victoria a toujours maintenu, jusqu'à présent, la première place parmi les colonies australiennes. Melbourne, sa capitale, est la plus belle ville de l'Australie, et c'est aussi le marché central des laines, industrie la plus considérable à laquelle se

livrent les colons ; c'est principalement de cette industrie que nous avons à parler dans l'intérêt des émigrants.

Le produit des moutons qui existent actuellement dans la colonie de Victoria, et dont le nombre s'élève à plus de 11 millions de têtes, ne représente cependant qu'une petite partie des laines produites par les propriétaires résidant dans cette province, mais employant leurs capitaux dans les districts avoisinants de la Nouvelle-Galles du Sud et de Queensland. Ces propriétaires font diriger les laines sur Melbourne pour y être vendues.

Les enchères publiques des laines ont lieu de fin septembre à fin janvier, et attirent des acheteurs réguliers de tous les grands centres d'industrie de l'Europe.

Les laines mises en vente varient de 230,000 à 250,000 balles. Elles représentent les plus belles bergeries du monde, sous le rapport du conditionnement et de la finesse.

Les exportations moyennes s'élèvent à une valeur de 99 millions de francs.

Le port d'Anvers en reçoit une quantité considérable, non seulement pour la Belgique, mais pour la revente sur cette place. On y fait des acquisitions nombreuses de laine, notamment pour les départements du Nord et de la Marne (France).

Comme nous l'avons dit, le nombre de moutons dans la province de Victoria est de plus de 11 millions. Ceci s'applique à la colonie de Victoria seulement,

sans compter les vastes territoires avoisinants qui produisent exclusivement des laines et où la population n'est pas d'un habitant par kilomètre carré.

* * *

La production de laine de chaque mouton varie selon les saisons, l'abondance des herbages et de l'eau, ainsi que selon la variété des moutons eux-mêmes.

Chaque année, il y a de grands concours agricoles, où les plus beaux béliers sont exposés et rapportent souvent des prix énormes. On a payé jusqu'à 20,000 francs pour un animal de race, quoique la valeur moyenne d'un bon bélier mérinos soit de 125 à 150 francs.

Le poids de la laine en suint, c'est-à-dire non lavée, d'un mouton mérinos pur sang, est en moyenne de 3 kil. 1/2 ; pour un mouton métis, de 4 kil. 1/2 et, pour un lincoln pur sang, de 6 kilogrammes.

Ces laines, lorsqu'elles sont bien conditionnées rendent respectivement au lavage de 43 à 56 0/0.

Le paiement des ventes de laines se fait au comptant, sans escompte, dans les cinq jours après la vente.

Ayant été embarquée, la laine est soumise à un pressage hydraulique, chaque balle séparément. Cette opération réduit le volume de moitié. Les balles, ainsi pressées, sont cerclées avec des bandes en acier, aux frais du navire qui doit les emporter.

* * *

Un autre article qui forme une des branches impor-

tantes du commerce dans la colonie est le suif du mouton, du bœuf, ou du mélange des deux.

La fabrication des bougies stéariques est considérable dans toute la colonie et emploie un bon nombre d'ouvriers.

La colonie de Victoria et sa voisine, la colonie Adélaïde, sont des plus favorables à la culture du blé et des céréales en général. Aussi, l'agriculture y a-t-elle pris un grand développement.

La qualité du froment est excellente et renommée en Europe à cause de la belle farine blanche qu'elle produit et du peu de déchet qu'elle donne.

Par suite du climat et de la cherté de la main-d'œuvre, la culture est conduite sur des bases différentes de celles qui sont adoptées en Europe.

Ainsi, dans beaucoup de grandes fermes, on emploie la charrue quadruple à vapeur ; mais, en général, on fait usage encore de chevaux et de la charrue américaine ; les conducteurs gagnent de forts salaires.

L'étendue des fermes varie ; il y en a qui ont jus qu'à 900 hectares, mais la généralité n'en a que 100 à 150.

Parmi les productions de la colonie de Victoria, figurent les vins du pays, dont le rendement devient chaque année plus considérable.

Les ceps ont été importés de France, d'Allemagne, d'Espagne et d'autres pays ; mais, sous l'influence d'un climat et de sols différents, le vin se distingue par des caractères particuliers.

Il supporte parfaitement le voyage et s'améliore par le transport ; il a un bel avenir devant lui.

Il contient 20 à 29 pour cent d'alcool naturel ; son prix sur place est de 200 francs la barrique de 300 litres.

Une autre des ressources de la colonie est l'élevage des animaux à cornes dont il existe plus de 1,400,000 puis la fabrication du beurre et du fromage, conduite par les procédés les plus modernes et les plus économiques. En général, c'est un grand fermier qui achète le lait de tout un district. Ce lait est livré chaque jour et transformé immédiatement en beurre ou en fromage de très bonne qualité.

* * *

Le climat de la colonie Victoria est sain et tempéré. Les étés y sont plus chauds qu'en Belgique et les hivers y sont plus doux. C'est d'ailleurs, ce que nous avons dit pour l'Australie en général, et, comme là, les saisons s'y produisent à des époques opposées aux nôtres.

Toutes les saisons sont bonnes pour immigrer dans cette colonie ; toutefois, la période de septembre à novembre est la meilleure pour y trouver immédiatement du travail.

Les agriculteurs, les valets de ferme et les domestiques s'y placent le plus facilement. Les artisans ont moins de chances de se procurer du travail dans la colonie, à moins que leur profession ne se rattache à l'agriculture. Les bras surtout dans les grandes villes y sont en nombre suffisant.

C'est plutôt dans les petites cités encore en voie de

développement que les artisans peuvent trouver à s'occuper. Dans la colonie, les domestiques du sexe féminin sont assez demandés.

Voici le taux moyen des salaires :
Sans logement et sans nourriture :

Charpentiers	10 à 12	francs	par jour.
Tonneliers	9 à 12	—	—
Forgerons	12 à 12	—	—
Peintres	9 à 11	—	—
Maçons	10 à 12	—	—
Vitriers	9 à 11	—	—
Journaliers	7 à 8	—	—
Plombiers	10 à 12	—	—

Par semaine :

Tailleurs	50 à 75	francs.
Brasseurs	55 à 75	—
Bouchers	50 à 70	—
Cordonniers	40 à 55	—
Boulangers	40 à 50	—
Mineurs	50 à 55	—

Par an. — Avec logement et nourriture :

Cuisinières :	750 à 1,250	francs.
Domestiques :	700 à 800	—

Les travailleurs agricoles gagnent par semaine : Cultivateurs et jardiniers, de 20 à 30 francs; ouvriers de ferme, de 20 à 25. Ceux-là sont ordinairement logés et nourris. Dans le cas contraire, leurs salaires

sont plus élevés. Les hommes seuls, en général, sont préférés aux travailleurs mariés ayant famille.

Voyons maintenant quel est le prix de détail des principales denrées alimentaires. Afin qu'il n'y ait pas de mécompte, nous prenons les prix les plus élevés, ceux de Melbourne, la capitale :

Bœuf	fr. 0.30 à 0.75	la livre.
Mouton	0.15 à 0.30	—
Lard	0.75 à 1.20	—
Beurre	1.25 à 1.40	—
Café	1.30 à 2.50	—
Thé	1.50 à 2.60	—
Sucre	0.30 à 0.45	—
Pommes de terre	3.75 à 5.00	le quintal.
Charbon	32.00 à 35.00	la tonne.

Les loyers des maisons d'ouvriers, à Melbourne, varient de 10 à 18 francs par semaine. Dans les villes de l'intérieur du pays, les loyers et les vivres sont naturellement moins chers que dans la capitale. Dans les districts agricoles, les loyers des maisons, pour ouvriers, sont, en moyenne, de 7 fr. 50 par semaine.

Le prix des objets d'habillement est plus élevé qu'en Europe.

Si l'on compare le taux moyen des salaires au coût de l'existence, prix les plus élevés, il est facile de voir qu'un ouvrier sérieux peut faire des économies.

* * *

Le gouvernement de la colonie de Victoria n'ac-

corde aucun passage gratuit ou autres faveurs aux émigrants. Ceux-ci feront donc bien de se munir de leurs outils ou instruments et d'un petit pécule pour vivre en attendant qu'ils soient placés; ils doivent compter, pendant ce temps d'attente, sur une dépense d'environ 3 fr. 50 par jour.

Aussitôt débarqués, ils doivent aller voir l'agent officiel du département d'émigration, à Melbourne, et lui demander des renseignements et des conseils. Ils feront bien également de se rendre chez le consul de Belgique et de le consulter. Si l'immigrant a de l'argent sur lui, on lui conseille de le déposer dans une banque ou à la Caisse d'épargne, d'où il pourra le retirer à mesure de ses besoins.

Tous les émigrants, à quelque classe qu'ils appartiennent, doivent se munir des papiers nécessaires pour constater leur identité et la profession qu'ils exercent. Il est d'utilité pour eux d'avoir quelques notions de la langue anglaise, généralement parlée dans le pays. Ils doivent, dans leur intérêt, choisir de préférence une localité où déjà des Belges sont établis; c'est ce que le consul de Belgique et l'agent officiel du département d'émigration pourront leur indiquer.

La Belgique a un consul général et un consul à Melbourne; un consul et un vice-consul à Sydney. Les agents diplomatiques et consulaires de l'Angleterre, en Belgique, chargés de fournir des renseignements sur l'Australie et ses colonies, ont leur résidence à Bruxelles, à Anvers, à Louvain, à Ostende et à Gand.

Il y a un départ d'Anvers pour l'Australie chaque mois. Le coût du voyage, dans l'entre-pont, couchage, nourriture et bagages compris, est d'environ 225 francs; la durée du passage est de 25 à 28 jours.

La valeur des monnaies, des poids et mesures est la suivante :

Livre sterling (20 shillings)	fr.	25.00
Shilling (12 deniers)		1.25
Denier		0.10 $\frac{1}{2}$
Livre	kil.	0.454
Quintal (112 livres).		51.000
Tonne (20 quintaux)		1.020.000
Acre	mèt. c.	4.047.00
Quart	litre	1.14

La taxe pour l'affranchissement de lettres ordinaires, poids 15 grammes, voie d'Anvers ou d'Ostende, en Australie, est de 35 centimes; celle des journaux est de 15 centimes par exemplaire.

URUGUAY

L'Uruguay est un autre vaste et fertile pays de la zone tempérée de l'Amérique du Sud, où l'émigrant courageux et travailleur peut se créer, en peu de temps, une très bonne position. De nombreuses colonies y étant déjà en pleine prospérité, il n'aura que l'embarras du choix pour fixer le lieu de sa résidence. Comme nous allons le voir, il y trouvera tout ce qui peut contribuer à donner un avenir sûr et avantageux.

Grâce aux efforts du gouvernement de la République de l'Uruguay, le mouvement de l'immigration prend une grande extension. Beaucoup de Belges sont déjà établis dans ce pays ; c'est un point important à signaler à nos compatriotes qui ont le désir de s'expatrier.

L'Uruguay est une république comme le Paraguay et a les mêmes institutions politiques et sociales.

Son étendue est de 186,920 kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie au moins six fois plus grande que celle de la Belgique. Sa population n'est que d'environ 700,000 habitants, soit pas même 3 habitants par kilomètre carré, alors que la Belgique en compte 201 sur le même espace.

La religion catholique romaine est la religion de l'Etat. Tous les autres cultes y sont tolérés.

Les habitants sont tous égaux devant la loi ; les étrangers jouissent des mêmes droits que les indigènes, des mêmes libertés et peuvent obtenir la naturalisation après trois ans de séjour, s'ils sont mariés ; après quatre ans, s'ils sont célibataires.

L'instruction primaire est obligatoire et gratuite. Il existe dans la république 315 écoles publiques pour filles et garçons, plus un assez grand nombre d'établissements d'instruction tenus par des particuliers, des écoles spéciales, des collèges et une université.

L'espagnol est la langue officielle ; mais, comme on compte dans l'Uruguay des immigrants de presque toutes les nationalités européennes, on y parle le français, l'anglais, l'allemand, etc.

Quant aux taxes postales, monnaies, mesures et poids, ils sont les mêmes que dans la République Argentine.

Cela dit, voyons quel est le climat et quelles sont les ressources de ce pays, sur lequel nous possédons, comme sur tous les autres dont ils est question dans

ce livre, les renseignements les plus exacts et les plus complets.

* * *

Le climat de l'Uruguay est aussi salubre qu'agréable. La température, en hiver, y est, en moyenne, de 11 degrés ; au printemps, de 18 ; en été, de 21, et en automne, de 16.

Le maximum des chaleurs de l'été est de 36 degrés au mois de janvier, et le froid le plus intense, en hiver, est de 3 degrés au-dessous de zéro, en juillet. Comme dans d'autres pays dont nous avons parlé précédemment, les saisons y sont l'inverse des nôtres.

A Montévideo, capitale de l'Uruguay, les observations météorologiques donnent pour résultat, par an, 244 jours sans nuages ; 85 jours nuageux et 36 jours de pluie. Celle-ci, tombe plus abondante au printemps et en automne, qu'en été et en hiver.

Seize rivières baignent les divers districts de la république. De nombreux cours d'eau sillonnent les campagnes.

Les maladies contagieuses, dangereuses et périodiques sont inconnues dans le pays. La mortalité est moins grande qu'en Belgique, en France et en Allemagne.

Le sol de l'Uruguay est d'une extrême fertilité et se prête à toutes les cultures ; l'emploi de l'engrais est inconnu parmi les cultivateurs.

Les voies de communication sont nombreuses et faciles, tant par eau que par terre. De multiples lignes

de chemins de fer traversent tout le territoire. C'est un renseignement à noter, car les richesses naturelles d'un pays sont presque sans valeur lorsque les voies de communication font défaut pour les atteindre et pour les transporter.

* * *

Si aujourd'hui dans cette contrée fertile l'agriculture est florissante, c'est grâce uniquement aux immigrants venus d'outre-mer. Ce sont eux qui ont transformé l'aspect des campagnes et leur ont fait donner de superbes produits ; ce sont eux qui ont enrichi les départements de Montévideo et de Canelones ; ce sont eux encore qui ont créé les vastes exploitations agricoles dans les départements de Colonia, de San-José, de Soriano, de Paysandu et de Florida. Aussi le gouvernement uruguayen a parfaitement compris les avantages que l'accroissement de l'émigration étrangère doit procurer au pays. Comme nous le verrons plus loin, il s'efforce d'entourer les immigrants de garanties de tout genre.

Afin de donner une idée de l'agriculture dans l'Uruguay et de la situation prospère qui lui a été faite par les colons, nous allons passer en revue quelques-unes des nombreuses colonies qu'ils y ont créées.

Nous rendrons ainsi un véritable service à ceux de nos compatriotes désireux d'émigrer ; nous les conduirons, pour ainsi dire, sur les lieux mêmes où ils peuvent s'établir avantageusement.

Colonie Valdense

Cette colonie est située dans la partie occidentale du département de Calonia, entre deux cours d'eau, le sol y convient parfaitement à l'agriculture.

La colonie comprend 14,376 hectares de terres généralement fertiles et productives. On sème du maïs sur le sol vierge après un premier labour. Des champs, ne recevant aucun engrais, y produisent encore de bonnes récoltes de céréales après vingt années de constante exploitation.

Cette colonie doit son origine à trois familles vaudoises, originaires du Piémont. En 1856, elles vinrent s'établir sur ses terres alors vierges et incultes. En 1861, on y comptait déjà cinquante-cinq familles, dont neuf étaient parvenues à payer intégralement les terres concédées et en étaient devenues propriétaires.

Les colons possédaient une église, sept écoles et un conseil municipal de cinq membres.

D'année en année, les colons devinrent plus nombreux et les exploitations plus rémunératrices. En vingt ans, la superficie destinées aux cultures avait été sextuplée; le nombre des champs labourés et celui des colons s'étaient quintuplés. La colonie compte aujourd'hui 2,200 personnes. Elle possède environ 4,000 bêtes à cornes, 1,000 chevaux, 1,500 porcs et 30,000 oiseaux de basse cour.

On y a établi huit maisons de commerce, opérant par échanges, rarement au comptant et en argent;

leur mouvement d'affaires s'élève à plus de 100,000 francs par mois. En outre, l'activité industrielle n'y fait pas défaut non plus. On y a construit deux moulins à vapeur dont la production journalière est de 300 arrobas consommées dans la colonie et à Rosario. Une arroba y vaut 25 livres. Un troisième moulin fournit chaque jour 700 arrobas pour l'exportation. La qualité de ses farines est très appréciée à Montevideo et sur tout le littoral.

Il existe, en outre, dans la colonie des ateliers de sellerie et de bourrellerie; de cordonnerie et de menuiserie, trois forges et une fabrique de machines agricoles. On le voit, rien n'y manque pour donner à la culture un développement de plus en plus considérable.

Colonies Nueva-Helvetia,

QUEVEDO ET ESPANOLA

La Nueva-Helvetia, limitrophe de la colonie dont nous venons de parler, dépend également du département de Calonia. Nous y trouvons 420 familles appartenant à diverses nationalités.

Ces différents groupes mettent en culture 14,000 hectares de terrains semés de céréales, consacrés à la production de plantes fourragères et à divers autres végétaux. Le froment seul leur rapporte plus de 215,000 piastres, soit 1,075,000 francs. Le maïs et l'orge donnent également de belles recettes.

Environ 7,000 hectares, restés sans culture, servent au pâturage. Le bétail est nombreux et comprend actuellement environ 14,000 animaux de race bovine, 6,000 moutons, 3,000 chevaux, etc.

La terre dans ces trois colonies est extrêmement fertile et l'humus (terre végétale) y a une épaisseur de 10 à 12 pouces. Toutes les maisons et chaumières sont construites en briques.

Le revenu agricole général est de 2,500,000 francs par an.

Ces colonies possèdent 2 briqueteries, 1 moulin, 3 auberges, 1 hôtel et 57 fromageries; ces dernières fabriquent, en moyenne, 23,000 arrobas de fromages, par an, au prix moyen de 17 fr 50 l'arroba, ou les 25 livres.

Chacune de ces colonies a son église, ses écoles, etc. Les colons heureux et prospères vivent en parfaite intelligence; ils parlent l'espagnol et l'allemand.

Colonie Cosmopolite

Cette colonie couvre une superficie de 19,134 hectares divisés en parties de 15 hectares, presque toutes occupées. Les chemins, tracés très régulièrement, ont une largeur de 15 mètres. La colonie possède quatre fromageries, fabriquant annuellement 13,000 kilogrammes de fromages. Elle appartient à deux Suisses, à un Français et à un Uruguayen. Le colon français cultive, en outre, des champs de luzerne dont il exporte le produit.

La colonie Cosmopolite a une population de 2,540 habitants dont 407 chefs de famille de diverses nationalités.

Colonie du Riachuelo

La colonie du Riachuelo est divisée en deux parties presque égales. Elle est située à deux lieues à l'est de la ville de Calonia. Ses premiers habitants étaient des Italiens qui en 1878, y louèrent des terres. Le sol est très propice à la culture du froment qui donne de beaux produits.

Les colons du Riachuelo forment 42 familles dont 6 uruguayennes, 23 italiennes, 3 françaises, 5 suisses, etc., comprenant 280 personnes.

Tous ces immigrants ont considérablement prospéré; ils cultivent entre eux 1,500 hectares en froment, maïs, etc.; ils possèdent 770 bœufs, 290 chevaux, 720 moutons et 150 porcs.

Colonie Parvenir

C'est une des plus importantes colonies de l'Uruguay et nous y rencontrons des immigrants belges solidement établis.

Elle occupe 5,597 hectares en pleine exploitation, plus 527 hectares de chemins nationaux et vicinaux. Elle est divisée en 217 parties de forme régulière, mesurant respectivement 18 hectares, 44 ares, 70 cen-

tares, et en 36 lots irréguliers couvrant une superficie de 1,594 hectares.

La population de la colonie Parvenir est de plus de 1,400 habitants. Son territoire possède 2 moulins à vapeur, 2 moulins hydrauliques, 2 briqueteries, 628 maisons, 150 hangars et granges.

Les colons ont 6 machines agricoles à vapeur ; 547 charrues anglaises ; 820 bœufs de labour ; 510 vaches laitières ; 460 chevaux ; 2,140 moutons ; 678 porcs, etc. ; ils cultivent le froment, le maïs et d'autres céréales ainsi que la plupart des légumes d'Europe.

La valeur moyenne de leurs récoltes annuelles est évaluée à 258,465 francs. Ils ont une église et trois écoles.

Quant à la nationalité des habitants, elle se subdivise en Uruguayens, Belges, Français, Italiens, Suisses et Allemands.

* * *

Il résulte de ce que nous venons de dire concernant quelques colonies agricoles de l'Uruguay qu'elles présentent, quant à leur organisation, deux systèmes.

D'après le premier, le fondateur des exploitations reste propriétaire du sol dont il cède l'usage, moyennant une somme annuelle, aux cultivateurs. Suivant le second, le colon obtient un titre légal à la propriété des terres qu'il occupe après paiement de certaines annuités, recouvrables en une période de cinq ans.

Parmi les différents Etats qui composent l'Amérique, la République Orientale de l'Uruguay, qui confine au Brésil, est, sans contredit, le pays le mieux situé, en raison de ses communications maritimes et fluviales, et le mieux doté au point de vue de l'irrigation naturelle. Son sol, loin d'être plat comme celui des Pampas de la République Argentine, est, au contraire, alternativement formé de collines ayant une hauteur maxima de 500 mètres et de vallées arrosées par une multitude de petites rivières et de courants d'eau jamais taris. C'est à cet avantage que le territoire de l'Uruguay doit d'être exempt de ces sécheresses fatales qui ont amené de grandes mortalités parmi le bétail et causé des pertes considérables aux propriétaires éleveurs d'autres régions.

Le territoire de l'Uruguay peut se diviser, au point de vue géologique, en trois parties entièrement distinctes.

1° La partie supérieure, formée par les soulèvements volcaniques, dont la Cordillère est la première manifestation ;

2° La partie d'alluvion formée par l'estuaire du Rio de la Plata et ses affluents, partie qu'ont rétrécie les masses séculaires de terre charriées par les courants d'eau qui descendent des montagnes, insensiblement balayées par les pluies ;

3° La partie maritime, que les précédentes ont séparées peu à peu de l'Atlantique et derrière laquelle les marais laissés par la mer se sont convertis

plus tard en terrains sablonneux. Sur ces terrains, la végétation paludique a formé une légère couche d'humus solidifiée à la suite d'une longue période de siècles.

A mesure que l'on suit la pente des collines, la couche de l'humus augmente constamment, jusqu'à présenter une grande épaisseur d'une admirable fécondité. Sa couleur noire la fait ressembler aux meilleures terres du nord de la France et de la Belgique. Une végétation naturelle règne dans ces plaines à perte de vue.

* * *

Le plus important pour nous est de faire remarquer combien il est facile de cultiver une terre sans bois, sans ronces, sans broussailles, recouverte simplement d'une couche de gazon qui jusqu'alors n'a servi que de pâturages naturels à des milliers d'animaux presque à l'état sauvage et qui la peuplent.

Quant aux marais, peu nombreux d'ailleurs, que l'on rencontre près des cours d'eau, quel parti n'en tireraient pas certains colons belges si compétents en matière de dessèchement ?

La race robuste et féconde de nos ouvriers agricoles, par ses connaissances spéciales, par ses aptitudes et par son travail assidu, changerait la face du pays.

* * *

De l'autre côté des dunes, l'Océan Atlantique offre

aux pêcheurs un champ sans limites, inexploité, rempli d'énormes et d'excellents poissons, qu'il serait facile d'exporter frais à Montevideo et à Buenos-Aires, deux centres de grande population.

Ils pourraient convertir une bonne partie de ces produits en salaisons pour les envoyer vers des régions plus lointaines.

Jusqu'ici, la population orientale et celle de la République Argentine se sont contentées de poissons communs, provenant du rio de la Plata, dont les eaux repoussent les espèces exclusivement maritimes. Le manque de bras, le labeur si rude du pêcheur ont empêché jusqu'à présent l'exploitation d'une véritable mine d'or, dont les produits, assurés d'une vente journalière, donneraient de magnifiques bénéfices aux immigrants qui voudraient exercer sur les rives sud-américaines de l'Océan Atlantique ce genre d'industrie.

* * *

D'après les informations qui proviennent d'un membre distingué de l'Association rurale de Montevideo, habitant le pays depuis bon nombre d'années, M. Lermite, la superficie territoriale de l'Uruguay est de 186,920 kilomètres carrés, ce qui correspond parfaitement avec celle que nous avons indiquée plus haut. Sur 750,000 hectares consacrés à l'agriculture, environ 150,000 sont semés de blé, de maïs, d'orge et de lin. Le reste est abandonné aux pâturages naturels pour l'élevage des bœufs, brebis, chevaux, etc.

Dans les régions proches de Montevideo, ou situées sur les bords du rio Uruguay, la grande majorité des propriétés agricoles ne s'élève pas à plus de 20 à 30 hectares chacune.

Ces petites propriétés, appelées *chacras*, sont affermées à raison de 15 à 20 francs l'hectare. Quelques lots exceptionnels de 1,000 à 2,000 hectares sont exploités par leurs propriétaires.

Quant aux pâturages, dont chaque lot est appelé *suerte* et correspond à une superficie de 2,200 hectares, ils sont loués de 5,000 à 8,000 francs, selon la qualité des terres et leur situation au point de vue des cours d'eau et des voies de communication.

La culture est extensive et l'on n'emploie aucun genre d'engrais. Le blé alterne avec le maïs, l'orge, le lin et quelques plantations de vigne. Le blé, l'orge et le lin se sèment de mai à juillet et se récoltent en décembre; on sème le maïs en octobre et en novembre; sa récolte se fait en mars ou en avril; la coupe du blé, de l'orge et du lin se fait au moyen de machines très perfectionnées. Les faucheuses-atta-cheuses viennent des Etats-Unis; les batteuses d'Angleterre. Le prix des premières est de 1,300 à 1,500 francs; celles spéciales aux prairies artificielles valent 20 0/0 de moins.

Les batteuses avec une locomobile de la force de 8 à 10 chevaux coûtent de 12,000 à 15,000 francs. Les égreneuses américaines à vapeur pour le maïs valent de 2,000 à 2,500 francs, sans le moteur. Elles égrenent de 1,000 à 1,500 hectolitres par jour.

Les charrues d'acier viennent également des Etats-Unis. Elles coûtent de 100 à 300 francs, selon le nombre des socs. Les locomobiles ne paient pas de droit d'entrée. Nous remarquons avec regret que les machines belges n'existent pas à l'Uruguay, ni dans la plupart des autres pays dont nous avons parlé. Nos fabricants n'ont pas cru, et à tort, devoir y envoyer un ingénieur pour étudier sur place l'application de leurs instruments, ainsi que le font chaque année les Anglais, les Allemands et les Américains, afin de se rendre compte du perfectionnement à introduire.

Les Anglais font mieux encore; il se font expédier dans leurs propres usines des blés et des orges récemment fauchés avec toutes les matières étrangères qui y sont contenues, afin de pouvoir étudier leur séparation au moyen de leurs batteuses.

Nous appelons l'attention de nos industriels sur cette importante branche d'industrie, qui représente de nombreux millions, rien que pour l'Uruguay. Quelle énorme valeur n'atteindrait donc pas l'importation de machines agricoles belges dans le Brésil, le Canada, la République Argentine, le Chili, etc. ?

On estime qu'il y a maintenant dans l'Uruguay plus de 400 machines à battre avec locomobiles et environ 200,000 moissonneuses.

* * *

Le rendement des blés dans la République Orientale

de l'Uruguay est de 10 à 14 hectolitres par hectare. On n'y a jamais d'année stérile. La récolte annuelle s'élève, en moyenne, à environ 1,500,000 hectolitres. On sème de 80 à 120 litres par hectare. Le coût du blé pour le cultivateur, sur place, est de 8 à 10 francs l'hectolitre. Mais, ce qui augmente son prix, ce sont les frais de transport, car il n'existe pas de routes, les voies ferrées étant encore peu nombreuses.

Le prix de vente du blé est sujet à des alternatives de hausse et de baisse pendant l'année qui suit celle de la récolte. Il faut en chercher la cause dans le manque de statistique immédiate. C'est ainsi qu'on voit les prix de 10 à 12 francs l'hectolitre s'élever jusqu'à 22 et 26 francs. Mais, en général, le prix de vente dépend des marchés européens, des demandes plus ou moins importantes de farines pour les marchés du Brésil, que l'Uruguay approvisionne en partie, et enfin de la qualité des blés. Cette qualité est, en général, excellente et le rendement de farine est de 65 à 72 0/0. Dans l'impossibilité de faire une classification, nous allons indiquer les principales catégories de blés, telles qu'elles sont connues à Montevideo.

1° Blé appelé *américain*; très chargé de gluten; grain gros, un peu foncé, donnant 67 à 68 0/0 de farine très blanche;

2° Blé du littoral uruguayen; très semblable au précédent, mais plus farineux, contenant peu de gluten, l'hectolitre pèse jusqu'à 82 kilogrammes;

3° Blés appelés *aréoles*; grain petit et large, peu de

gluten, pèse 82 kilogrammes l'hectolitre, farine très blanche, qui pèse 71 kilogrammes l'hectolitre;

4° Blé appelé *lombard*; d'origine russe, grand rendement et culture facile, contient beaucoup de gluten, pèse jusqu'à 82 kilogrammes l'hectolitre; sa farine est un peu grise;

5° Blé d'origine espagnole, grain blanc, petit, plein, grand rendement de farine 72 0/0;

6° Blé *dur* pour pâtes italiennes; très facile à cultiver et d'un grand rendement.

* * *

Bien qu'en général les récoltes dépassent la consommation locale, d'un certain nombre d'hectolitres, l'Uruguay ne peut être considéré, à proprement parler, comme pays exportateur de blé.

A peine si chaque année, on parvient à expédier 40,000 hectolitres au prix de 17 à 20 francs, remis à bord. En revanche, l'Uruguay exporte une grande quantité de farines. Nous avons dit plus haut que la récolte peut s'évaluer, en moyenne, à environ 1,500,000 hectolitres. Sur cette quantité, 800,000 hectolitres servent à la consommation locale; le reste est moulu dans le pays et exporté comme farines sur les marchés du Brésil, où elles sont très appréciées, malgré la concurrence des Etats-Unis. Ces farines, destinées à l'exportation, se vendent sur la place de Montevideo, de 28 à 35 francs les 100 kilogrammes.

Pour la mouture des blés de l'Uruguay, Montevideo possède 12 grands moulins à vapeur, qui peuvent

moudre, en moyenne, 1,200,000 hectolitres de blé. Parmi ces 12 établissements, il en existe un très important qui, à lui seul, peut moudre 300,000 hectolitres avec ses 28 cylindres et ses 4 meules. Les moulins de Montevideo ont transformé récemment leurs meules et adopté le système autrichien de Hanz, qui donne d'excellents résultats. Les machines et les ustensiles sont achetés en Autriche et en France. Ce dernier pays obtient la préférence pour la fourniture du matériel, en particulier des chaudières tubulaires de Belleville, considérées comme supérieures aux autres. Les soies pour les blutoirs sont achetées partie en France et partie en Italie et en Suisse. Ces pays sont arrivés à faire à l'industrie française une terrible concurrence sur un article qu'elle avait monopolisé.

Il existe, en outre, dissimulés dans tout l'Uruguay, une quinzaine de petits moulins à vapeur ou hydrauliques et une cinquantaine de moulins à vent ou mus par des chevaux.

Les quantités de farines exportées au Brésil suivent une progression constante; ainsi nous remarquons que pendant les trois dernières années elles se sont élevées respectivement à 12,000, 48,000 et à 65,000 quintaux.

* * *

Dans l'Uruguay, comme dans d'autres contrées de l'Amérique du Sud, les producteurs discutent sérieusement l'avenir d'exportations qui seraient basées sur le transport des animaux vivants ou de viandes refroidies. La question est plus difficile à résoudre

pour l'Amérique du Sud que pour le Canada et l'Amérique du Nord, où il est facile de maintenir les viandes à une bonne température, puisqu'elles traversent toujours des zones relativement froides pour arriver aux marchés européens. Au contraire, pour les viandes de l'Uruguay et de toute l'Amérique du Sud qui auront à franchir les zones équatoriales et à faire un voyage beaucoup plus long, il faudra une bien plus grande quantité de froid, qui ne pourra être fournie que par des installations coûteuses et compliquées.

Personne ne nie que la viande fraîche soit supérieure aux conserves; mais il ne faut pas oublier que les grands marchés de l'Europe préféreront toujours le bétail vivant le plus voisin, le mieux préparé et le moins fatigué.

L'usage de la viande tend à se généraliser, et la consommation, qui a dépassé en Europe la production locale, a cherché dans les viandes conservées de nouveaux éléments d'alimentation. Tout le monde connaît les salaisons de porc de l'Amérique du Nord, les salaisons de bœuf du Canada ou de l'Australie; on peut dire que ces viandes préparées sont déjà entrées dans les habitudes et les mœurs. Elles font aujourd'hui partie de l'alimentation des classes travailleuses.

Cependant la viande sèche de l'Uruguay et des autres pays de l'Amérique du Sud, dont le débit est encore restreint, finira par trouver en Europe de nombreux débouchés le jour où ce produit, préparé avec plus de soin, de goût et de propreté, triomphera des préjugés européens.

L'excessif bon marché des viandes sèches provient du mode de préparation, de la conservation et du transport facile de ces viandes. Elles n'ont pas besoin de baril, comme les salaisons, ni de boîtes de fer-blanc, comme les conserves, ni d'appareil d'ébullition, ni de substance isolante. Arrivées chez le dernier débitant, elles peuvent attendre la vente pendant des semaines et des mois sans nécessiter des soins spéciaux. Contrairement aux salaisons et aux autres conserves, elles peuvent se débiter par fractions infimes, comme, en outre, il suffit d'en acheter assez pour avoir pendant longtemps sa nourriture assurée. La viande sèche, telle que l'Uruguay a l'intention de l'expédier en Europe, serait le plus commode, après le pain, de tous les aliments, pour les armées en campagne. Avec quelques tranches de *carne seca*, comme on l'appelle là-bas, pliées sur son sac ou sur sa selle, un soldat serait sûr d'être nourri pendant plusieurs jours. De même aussi, l'ouvrier, qui ne peut acheter tout un baril de salaisons et pour lequel les conserves sont trop chères, trouverait dans la viande sèche la facilité d'une provision commode et peu coûteuse.

* * *

Dix-neuf départements forment la division économique et politique de l'Uruguay. Voici les principaux, que nous classons d'après leur importance pour les émigrants.

Département del Salto

Parmi les départements qui se trouvent au nord du rio Negro, celui del Salto est un des plus importants.

Situé sur le rio Uruguay, sa superficie est de 12,601, 61 kilomètres carrés.

Son terrain est élevé et accidenté au centre par les importantes collines qui le traversent. Son sol, couvert d'excellents pâturages, est très fertile, et la végétation exubérante est due à la douceur du climat. On y trouve un grand nombre de palmiers.

Le règne minéral est représenté par des cristallisations très variées et considérées comme les plus belles que l'on connaisse; par les agates qui entretiennent un commerce d'exportation très important vers l'Allemagne. On trouve également le cristal de roche, le graphite, l'onyx, l'améthyste, le sulfure de plomb, le charbon de terre et le cuivre.

Dans le sable de plusieurs cours d'eau, on trouve les cornalines, les calédoines, l'onyx, le diaspre d'une pureté sans égale.

Le département possède deux ports sur l'Uruguay : ceux de Salto et de Constitucion. L'élevage est très important dans le département de Salto et l'agriculture commence à s'y développer.

Parmi les entreprises importantes, il faut mentionner le chemin de fer Nord-Ouest de l'Uruguay, dont la station principale et les ateliers sont situés près de la ville de Salto. Cette ligne, d'un grand avenir, doit relier la capitale du département avec la ville de

Santa-Rosa située dans le département d'Artigas, à peu de distance de la pointe que forment le rio Uruguay et le Cuareim, limite nord, sur la frontière du Brésil. La ligne, dès qu'elle sera entièrement terminée, parcourra une distance de 177 kilomètres et aidera considérablement au développement du commerce du Haut Uruguay.

Département de Tacuarembó

Sa superficie est de 21,022 kilomètres carrés. Sol accidenté et arrosé par de nombreux cours d'eau. Le département de Tacuarembó est l'un de ceux qui figurent parmi les plus riches en produits minéraux : il compte des mines de fer, de charbon, plusieurs carrières de marbres différents, entre autres le saracoïde blanc, les cristallisations, les agates, le manganèse, etc. On trouve des bois très recherchés dans le commerce, tels que le nandubay, le laurier noir, le lapacho, le vivaro, l'urunday, le guaviyu, le pin, le quebracho, etc.

La yerba maté est très abondante dans le département.

L'industrie principale est l'élevage.

Département de Paysandu

Cet important département est situé sur le Rio Uruguay entre ceux de Salto, Tacuarembó et Rio-Negro.

La superficie est évaluée à 13,252,34 kilomètres carrés. La configuration de ce département est absolument semblable à celle des autres.

Ce département est particulièrement riche en produits minéraux. Il possède l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, les marbres, les agates, le soufre, le plâtre, l'ardoise, etc. On trouve également dans ses montagnes, les calcédoines, les cornalines et le quartz cristallisé de plusieurs couleurs.

Les bois employés par l'industrie y sont très abondants, on en compte plus de 60 espèces spécialement propres à la construction et à l'ébénisterie. Le terrain se prête merveilleusement à l'agriculture ; bien accidenté et ayant une inclinaison permettant la culture des céréales et des ceps de vigne. Il est facilement irrigable. Parmi les bois, on remarque principalement le quebracho blanc et rouge, le tala, l'algarrobo, la coronilla, l'espino, le lapachillo, le guaviyu, le laurier noir, l'épine-couronne, le sangre de toro, le lapacho, le bois de fer, le quebrachillo, le bois de rose, le nangaripe, le guayabo, le pilangua, le laurier rose, le guyacan, le tatane, le curupi, le mataojo, l'ivira, le canelon de molle, le blanquillo et l'amarillo, l'ubajai, le vivaro, l'inga, le sangre de drago, le palo, le leche, l'ivaiporeiti, le quina-quina, etc. L'indigo sylvestre est également très abondant.

L'industrie principale est l'élevage ainsi que la préparation des viandes conservées.

Département de Durazno

Le département de Durazno se trouve situé au centre de l'Etat oriental; sa superficie est de 14,315,84 kilomètres carrés. Le terrain est élevé et accidenté par de nombreuses collines. On rencontre de nombreux et excellents pâturages. Les vallées sont arrosées par plusieurs cours d'eau.

Ainsi que les autres départements, celui de Durazno renferme de très grandes richesses minérales telles que l'or, l'argent, le cuivre, le fer et des marbres. L'industrie principale est l'élevage. Plusieurs produits naturels forment aussi une branche très importante de commerce. On y trouve de très bons bois de construction et de chauffage, la pierre de construction et de nombreux fours à chaux sont en activité.

L'agriculture, dont le développement est peu considérable, car la terre a jusqu'ici été destinée surtout à fournir des pâturages, occupe cependant une superficie assez grande, sur laquelle on cultive principalement le maïs, l'orge, le blé et les légumes.

Département de Rocha

Ce département est situé à l'est du territoire de la République et une partie de ses côtés est baignée par les eaux de la Plata. Sa superficie est de 11,088,88 kilomètres carrés.

Il ne présente pas le même aspect que les autres; sa partie nord est complètement plate et baignée par deux cours d'eau important: l'India Muerta et le San Miguel; la partie est et sud-ouest est, au contraire, très accidentée et traversée par de hautes collines.

Ce département, comme celui de Maldonado est très riche en produits minéraux; on y trouve le cuivre, la houille, le lignite, des tourbières immenses; du plomb, du fer, du manganèse, des marbres, du porphyre, du jaspe, la pierre lithographique, le plâtre, l'albâtre, l'ardoise, l'amiante, etc. Il fournit d'excellents bois de construction et son industrie principale repose sur l'élevage et l'agriculture.

Département de Montevideo

C'est celui dont la superficie est la moins étendue. Son sol continuellement ondulé est traversé par plusieurs collines. Son terrain fertile se prête à toutes les cultures; il est arrosé par de nombreux ruisseaux et cours d'eau plus importants.

On trouve dans ce département du ciment calcaire, du feldspath d'un blanc mat ou d'albâtre, de couleur rose, d'un gris jaunâtre, le gneiss commun, le gneiss quartzeux, le grenalifère, les micacés, la tourmaline, le mica selanite, les diorites, le granit, etc.

Département de la Floride

La superficie est de 12,107,15 kilomètres carrés. Le sol est également admirablement arrosé par une infinité de cours d'eau. On trouve d'excellents bois employés par l'industrie et l'économie rurale.

Au point de la richesse minière, le département de la Floride est l'un des premiers. Il possède des carrières de granit, d'ardoise, des mines de fer, de cuivre, de graphite ainsi que la pierre à construction transportée en grande quantité à Montevideo. La pierre calcaire est très abondante.

La principale industrie de cette riche zone de la République est représentée par l'élevage. L'agriculture encore toute récente commence à prendre beaucoup de développement et promet des résultats très nombreux et très avantageux par suite de l'excellente qualité des terres.

Département de Cerro Largo

La superficie de ce département est évaluée à 14,904,41 kilomètres carrés. Le sol est ondulé et traversé par de nombreux cours d'eau. La richesse minière est variée, il possède des dépôts très importants de houille, ainsi que du plomb, du cuivre et des

carrières de granit et de porphyre. La yerba maté y vient en abondance et l'on trouve des bois excellents pour l'industrie.

L'élevage constitue l'industrie principale, tandis que l'agriculture n'est encore qu'à ses débuts.

Département de Minas

Ce département très montagneux comprend une superficie de 12,498,92 kilomètres carrés ; il est arrosé par de nombreux cours d'eau. Ainsi que l'indique son nom, c'est le département le plus riche en produits minéraux de toutes sortes. Il possède des mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain, de charbon, de fer magnétique ; des carrières de marbres, de porphyre, de cristal de roche, de talc, de magnésite, de plâtre, de soufre, d'amiante, d'ardoises, etc.

Parmi les industries figurent en premier lieu l'élevage et l'agriculture. La terre est excellente pour la culture de tous les végétaux. La yerba maté y croît abondamment.

Département de Rivera

Le département de Rivera, créé en 1884, est limitrophe au Brésil. Sa superficie est de 9,820,94 kilomètres carrés. Les terres sont élevées et traversées

par de nombreux cours d'eau. Par sa constitution géologique c'est un des départements les plus riches en produits minéraux. Il renferme, en effet, des mines de charbon, d'or, de fer, d'agates; des carrières de marbre blancs, du manganèse, etc.

Actuellement des compagnies étrangères exploitent la riche région minière de Cunapirū et Carrales.

L'élevage forme, outre l'exploitation des mines l'industrie principale du département. La richesse départementale a été évaluée à 7,436,991 pesos.

Département de Treinta y Tres

Sa superficie est de 9,550,35 kilomètres carrés; le sol est accidenté, bien arrosé et très fertile. Les forêts fournissent des bois très demandés par l'industrie. Le département renferme une population d'environ 12,000 habitants.

Département de Rio Negro

La superficie de ce département est de 8,470,88 kilomètres carrés. Les divers monticules que l'on rencontre accidentent le terrain. Ses côtes sur le rio Uruguay sont élevées. La terre est très fertile et les

pâturages excellents. Il existe deux ports sur l'Uruguay: celui d'Independencia et de Nuevo Berlin. Le port Independencia est fréquenté par un grand nombre de navires d'outre-mer qui viennent embarquer les viandes élaborées.

Le département renferme des mines de plomb, de cuivre, de fer et de l'argile plastique.

Département de Canelones

Ce département est situé sur le rio de la Plata, au nord-est de Montevideo. Sa superficie est de 4,751,95 kilomètres carrés. Son sol est également très ondulé par suite des monticules assez nombreux que l'on rencontre. Une foule de ruisseaux l'arrosent en tous sens et contribuent à faciliter la végétation.

Le règne minéral est très bien représenté par les marbres de toutes sortes, l'ardoise et la pierre de construction.

Les principales industries du département sont l'agriculture et l'élevage, la population, du reste, est essentiellement composée d'agriculteurs. Canelones fournit la plus grande quantité de céréales très appréciées pour leur qualité supérieure.

Il existe dans l'Uruguay 13,746 fermiers, propriétaires, 9,201 fermiers locataires et 16,082 ouvriers agricoles travaillant à l'année.

Le département de Canelones est celui où les travaux de l'agriculture ont pris le plus de développement. Son froment, son orge et son maïs occupent plus de la moitié des terres cultivées.

Les vignes, les mûriers, les oliviers et autres arbres fruitiers augmentent en nombre chaque année ; d'après le dernier recensement officiel, datant déjà de plusieurs années, la république de l'Uruguay en comptait 5,194,548.

La production agricole est estimée à une valeur de plus de 20 millions de francs. Dans cette somme, le froment est représenté par 1,033,665 hectolitres, le maïs par 648,811 hectolitres, etc.

En résumé, le territoire uruguayen convient à la culture des céréales. Le froment y donne en moyenne, 35 fanegas pour une. La fanega contient 135 litres dans l'Uruguay. Ailleurs à Santa Fé, elle est de 230 litres et dans l'Entre-Rios de 248 à 250 litres.

Le maïs fournit dans l'Uruguay jusqu'à 300 fanegas pour une.

On cultive, en outre, avec avantage, les pois, les fèves, les lentilles, les pommes de terre, dont on fait deux récoltes par an, puis les carottes, les melons, les pastèques, le millet, le chanvre, le sorgo, la luzerne, etc.

* * *

Si plus d'une contrée offre de sérieuses ressources à l'agriculture, peu sont comparables à l'Uruguay pour l'élevage du bétail. Ses riches pâturages pourraient nourrir des millions d'animaux qui y trouveraient tous les éléments nécessaires à leur complet développement et à leur rapide multiplication.

Pour se faire une idée des résultats déjà obtenus dans ce pays où le chiffre de la population est encore cependant si minime, il suffit de citer les renseignements suivants fournis par la statistique officielle du gouvernement :

- 20 millions de moutons ;
- 8 ou 9 millions de têtes de gros bétail ;
- 1,500,000 chevaux ;
- 100,000 porcs ;
- 60,000 chèvres ;

Ces chiffres démontrent que le nombre de bestiaux élevés dans le pays, proportionnellement au nombre des habitants, est réellement exceptionnel. Si, d'autre part, on calcule la quantité d'animaux qui existent dans chaque pays sur 1,000 kilomètres carrés, on trouve que l'Uruguay tient le premier rang parmi tous les autres Etats.

* * *

A propos de bétail, disons quelques mots des établissements d'abatage, entre autres du *Saladero Cibils*, à Montevideo.

Cet établissement comprend cinq grandes constructions et diverses dépendances. On y tue environ 700 animaux par jour, pendant la saison qui commence en novembre. Le procédé pour tuer les animaux est aussi rapide que simple.

On jette un *lasso* (espèce de longue courroie très solide) autour des cornes du bœuf que deux mules tirent aussitôt devant une poutre, placée transversalement et au-dessus de laquelle se trouve le *matador* (tueur), qui se penche en avant et frappe d'un coup de poignard au cercelet l'animal amené. Celui-ci tombe sur une plate-forme placée sous ses pieds. Ce plancher mobile roule sur des rails jusqu'à un autre local, situé en face du premier, où la bête abattue est dépécée en quelques minutes. Le travail commence à quatre heures du matin et dure jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Le matador reçoit une piastre soit cinq francs, par centaine d'animaux tués.

Les chairs et les os du bœuf dépécé passe ensuite dans un troisième local où se trouvent rangés dix énormes chaudières, dont chacune peut contenir les restes de 75 animaux.

Là, s'opère l'ébullition activée par une machine à vapeur. En quatre heures, l'opération est terminée. Les os sont extraits au moyen d'une ouverture pratiquée au fond de chaque chaudière, tandis que la graisse est amenée à la surface et passe dans des tuyaux conduisant à d'énormes réservoirs, où elle est recueillie, puis mise en futailles. Celles-ci, expédiées d'Europe remplies de vin ou de sucre, sont vendues

vides aux saladeros à raison d'environ 5 francs la futaille.

Ordinairement la valeur des os est de 70 francs la tonne. Les cornes dépouillées dont on fait de la cendre valent 125 francs la tonne. Les cuirs destinés à la salaison sont déposés dans un hangar spécial, vaste et bien aéré. Ils y restent, durant quinze jours, dans le sel, empilés par tas de 1,000 à 1,500 peaux. Le sel employé, qui vient généralement de Cadix, coûte, 1 fr. 70 la fanega. Une fanega de sel suffit à la préparation de trois peaux.

Les Etats de la Plata, c'est-à-dire la République Argentine et l'Uruguay, pourraient disposer chaque année d'un excédent de 944 millions de kilogrammes de viandes et les expédier en Europe. Il suffirait, pour l'écoulement de cet excès de production que la consommation en Europe augmentât de trois kilogrammes par an et par habitant, ce qu'une baisse de prix déterminerait probablement.

Après ces renseignements en voici d'autres qui ne sont pas moins utiles aux émigrants.

* * *

C'est à Fray-Bentos que nous trouvons le plus vaste établissement consacré aux expéditions d'extraits de viande, d'après la méthode Liebig.

Cet établissement est situé sur une éminence au bord de la rivière Uruguay. Il est entouré de champs d'une grande étendue, parfaitement clôturés, servant de pâturage aux bestiaux destinés à l'abatage.

On y tue, pendant la saison, en moyenne 1,000 animaux par jour. La manière d'opérer rappelle celle que nous avons décrite ci-dessus, à l'exception qu'à Fray-Bentos, l'extrémité du lasso enroulé autour des cornes du bœuf à tuer est attachée à une poulie et qu'une petite machine à vapeur y remplace les deux mules employées à tirer l'animal jusqu'à la poutre transversale devant laquelle il reçoit le coup de mort.

Chaque partie de la carcasse est utilisée, même les déchets dont on fait du guano.

Les extraits de viande obtenus contiennent, en matière salubre, trente fois leur poids en viande.

On consomme à Fray-Bentos 6,000 tonnes de charbon et 1,000 tonnes de sel par an, rien que pour les nécessités du célèbre établissement.

Une population ouvrière de près de 1,500 personnes travaille dans ses usines et constitue, dans son ensemble, une véritable cité où s'exercent tous les métiers ; les bons travailleurs y sont très recherchés.

Cet établissement possède des quais sur les bords de la rivière et deux môles où les navires de mer peuvent débarquer leurs chargements de houille, de sel, de bois, de fer, etc., et recevoir des cargaisons d'extraits de viande, mis en caisses de 100 livres ; de la viande conservée, des peaux, du suif, des cornes, des os, etc. Il y arrive environ quatre-vingts navires par an.

Ajoutons pour conclure et pour résumer que l'industrie pastorale dans l'Uruguay représente déjà des intérêts considérables qui ne peuvent qu'augmenter de valeur et d'importance.

Elle occupe particulièrement, outre les Uruguayens, les immigrants belges, anglais et irlandais. Un Verviétois dirige une estancia, c'est-à-dire une exploitation agricole et pastorale, très prospère sur le parcours du chemin de fer reliant Montevideo à Durazno.

* * *

Le territoire de Uruguay contient de précieuses variétés de minéraux et n'a été jusqu'ici que très imparfaitement exploré et très peu exploité ; malgré ce que nous en avons dit, il est utile de les résumer.

Dans les environs de Salto, on trouve des agates, très estimées en Allemagne ; de belles cristallisations de quartz, des améthystes, du plomb sulfuré, du graphite, du cristal de roche, du cuivre et du charbon de terre.

Dans le département du Rio-Negro, il existe des mines de fer, de plomb, de cuivre et des couches d'argile plastique.

Dans le Tacuarembó, on a découvert des terrains aurifères qui s'étendent sur une surface de 400 lieues carrées. On y rencontre également du charbon de terre, des agates, du manganèse, des opales et du marbre d'une extrême blancheur.

Le département de Minas, comme nous l'avons dit, est l'un des plus réputés de la République pour ses richesses souterraines. On y signale des dépôts d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain, de charbon de terre, de fer magnétique, des roches fournissant de beaux marbres et du porphyre. On y rencontre

aussi du cristal de roche, du talc, du plâtre, du soufre, de l'amiante, des ardoises, du marbre jaspé, etc.

Les autres départements, tels que Soriano, Colonia, Florida, etc., possèdent à côté des matières précitées des carrières de gneiss et de quartz qui fournissent du travail à de nombreux ouvriers. Ceux-ci en tirent les matériaux employés aux grands ouvrages hydrauliques en voie de construction, à Buenos-Aires et à la Plata.

Les gisements indiqués, et beaucoup d'autres que nous passons, ont été à peine effleurés, et la plupart ne seront exploitables que lorsqu'il n'y aura plus manque d'habiles ouvriers mineurs et lorsqu'on aura les capitaux nécessaires, car les installations les plus indispensables pour le traitement des minerais font encore défaut.

Nous avons cru cependant ne pas pouvoir négliger de donner les renseignements que nous venons de fournir, car ils démontrent un fait que nous devons signaler, à savoir que l'Uruguay possède dans ses nombreuses mines de sérieux éléments de prospérité.

* * *

Le gouvernement de l'Uruguay a parfaitement compris ce que l'immigration étrangère peut procurer au pays. Voici, en attendant prochainement des avantages plus grands, ceux qu'il accorde actuellement aux émigrants.

En descendant du bateau à vapeur, l'immigrant est

immédiatement mis en rapport avec un délégué du commissariat d'émigration qui s'informe, si le nouveau débarqué s'est déjà assuré du travail et s'il s'est procuré un logement pour lui et sa famille.

En cas de réponse négative, ce fonctionnaire le fait conduire à l'hôtellerie subsidiée par le gouvernement, où, pendant huit jours, lui et sa famille sont logés et nourris gratuitement.

Si, après ce laps de temps, l'immigrant n'a pu trouver de l'occupation, ce qui n'arrive presque jamais pour les bons ouvriers, il doit payer 1 fr. 50, par tête et par jour, pour toute personne faisant partie de sa famille et âgée de plus de huit ans.

Les malades sont envoyés à l'hôpital et traités gratuitement.

Le commissaire général, chef supérieur du bureau d'immigration, intervient aux contrats conclus entre les immigrants et les propriétaires ou industriels, afin d'en assurer la stricte exécution.

Les effets personnels et les outils de travail sont introduits dans le pays en franchise de droits.

On conseille à l'immigrant de débarquer à Montevideo de septembre à décembre, mois de printemps dans l'Uruguay.

Le coût du passage d'Anvers au port de Montevideo à l'entrepont, est de 180 francs, couchage, nourriture et bagages compris. Il y a quatre départs par mois; la durée du voyage est d'une trentaine de jours.

Le consul général de Belgique, chargé d'affaires

pour l'Uruguay, a sa résidence à Buenos-Aires (République Argentine). La Belgique a, en outre, un consul à Montevideo et un vice-consul à Paysandu.

Voici les résidences des consuls de la République de l'Uruguay en Belgique : Anvers, Bruxelles, Charleroi, Gand, Liège, Louvain, Ostende et Verviers.

Nous appelons l'attention de ceux qui ont l'intention d'émigrer sur le passage suivant, extrait d'un rapport du consul général de Belgique, adressé au ministre des affaires étrangères, à Bruxelles :

- “ Le travail est bien rémunéré dans l'Uruguay.
- “ Les laboureurs expérimentés y gagnent de 60 à 120 francs par mois, avec logement et nourriture ;
- “ Les journaliers, de 80 à 100 francs ;
- “ Les familles de cultivateurs, avec ou sans enfants, de 80 à 175 francs ;
- “ Les jardiniers, de 75 à 150 francs ;
- “ Tous indistinctement nourris et logés.
- “ Les cuisiniers ordinaires, de 95 à 135 francs ;
- “ Les cuisiniers d'hôtel et de restaurant, de 150 à 400 francs ;
- “ Les cuisinières, de 75 à 125 francs ;
- “ Les bonnes d'enfants, de 50 à 80 francs ;
- “ Les petits domestiques, de 30 à 40 francs ;
- “ Les garçons de boutique, de 100 à 150 francs ;
- “ Tous également logés et nourris.
- “ Les gens de métier et, en général, tous ceux qui

„ concourent directement à la production, obtiennent
„ du travail sans difficulté dans la République de
„ l'Uruguay, sinon dans les grands centres, au moins
„ dans les campagnes. Les émigrants commettent
„ souvent la faute de ne pas vouloir s'écarter des
„ villes. C'est cependant à distance, dans les districts
„ nouvellement formés, que le colon intelligent, actif,
„ mais ne possédant que de faibles ressources financières, se crée plus rapidement une position indépendante. „

VÉNÉZUELA

On peut dire que dans la république du Vénézuéla, il y a tous les climats de la terre, depuis celui des neiges perpétuelles jusqu'à celui des plaines équatoriales. L'immigrant a donc pleine liberté de choisir la température qui lui convient le mieux, et ceci n'est pas le moindre des avantages dont la nature a favorisé ce vaste pays, qui a une superficie de 1,539,398 kilomètres carrés pour une population de 2,500,000 habitants, soit environ 2 habitants par kilomètre carré.

Il n'y a que deux saisons dans le Vénézuéla : la saison sèche et celle des pluies, c'est-à-dire l'été et l'hiver. Celui-ci commence en novembre pour finir en avril. Les plus grandes chaleurs règnent de mai en octobre. La température se refroidit soit à cause de la situation du soleil, soit à cause des brises qui

soufflent du septentrion. Dans les régions équatoriales, dans le bassin du Rio-Negro, la température est moins chaude que ce qu'elle devrait être, à cause des grandes forêts qui s'y trouvent et des nombreux fleuves qui parcourent ce territoire.

Le climat du Vénézuéla est salubre, et on ne saurait mieux le prouver qu'en publiant les données sur la mortalité et la longévité.

En effet, d'après les statistiques du dernier recensement, il y avait dans le pays 198 personnes âgées de 100 à 125 ans; ce qui fait 1 par 10,486 habitants. La longévité est donc bien plus grande dans le Vénézuéla que dans les pays européens. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir les registres des nations les plus favorisées en Europe, et nous trouvons en Italie et en Espagne un habitant âgé de 100 ans ou plus sur 66,669 dans la première et sur 71,500 dans l'autre. En France, il n'y a qu'un centenaire par 190,045 habitants. En Belgique, nous n'avons qu'un habitant âgé de 100 ans ou plus par 308,067 habitants. Il n'y a pas lieu de parler de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Angleterre, etc., parce que, chez elles, la différence est également énorme.

D'après les statistiques officielles des cinq dernières années, c'est-à-dire de 1884 à 1888, le terme moyen de la mortalité au Vénézuéla a été de 21,10 par mille habitants. Pendant ces mêmes cinq années, nous trouvons en Belgique une moyenne de 20.80 par mille habitants; la différence est donc insignifiante.

Le Vénézuëla est borné au nord par la mer des Antilles ; au sud par la province brésilienne l'Alto-Amazonas ; à l'est, par la Guyane anglaise, et à l'ouest par la République de l'Equateur.

Ses principales villes sont :

CARACAS, capitale, 75,000 habitants ;

VALENCIA, 37,000 ;

BARQUISIMELE, 29,000 ;

GUYRA, 8,000, etc.

Dans tout le pays, on ne compte qu'environ 37,000 étrangers.

On peut diviser le Vénézuëla en trois zones distinctes :

La zone agricole, comprise entre les côtes et les plaines, embrasse une étendue de 8,737 lieues carrées et pourrait facilement nourrir plusieurs millions d'habitants ;

La zone des pâturages ou plaines comprend 9,600 lieues carrées et ne renferme pas plus de 40,000 habitants.

La zone des bois, des forêts et des montagnes, d'une étendue de 18,000 lieues, pourrait donner asile à plus de 16 millions d'habitants, elle n'en compte que 60,000.

La zone agricole est d'une grande fertilité, on y cultive la canne à sucre, le café, le cacao, les céréales, des légumes, etc. ; on y élève une grande quantité de bétail.

La zone des pâturages ou plaines couvertes de graminées gigantesques est le siège principal des

troupeaux, qui y trouvent une riche et inépuisable nourriture ; les terres bien cultivées n'y sont pas rares.

Dans la zone des forêts et des montagnes nous rencontrons de nombreuses plantations naturelles de caoutchouc, de la fève de Tonka, de copahu, de jubée, de vanille, de chiqui ou piasava, qu'on exploite avec beaucoup de profit. Nous y trouvons, en outre, des mines d'or, de cuivre, de charbon, etc., des carrières de granit, de marbre ; des salines, des sources minérales, etc., très peu exploitées.

La quantité de palmiers et de plantes textiles qu'il y a dans cette zone est innombrable. Sa richesse en productions végétales, sans culture, est telle qu'elle suffirait à enrichir, sans grand travail, plusieurs millions d'hommes.

* * *

Les llanos d'Apure, comprises entre le Rio-Portuguesa au nord, les Cordillères des Andes à l'ouest, le plateau l'Arauca au sud, sont de vastes plaines riches en productions agricoles de toutes sortes.

Le sol est très bas du côté l'Orénoque ; les eaux de l'Apure, de l'Orichana, du Guaipere, de Cabullare et de l'Arauca communiquent entre elles par de nombreux canaux.

Tous ces parages sont bas et malsains, mais d'une fertilité extraordinaire. Les pâturages sont excellents ; nulle part, on ne trouve d'aussi beaux ni de meilleurs bestiaux.

Pendant la saison des pluies, toute la partie de l'Apure voisine de l'Orénoque est sous l'eau ; les bestiaux se retirent dans la partie élevée des llanos, de l'autre côté de San-Fernando d'Apure.

La rive gauche du fleuve est un immense plateau, qui va en s'inclinant du nord au sud jusqu'à l'Orénoque ; quelques chaînes de montagnes sans importance rompent la monotonie de ces immenses plaines qui ferment l'horizon. Depuis l'embouchure du fleuve jusqu'au rio Apure, les cerros Cabruta sont les seuls importants ; ils ont une hauteur variant entre 320 et 350 mètres ; la chaîne de montagnes n'a pas 8 kilomètres de longueur.

Sur la rive droite, des montagnes plus importantes se présentent tout le long du cours. La région est, comme sur la rive gauche, une immense plaine s'étendant à perte de vue, mais çà et là se trouvent jetés irrégulièrement et sans ordre des massifs qu'il est impossible de rattacher à aucun système. Quelques-uns présentent un phénomène particulier. Bien que la région n'ait absolument rien de volcanique, les chaînes de montagnes forment d'immenses cirques que recherchent les éleveurs de bestiaux. Ils en bouchent les issues avec des palissades et enferment les animaux dans ces enceintes de montagnes, qu'ils appellent *patreros*. Les montagnes du Caura d'Atures et du Sipapo présentent absolument les mêmes caractères.

Avant d'arriver à Urbana, le lit de l'Orénoque présente d'immenses plages de sable, à Buena-Vista,

par exemple, dans lesquelles des milliers de tortues viennent pondre leurs œufs. La ponte a lieu du mois de mai au mois d'avril suivant. Ces tortues, longues de 60 à 80 centimètres, pesant quelquefois de 20 à 25 kilogrammes, envahissent les plages, creusent des trous de 65 à 70 centimètres et y déposent de 80 à 100 œufs de la grosseur des œufs de poule, mais absolument ronds. Autre particularité, l'enveloppe n'est pas calcaire.

Le nombre de ces tortues est si considérable que, sur la plage du Buena-Vista, dont la superficie est d'environ trois kilomètres carrés, les œufs forment sur la presque totalité de la plage, une couche de 20 à 25 centimètres d'épaisseur.

Ces œufs, cuits et séchés sur des claies exposées au soleil, sont d'une excellente nourriture. Les Indiens en font des provisions pour l'hiver, c'est-à-dire pour la saison des pluies. Ils en tirent aussi de l'huile dont ils s'enduisent le corps, pour éviter les piqûres des moustiques, qui sont un véritable fléau dans ces régions.

* * *

Le Venezuela possède une grande richesse minière et qui consiste principalement en gisements de schiste bitumeux, de pétrole, d'asphalte, qui abondent dans ce pays. Entre les sierras de Tule et de Guasdul, il y a une étendue de 160 kilomètres carrés renommée pour ses couches de houille et de schiste bitumeux. Cette houille est de qualité grasse, c'est-à-

dire riche en gaz d'éclairage ; elle fournit une combustion complète et laisse fort peu de résidu. Certains de ces gisements ont plus de 3 mètres d'épaisseur, et dans quelques endroits, ils atteignent même 10 mètres.

Dans le département Guzman-Blanco, entre les rivières Palmar et Santa-Anna, et sur la Sierra de Pereija, il y a des gisements d'asphalte en grand nombre, et, d'autre part, la zone du département de Colon qui est comprise entre les rivières Santa-Anna, province de Zulia, et la chaîne de la Cordillère colombienne, contient de grands gisements de bitume et des sources de pétrole. On dit que, sur différents points de ce territoire, le bitume vient à l'état liquide à la surface ; il est certain que, dans une certaine localité, du pétrole mêlé à de l'eau bouillante, est projeté à travers un cône de sable et qu'à une distance assez considérable, à l'entour de ce jet, la terre est saturée de pétrole. On a fait l'évaluation de la quantité de pétrole ainsi projetée, et on a trouvé qu'en vingt-quatre heures une seule de ces sources fournissait 5,700 gallons. Le capital étranger serait vivement encouragé par le gouvernement, du moment qu'il serait affecté au développement et à l'exploitation de ces ressources.

* * *

Le Vénézuëla est un pays essentiellement propre à l'agriculture, à l'élevage du bétail et à l'exploitation des mines. Sa richesse et son futur développement sont basés sur l'étendue et la fécondité de

ses terrains. Cependant la valeur de ceux-ci est insignifiante et on les obtiendra avec facilité aussi longtemps que la population sera réduite à un chiffre dérisoire pour la superficie du pays. Mais, plus tard, la concurrence pourra les porter à des chiffres relativement élevés.

La vallée et les environs de Caracas offrent le type absolu de la vraie terre agricole du Vénézuëla ; le maïs se cultive sans interruption dans les mêmes champs, donnant trois récoltes par an, avec une culture très sommaire. Les pommes de terre, le sorgho, la canne à sucre, le bananier, etc., y croissent admirablement à côté des fruits et des légumes d'Europe, cultivés avec succès.

Ainsi, l'immigrant, avec un peu d'économie, en supposant qu'il veuille s'établir en dehors des districts coloniaux où les terres ne lui coûtent rien, peut en acquérir où bon lui semble et à des prix très bas. En peu de temps, il peut obtenir le bien-être et la prospérité, tout en jouissant des plus larges libertés politiques, religieuses et commerciales.

La religion catholique est la religion de l'Etat.

L'instruction primaire est obligatoire et gratuite.

Comme en Belgique, il y a un sénat, une chambre des représentants, des collèges, des universités, etc.

C'est incontestablement une des contrées de l'Amérique du Sud qui, outre un climat des plus sains, offre le plus de variété de productions naturelles. La fertilité du sol, avons-nous dit, est rare. En effet, à côté des plantes utiles à l'industrie et des précieuses

plantes médicinales, il produit en abondance tout ce qui est agréable et nécessaire à la vie.

Voyons quels sont les prix des denrées alimentaires et quel est le taux des salaires.

Nous donnons pour les denrées d'alimentation, selon notre habitude, les prix les plus élevés, c'est-à-dire ceux qui sont payés dans les villes, et pour les salaires, les taux moyens.

Viande de boucherie, de porc, etc.,	fr. 0,80 à 1,50 le kil.
Poisson de mer	0,75 à 1,00 —
Pain de froment	1,00 à „ —
— maïs	0,50 à „ —
Riz	0,75 à „ —
Sel marin	0,25 à „ —
Sucre	0,40 à 0,75 —
Café et cacao	0,75 à 1,50 —
Haricots	0,50 à 1,00 —
Graisses	1,00 à 2,00 —
Bougies	2,00 à „ —
Lait	0,75 à 1,00 le lit.
Pétrole	1,00 à „ —
Vins français et espagnols . .	0,50 à „ —

Comme nous l'avons déjà dit, ces prix sont ceux des grands centres de population; ils varient beaucoup selon les localités. Ainsi, dans les villages et à la campagne, ils sont bien moins élevés, et ils arrivent parfois, notamment pour les grains, pendant les récoltes, à des taux vraiment infimes.

En face du coût de l'alimentation, mettons le prix moyen des salaires :

Laboureurs ouvriers, avec logement et sans nourriture, par mois	fr. 100 à 140
Les mêmes, logés et nourris	50 à 80
Laboureurs ayant des connaissances spéciales en agriculture, pouvant conduire des travaux, administrer, etc., logés et nourris	120 à „
Horticulteurs très capables, logés et nourris	120 à „
Bouvier ayant une paire de bœufs à eux, sans logement ni nourriture, par jour	8 à 10
Les mêmes sans attelage	4 à 5
Ouvriers mineurs, avec logement et sans nourriture, par jour	4 à 5
Ouvriers pour travaux de chemins de fer et autres chemins, sans logement ni nourriture, par jour	4 à 5
Ménages sans enfants pour le service domestique, logés et nourris, par mois	80 à 100
Charpentiers, forgerons, tanneurs, selliers, cordonniers, maçons, mécaniciens, cochers, etc., gagnent par jour, sans logement ni nourriture, d'après leurs capacités	6 à 12

Compositeurs, imprimeurs et re-
 lieurs, par jour, sans nourriture ni
 logement 5 à 12

Les ménages de cultivateurs, avec des enfants de plus de dix ans, peuvent trouver à la campagne un travail lucratif, comme métayers, et on leur fournit un logement, des terres et des avances pour leurs travaux.

Les poids et les mesures en usage dans la République du Venezuela sont les suivants :

1 tonneau	vaut	920 kilogrammes.
1 quintal	—	46 —
1 arrobe	—	11,502 —
1 livre	—	0,460 —
1 adarme	—	1,797 —
1 vara cube	—	0,584 mètres carrés.
1 mille	—	1,857 —
1 fanègue	—	6,937 —
1 almud	—	10,60 litres.
1 bouteille	—	0,72 —
1 charge	—	58,00 —

Quant au système monétaire, il est des plus simples et des plus faciles ; l'unité est le bolivar, qui équivaut à un franc. Il y a des monnaies d'argent de 5, 2, 1, 1/2, 1/4 et 1/5 bolivar, et des monnaies d'or de 100, 50, 25, 14 et 5 bolivars.

Le Venezuela fait partie de l'Union postale ; l'affran-

chissement des lettres, journaux, etc., est donc le même que celui que nous avons indiqué pour la République Argentine, le Brésil, etc.

* * *

L'immigration étrangère, de l'aveu même du gouvernement vénézuélien, est tout l'avenir de ce pays, par lequel nous terminerons notre voyage au long cours dans toutes les principales contrées à recommander à l'attention des émigrants. Elle contribue puissamment, comme d'ailleurs dans tous les pays dont nous avons parlé, à sa richesse et à sa prospérité. Le Venezuela se trouve sur la voie de ce qui caractérise, dans les temps actuels, la vraie civilisation morale et matérielle des nations.

Si l'agriculture, l'élevage du bétail, les mines, les productions naturelles, le commerce et l'industrie prospèrent de jour en jour, c'est grâce aux bras et à l'intelligence des émigrants venus d'Europe, car, tout en travaillant à leur propre fortune, ils agrandissent la fortune du Venezuela, comme de tous les pays d'outre-mer où ils vont fixer leur demeure.

Aussi, est-il tout naturel de voir le gouvernement faire tous ses efforts pour engager les émigrants à lui donner la préférence en leur assurant non seulement le pain quotidien mais aussi un avenir enviable.

Déjà il a employé, et ce n'est là qu'un commencement, 5 millions de francs à l'immigration ; il a créé deux colonies agricoles où l'étranger laborieux trouve une hospitalité sûre et obtient, sans autre effort que

son travail, une propriété territoriale dans d'excellentes conditions pour former, en peu d'années, le patrimoine de sa famille.

Le Vénézuëla, dont le territoire est plus de trente-huit fois plus grand que celui de la Belgique, offre un immense champ à l'immigrant qui s'occupe d'agriculture, du labourage des terrains et de l'élevage du bétail. Ces terrains étendus, leur riche fécondité, la salubrité du climat et le choix de la température sont des conditions de haute importance pour celui qui désire émigrer. Les produits, de qualité supérieure et très estimés sur les marchés européens, tels que ceux que nous avons fait connaître, sont également de grande valeur pour celui qui veut consacrer son travail à la culture des champs.

Ce que nous venons de dire s'applique aux terrains agricoles, mais nous pouvons dire aussi que les terrains des mines et ceux destinés à l'élevage du bétail, ainsi que la chasse et la pêche donnent également des produits abondants et d'excellente qualité à ceux qui peuvent les exploiter.

* * *

Lorsque l'immigrant arrive dans le Vénézuëla, il trouve dans la loi et dans le caractère essentiellement hospitalier, généreux et protecteur des Vénézuéliens, toutes les garanties pour sa personne et pour ses intérêts. Il jouit de la plus large liberté ; il n'est pas astreint à des services militaires forcés ; il n'est pas surchargé d'impôts onéreux ; il n'est point exposé à

ces catastrophes sociales qu'une trop grande population entraîne avec elle.

De plus, le Vénézuëla, situé à l'extrémité nord du continent de l'Amérique du Sud et avec son vaste littoral sur l'Atlantique, est appelé à retirer des bénéfices incalculables de l'ouverture de l'isthme de Panama, dont il n'est éloigné que de trois jours en vapeur. La communication entre le Vénézuëla et les pays européens augmentera considérablement, et avec elle le commerce, l'industrie, les arts, la civilisation et les progrès se développeront de plus en plus.

Les émigrants, nous le répétons, doivent être de préférence des cultivateurs. Ils doivent apporter avec eux des certificats constatant leur bon état de santé, sans quoi ils ne seraient pas considérés comme immigrants à protéger, ayant droit aux faveurs et avantages accordés par le gouvernement. Ces certificats doivent être visés par un des consuls du Vénézuëla en Belgique.

Le gouvernement vénézuélien supporte lui-même les frais de débarquement des immigrants, ceux de leur séjour, en attendant qu'ils soient placés, et de leur transport à l'endroit de leur destination.

Il donne à chaque famille d'immigrants composée au moins de trois personnes, 30 hectares de terrains cultivables, avec un titre provisoire de propriété. Si pendant cinq ans elle met ces hectares en culture, il lui est délivré, à l'échéance de ce terme, un titre définitif de propriété.

Si la famille se compose de six, de neuf, de douze

personnes, et ainsi de suite, elle aura droit à 60, 90, 120, etc., hectares de terrains.

Les immigrants reçoivent également du gouvernement vénézuelien les instruments nécessaires au travail et une chaumière pour habitation. Chaque colon est libre de se livrer aux cultures qu'il préfère.

En outre, le gouvernement donne aux immigrants, pour leur nourriture, pendant un an, après leur arrivée à la colonie où ils doivent travailler, les sommes suivantes : 2 bolivars, ou 2 francs, par jour, pour chaque personne âgée de 15 à 50 ans, 1 bolivar, ou 1 franc, pour chaque enfant de 6 à 14 ans ; rien pour les autres personnes en-dessous ou au-dessus de ces âges.

En dehors des terrains dont nous venons de parler, les immigrants peuvent en obtenir d'autres également sans devoir rien payer. Le gouvernement accorde à chaque famille, qui en fait la demande, et sans autre formalité que l'arpentage, des terrains vagues d'un hectare par chaque membre de la famille, à la seule condition d'employer ce terrain, dans les trois ans, à l'agriculture, ou, dans un an, à l'élevage du bétail ; si cette condition expresse n'est pas observée, le gouvernement reprend le terrain.

En outre, le gouvernement vient de charger M. Manuel M. Quintero de la construction d'un chemin de fer qui, partant de Taguaza, ira jusqu'à la colonie Guzman-Blanco avec un embranchement à Altigracia d'Orituco.

Le concessionnaire pourra construire tous les

embranchements, ainsi qu'une ligne télégraphique et introduire des colons. Le gouvernement lui cède les terres vagues de la colonie nécessaires pour donner à chaque immigrant 2 hectares de terres de labour, pour les agriculteurs, et 75 mètres carrés de terrain dans le centre peuplé, pour ceux des émigrants qui exercent une autre industrie.

* * *

La République du Venezuela est divisée en huit Etats indépendants, se gouvernant eux-mêmes d'après les lois du pays, qui sont : Carabobo, Guzman-Blanco, Lara, Los Andes, Zamora, Falcon, Bolivar et Bernudez ; en huit territoires nationaux : Haut-Orénoque, Amazonas, Caura, Yuruari, Goajira, Colon, Armisticio et Delta ; enfin en un district fédéral et en deux colonies nationales : Guzman-Blanco et Bolivar. Nous allons donner quelques renseignements précis sur ces deux colonies.

Colonie Guzman-Blanco

Cette colonie, comme la suivante, a été fondée expressément par le gouvernement pour donner l'hospitalité et du travail aux immigrants.

La colonie Guzman-Blanco est située entre les villages d'Orituco, dans la section Guarico et de Cauragua dans la section Bolivar, à 1,800 mètres au niveau de la mer. Cette colonie se trouve à 100 mètres

seulement de l'Océan Atlantique et à 120 mètres de la capitale. Sa situation est donc des plus favorables.

Deux rivières importantes et six ruisseaux d'eau pure et salubre arrosent la colonie dans plusieurs directions. Ces rivières et ces ruisseaux, excepté celui de Guatopo, qui va à Orituco, se joignent ensemble et forment la rivière Taguano, qui est en grande partie navigable pour les petites embarcations; plus loin, en face d'Araguita, elle devient navigable pour bateaux à vapeur jusqu'à la mer.

Il y a une infinité de bois de construction et d'ébénisterie dans les vastes forêts vierges de la colonie; les principaux comme qualité, quantité et facilité d'exploitation, sont : le roso, le gateado, le chêne, le trompillo, le puy, le totumillo, le laurier, le pardello, le cèdre, l'apomate et beaucoup d'autres encore.

Le gouvernement possède dans la colonie une maison, où se trouvent les bureaux de l'administration, et des cabanes et huttes pour les colons dans dix districts qui forment le territoire. Il y a 236 maisons de propriété particulière et, pour les industries qu'on y exerce, il y a 11 usines, 2 machines à battre le café, 7 sucreries de canne et 2 moulins à eau pour toutes sortes de grains, sans compter plusieurs moulins à manège employés à travailler le manioc.

Le café, la canne à sucre et le manioc sont les produits qu'on cultive de préférence dans la colonie.

Il y a déjà 125 habitations et plantations de café avec plus de 2 millions d'arbustes, qui donnent, en moyenne, 500,000 kilogrammes de café; ce café est

d'une espèce supérieure; il est remarquable par sa fève grande, par son arôme et sa couleur.

La canne à sucre y donne des produits magnifiques, non seulement à cause de son développement exubérant et vigoureux, mais aussi parce que une fois plantée, elle peut être coupée quinze ou vingt fois dans les meilleures conditions. Il y a 292 arpents actuellement plantés de cannes à sucre, qui font travailler les sept sucreries.

Voici le nombre des plantations qui existent en ce moment dans la colonie et le nombre de leurs propriétaires :

Plantations de café	2,073,500
Arpents de canne à sucre	292
Arpents de manioc, etc.	490
Nombre de propriétaires	417

Depuis ces dernières années, on cultive beaucoup de cacao dans la colonie, et il y a lieu d'espérer, d'après les bons résultats que donne cette culture, que ce produit y atteindra bientôt l'importance qu'il mérite par son exploitation facile et lucrative, et aussi parce que c'est celui qui est connu sous le nom de *créole* ou *caracas* et qui appartient presque exclusivement au pays.

* * *

Pour obtenir les bœufs, les chevaux, les mulets ou les ânes dont ils ont besoin pour leur exploitation, les colons ont l'avantage de pouvoir s'adresser directement aux troupeaux voisins, où l'on trouve ces ani-

maux à des prix très modiques. Ainsi, on peut acheter un attelage de bœufs pour 300 francs; un cheval ou un mulet de travail pour 200; un âne pour 40 ou 50 et une chèvre pour 4 à 6 francs.

* * *

Le climat de la colonie est doux et très sain; froid dans les hauteurs, 10 degrés centigrades, et tempéré dans les lieux plus bas, 20 à 25 degrés. Il est donc très favorable aux immigrants d'Europe, qui, sans les inconvénients des hivers et des étés à température extrême, s'acclimatent facilement dans ces contrées sans rien changer à leurs habitudes et à leur genre de vie.

Le gouvernement a octroyé une concession pour construire un chemin de fer qui réunira les colonies à la capitale et qui servira en même temps pour l'exploitation des riches mines de houille qu'on trouve près de Altagracia de Orituco. Si l'on juge par les nombreux filons découverts jusqu'à présent, ces mines ont une superficie de 3,000 kilomètres carrés. On s'occupe actuellement à organiser, à Londres, une compagnie pour la création de ce chemin de fer, qui doit donner des résultats précieux pour le bien-être et la prospérité de la colonie, et aussi de toute la république. Lorsque cette voie ferrée sera construite, il est plus que probable que la colonie s'étendra vers le Tuy, où l'on trouve d'excellents terrains plats, arrosables et propres à toutes espèces de cultures, spécialement celle du cacao.

La population de cette colonie s'élève à environ 2,000 habitants.

Colonie Bolivar.

Comme la colonie dont nous venons de parler, celle de Bolivar a été créée par l'illustre général américain Guzman Blanco, pendant sa première administration constitutionnelle; elle aussi est destinée à donner du travail aux immigrants.

Son étendue est de 22 kilomètres carrés. Elle est située à 8 kilomètres au nord-est de Guatire et à 50 kilomètres de Caracas dans la même direction.

Son climat est, en général, chaud; la moyenne de la température est de 26 degrés centigrades; mais il est sain et tous les immigrants européens y jouissent d'une santé parfaite.

Le sol de cette colonie est, en partie, plat et arrosé par plusieurs ruisseaux et une rivière aux eaux abondantes, l'Araira, qui servira à mouvoir les machines qu'on établira bientôt sur ses rives.

La population de la colonie est de 500 à 600 habitants.

Elle possède actuellement 14 plantations de café comprenant 16,000 arbustes et près de 200 petites plantations de maïs, platanes, etc.

* * *

Un des plus grands avantages offerts à l'immigrant dans ces colonies, c'est qu'il passera rapidement de la

condition d'ouvrier au service des autres à la condition de propriétaire indépendant, sans devoir recourir à d'autres moyens qu'à un travail sérieux et à des économies qu'il peut très facilement réaliser sans devoir s'imposer des privations pénibles.

La Belgique a plusieurs représentants officiels dans le Venezuela ; un consul général, chargé d'affaires, et un consul à Caracas, puis des consuls à Ciudad-Bolivar, à La Guayra, à Maracaïbo et à Puerto-Cabello.

Le Venezuela est représenté en Belgique par huit consuls et vice-consuls, qui ont leur résidence à Anvers à Bruges, à Bruxelles, à Gand et à Liège.

Les intérêts de notre commerce et l'émigration

Les intérêts de notre commerce et de notre industrie étant étroitement liés à la question d'émigration, il nous paraît utile d'en dire quelques mots en terminant cet ouvrage, car, outre les émigrants appartenant à la classe ouvrière, il en est d'autres auxquels notre roi, nos ministres plénipotentiaires et nos consuls à l'étranger ne cessent de faire entendre leur voix.

Ces émigrants-là, comme les autres, peuvent trouver de précieux renseignements dans ce livre, et c'est principalement à leur intention que nous allons écrire nos dernières pages.

* * *

“ Si la patrie demeure notre quartier général, le
” monde doit être notre objectif.
” Pourquoi notre vaillante jeunesse, pourquoi nos

„ grandes maisons de commerce et nos principales institutions de crédit hésiteraient-elles à faire ce qu'ailleurs ont fait et continuent de faire leurs rivales avec un succès qui profite à tous. „

A ces paroles prononcées par notre roi à l'inauguration de l'Exposition du Grand Concours International, à Bruxelles, et qui ont eu un grand retentissement en Belgique et même à l'étranger, ajoutons celles que nous trouvons dans un des derniers rapports adressés au ministre des Affaires étrangères de Belgique par notre consul général en Hongrie :

“ Pour exporter des produits, il faut commencer par exporter des hommes. „

Ces paroles sont d'une remarquable justesse ; dans leur simplicité et leur brièveté, elles comprennent, en quelque sorte, toute la question des débouchés que nous cherchons pour développer nos relations industrielles et commerciales à l'étranger.

Le monde ouvrier, commercial, industriel et financier n'est qu'une vaste chaîne ; honneur à ceux qui y ajoutent un anneau.

L'importance de ces paroles a été comprise depuis longtemps par les Allemands, les Anglais et les Suisses ; ils se sont répandus en grand nombre dans le monde entier ; dans tous les grands centres industriels et commerciaux, on les trouve en groupes nombreux.

Nous Belges, quelle que soit notre lenteur à suivre ces exemples courageux et si grandement productifs donnés par nos voisins, nous en savons cependant

quelque chose. Nous savons que c'est avec les pays où nos compatriotes ont émigré que nos relations commerciales se sont le plus rapidement développées.

Il serait donc utile pour nos intérêts industriels et commerciaux qu'il y eût beaucoup de Belges dans tous les pays dont nous venons de parler ici.

* * *

La situation faite à la Belgique et par sa trop grande population pour son territoire si restreint et par l'immense production de ses manufactures, de ses usines, de son industrie minière, etc., est exceptionnelle, même inquiétante.

Depuis des années, la crise est devenue universelle chez nous ; elle est à l'état permanent. Pour la combattre, on a vainement préconisé divers moyens dont, hélas ! l'inefficacité n'a été que trop reconnue. Et, sans cesse, il faut revenir à l'éternelle question des débouchés. Mais les débouchés ne s'improvisent pas ; ils deviennent de jour en jour plus difficiles à trouver en présence de la formidable concurrence qui nous est faite par l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie et la France, dont les représentants s'emparent avec une prodigieuse activité des marchés étrangers, aidés qu'ils sont par de nombreux émigrants qui sont, au-delà des mers, leurs plus précieux auxiliaires.

En effet, ceux-ci aplanissent la voie aux débouchés ; ils établissent presque sans effort des relations commerciales entre leur nouvelle patrie et celle qu'ils ont

quittée. Leur influence est bien connue des pays que nous venons de citer et notamment de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui leur doivent, en grande partie, les résultats obtenus. L'émigrant est un autre commis-voyageur ; son action est plus étendue, elle ne s'exerce pas seulement en faveur d'une maison ou d'une industrie, mais en faveur de toutes les industries du pays où il a vu le jour.

S'il en est ainsi et si à tout instant nous en avons des preuves nouvelles, il faut bien reconnaître que l'émigration est un puissant véhicule pour faire connaître nos produits et leur trouver de larges débouchés.

Prétendre encore trouver ceux-ci avec nos prospectus, nos circulaires et nos prix-courants est une erreur, c'est une hérésie économique ; ce n'est plus qu'avec des hommes qui ont le courage de s'expatrier qu'on les trouve aujourd'hui. Vouloir chercher à conjurer le mal qui nous mine par d'autres moyens serait une utopie ou plutôt une maladresse, une impardonnable ignorance de la situation actuelle de notre population, de nos ateliers, de nos usines et de nos manufactures.

En effet, la Belgique est arrivée à une époque décisive, à une heure fatale, prévue depuis longtemps par tous les économistes. D'une part, l'accroissement constant de sa population déjà beaucoup trop grande

et pour ses ressources et pour sa superficie ; le nombre chaque jour plus considérable de ses établissements industriels ; la main-d'œuvre sans cesse simplifiée, amoindrie, supprimée même par les machines, l'électricité et la vapeur ; la production augmentée de jour en jour ; d'autre part, la vente restant la même ou progressant insuffisamment ; nos exportations ne se développant pas selon nos besoins, il est évident que la pléthore doit nous envahir et que nous sommes destinés à mourir d'inanition au milieu de notre abondance et de notre richesse, si nous ne parvenons pas à trouver au-delà des mers un constant et rapide écoulement de nos produits. Nous produisons pour l'exportation générale un chiffre de 462 francs par tête d'habitant, alors que l'Angleterre n'atteint que 166 fr. 44 et l'Allemagne 90 fr. 81.

Comment, en présence de cette puissante production, de la situation qui nous est faite, espérer que notre cercle d'affaires puisse s'élargir dans la même proportion que celui de nos concurrents qui ont partout à l'étranger de nombreux établissements, un personnel actif et dévoué aux intérêts de la mère-patrie, si nous n'imitons pas ce qu'ils font ?

Aussi longtemps que nous ne nous résoudrons pas à suivre l'exemple que nous donnent non seulement les grandes nations industrielles du monde, mais encore des pays qui sont, sous le rapport de la puissance productrice et de la facilité des communications, bien inférieurs à la Belgique, nous ne devons pas nous étonner de voir le développement de nos relations commerciales rester lent et difficile.

Nous en sommes réduits, pour les transactions que nous réussissons pourtant à opérer, à nous servir de l'intermédiaire de nos concurrents les plus acharnés, qui ne s'adressent évidemment à la Belgique que lorsqu'il leur est impossible de se procurer chez eux, aux mêmes conditions de prix et de qualité, certains articles.

Hésitant à prendre des résolutions viriles, nous ne parvenons pas à trouver une clientèle nouvelle, suffisante pour nos grandes industries et il arrive que nos capitaux, nos ingénieurs, nos contre-maîtres, nos ouvriers ne trouvent plus chez nous une rémunération satisfaisante.

L'Europe, après des siècles de civilisations successives, a sagement accumulé des richesses, des capitaux, des éléments de vie et d'aisance ; c'est son épargne des siècles. Mais, en même temps, elle a été forcée, malgré elle, de tarir pour ainsi dire les sources d'où elle avait retiré sa subsistance et ses excédents. Pour rendre à la terre épuisée une fertilité qui, forcément, doit être artificielle, elle est réduite aux expédients.

En Amérique, la situation est entièrement différente : la terre, d'une fertilité exubérante, est encore vierge, elle n'a pas besoin des artifices coûteux que, sous la forme d'engrais de tous genres, l'Europe est obligée d'employer pour se procurer de quoi vivre. La population y est infiniment moins dense.

En réalité et au point de vue économique, ce n'est plus l'Europe qui est la plus riche. Elle a dû manger,

en quelque sorte, son patrimoine, la terre ; tous les phénomènes fatals que nous voyons depuis longtemps attaquer tour à tour la plupart des cultures ne sont pas autre chose que les symptômes alarmants d'une cruelle maladie ; nos terres d'Europe sont épuisées ; elles sont frappées d'anémie. La chimie et nos savants auront beau entreprendre une lutte désespérée pour la guérir, leurs remèdes ne parviendront jamais à lui rendre les forces perdues ; leurs excitants peuvent lui donner un instant de répit, une certaine vigueur momentanée, la robuste santé nécessaire à la production, jamais.

L'Amérique, au contraire, jeune et riche n'a jusqu'ici entamé qu'une faible partie de son patrimoine. La fertilité de ses immenses territoires est proverbiale ; les trésors cachés dans leurs entrailles sont incalculables.

Au point de vue social et politique la comparaison est également impossible. L'Europe avec ses préjugés de castes, des traditions, des régimes divers, depuis le drapeau blanc jusqu'au drapeau rouge ; avec ses antagonismes, ses divisions, ses armées formidables qui la ruinent, ses guerres toujours prêtes à éclater et qui semblent la tenir constamment assise sur un volcan, l'Europe, disons nous, est inquiète, toujours sur le qui vive, jamais sûre du lendemain.

Dans le nouveau monde, les hommes luttent aussi, mais sous l'égide d'une liberté que ne connaissent pas même certaines républiques européennes ; là, point de préjugés de races, pas de supé-

riorité de naissance, pas de privilèges et d'exemptions ; tous sont réellement égaux devant la loi et tous sont d'accord sur les questions constitutionnelles.

Voilà, tracé à grandes lignes et avec autant d'impartialité que de justice et de vérité, les deux tableaux économiques sous lesquels se présentent à nous la vieille Europe et la jeune Amérique ; l'une représente le passé, mais munie de son capital de science, de grandeur et d'épargne disponible ; l'autre, l'avenir, la jeunesse, la vitalité, mais manquant de l'expérience et des capitaux nécessaires pour mettre immédiatement à profit le richissime patrimoine dont elle peut disposer librement.

Et puisque telle est, de part et d'autre, la situation, pourquoi ne pas unir ces forces, ces éléments, ces puissances ; pourquoi ne pas compléter l'un par l'autre, le vieux et le nouveau monde ?

Les efforts constants tentés par le gouvernement aussi bien que par les agents du service extérieur, qui ne négligent rien pour nous tenir au courant de la situation des différents marchés du globe, ne peuvent que peu de chose en cette matière. C'est à l'initiative de notre monde commercial et à celle de nos jeunes gens qu'il appartient de nous faire sortir de notre fatale situation. Il faut qu'industriels et négociants s'entendent pour établir dans les contrées lointaines, à l'exemple des Anglais et des Allemands, des succursales et des agences dépendant des maisons établies dans la mère-patrie. Là, nos jeunes gens, qui ont tant de difficultés à se créer une carrière chez

nous, trouveraient des emplois sérieux et pleins d'avenir.

Nous n'avons pas même besoin de rappeler ici l'exemple des Anglais et des Allemands, car, nous en avons un sous les yeux en Belgique qui éclipse tout ce qui a été fait dans n'importe quel pays du globe. Pour civiliser une immense contrée barbare et pour ouvrir de nouveaux débouchés à notre commerce et à notre industrie, un roi au cœur magnanime sacrifie sa fortune et son repos. A son appel, de nombreux jeunes gens, dont la carrière cependant était assurée chez nous, n'écoutant que leur dévouement et leur patriotisme, sont accourus de toutes les provinces du pays. Pour accomplir l'œuvre sans égale du souverain, ils ont traversé les mers, bravé mille dangers et sacrifié jusqu'à leur vie.

On n'en demande pas autant à nos industriels, à nos négociants, ni aux jeunes gens qui se destinent au commerce. Les premiers trouveraient une large rémunération de leurs avances de fonds dans le succès de leurs entreprises, tout comme les Anglais et les Allemands. Les autres se créeraient une position avantageuse, et tous auraient bien mérité de la patrie. Eux aussi auraient à lutter, car les commencements sont difficiles en toutes choses ; le combat, sur les plages lointaines entre les différents représentants du commerce européen est ardent ; mais si nous continuons à craindre et à éviter la lutte, nous ne devons jamais espérer de partager les bénéfices de la victoire.

Un dernier conseil

Nous avons fait connaître, avec exactitude, impartialité et bonne foi, les principaux pays où ceux qui désirent émigrer peuvent trouver, par leur travail, leur bonne conduite et leur économie, l'amélioration qu'ils cherchent à donner à leur position sociale ; notre tâche est donc terminée.

Nous n'ajouterons plus que quelques mots.

Aux hommes laborieux, courageux, sobres ; à ceux qui sont décidés à marcher dans la voie du devoir, de l'honnêteté et de l'honneur, à ceux-là seuls, on peut conseiller d'émigrer.

Au fainéant, à l'ivrogne et à l'individu aux intentions perverses, nous dirons : Restez où vous êtes, car partout vous serez malheureux.

Pas d'illusions. Si vous êtes mauvais ouvrier en Belgique, on ne vous trouvera pas bon ouvrier en

Amérique, ni nulle part. Votre mauvais travail vous trahira, comme la mauvaise sauce trahit le mauvais cuisinier.

Pas d'illusions. Partout les commencements sont difficiles ; partout il faut lutter pour réussir. Les gouvernements qui assurent du pain, du travail et de l'avenir aux émigrants, ne s'engagent nullement à leur payer des rentes, s'ils sont incapables de gagner par eux-mêmes ce qu'il faut pour vivre, économiser et parvenir.

Ce que d'autres ont pu se créer au-delà des mers, dans ces pays si richement dotés par la nature, c'est-à-dire le bien-être, l'aisance et parfois la fortune, vous le pouvez également. Il ne faut pour cela que du courage, de l'énergie et de la persévérance, trois qualités inconnues à l'homme pervers et lâche.

Vouloir, dit-on, c'est pouvoir. Rien n'est plus vrai, surtout dans ces nombreuses contrées d'outre-mer que nous venons de parcourir ensemble et où il ne dépend que de vous de trouver, à côté de ce que nous venons de dire, l'indépendance et, pour quelques-uns, l'oubli du passé.

Tous les renseignements, que nous avons donnés sur les pays qui figurent dans cet ouvrage, ont été puisés, nous le répétons, aux sources les plus autorisées, les plus dignes de foi.

Nous avons fait plus, et ceci est une autre garantie dont, non seulement les émigrants apprécieront la valeur, mais aussi les négociants et les industriels, qui trouveront dans ce livre de nombreux renseignements qui peuvent leur être utiles.

Nous avons soumis les épreuves d'impression de tout ce que nous disons sur chaque pays à ses représentants respectifs et officiels en Belgique.

Tous ont rendu hommage à notre bonne foi et à la véracité de nos renseignements, tout en nous faisant parfois des communications précieuses dont nous tenons à les remercier ici.

TABLE DES MATIÈRES

Considérations générales	5
Argentine (République)	21
Province de Santa-Fé	39
— Entre-Rios	40
— Buenos-Aires	41
— Cordoba	44
— Corrientes	45
— Tucuman	47
— Salta	48
— Catamarca	50
— La Rioja	52
— San-Juan	54
— Mendoza	56
— San-Luis	58
Brésil (Empire du)	61
Province de Saint-Paul	87
Californie	94

Colorado	107
Wisconsin	108
Canada	111
Chili	121
Illinois (Chicago).	138
Indes orientales néerlandaises.	142
Kansas	153
Louisiane	158
Mexique	165
Carmen	172
Michigan.	178
Orégon	187
Paraguay	194
Texas	213
Transvaal	223
Victoria	235
Uruguay.	248
Colonie Valdense	252
— Nueva Helvetia (Quevedo et Espanola).	253
— Cosmopolite	254
— Riachuelo	255
— Parvenir.	255
Département del Salto	267
— de Tacuarembó	268
— de Paysandu	268
— de Durazno.	270

Département de Rocha	270
— de Montevideo	271
— de la Floride	272
— de Cerro Largo	272
— de Minas	273
— de Rivera	273
— de Treinta y Tres	274
— de Rio Negro	274
— de Canelones	275
Vénézuela	286
Colonie de Guzman-Blanco	301
— Bolivar	305
Les intérêts de notre commerce et l'émigration	307
Un dernier conseil.	316
Table des matières	319

RECTIFICATIONS

- Lire page 122, 5,000,000 au lieu de 500,000 francs.
— 123, 3,000,000 au lieu de 2,440,000 habitants.
— " 4 au lieu de 3 habitants par kilomètre carré.
— " Santiago 250,000 au lieu de 200,000 habitants.
— 124, l'instruction primaire est gratuite et pas obligatoire.
— 128, Copiapo au lieu de Capiopo.
— 136, 250 au lieu de 225 francs à l'entre-pont.
-